

Qui a dit que le prince charmant  
n'existait que dans les contes de fées ?

HARLEQUIN

LIZ FIELDING

# Objectif prince charmant

Collection AZUR



*Qui a dit que le prince charmant n'existait que dans les contes de fées ?*

Ce séjour de six mois à Londres commence bien mal pour Phyllis. Débarquant dans une capitale noyée sous des trombes d'eau, elle doit lutter pour trouver un taxi, puis, trempée de la tête aux pieds, traîne seule une énorme valise jusque dans le hall de son immeuble. Mais là, contre toute attente, une bonne surprise l'attend. Car elle croise un homme au physique sublime qui n'est autre que son nouveau voisin...

LIZ FIELDING

# Objectif prince charmant

COLLECTION AZUR

*Éditions Harlequin*

**Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».**

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise  
sous le titre :*

CITY-GIRL IN TRAINING

*Traduction française de  
JEAN-BAPTISTE ANDRÉ*

HARLEQUIN®

est une marque déposée du Groupe Harlequin  
et Azur® est une marque déposée d'Harlequin S. A.

*Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit,  
constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du  
Code pénal.*

© 2002, Liz Fielding. © 2004, Traduction française : Harlequin S. A.  
83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS – Tél. : 01 42 16 63 63  
Service Lectrices – Tél. : 01 45 82 47 47  
ISBN 2-280-20310-3 – ISSN 0993-4448

# 1.

*Votre maison brûle et les gentils pompiers ne vous autorisent à sauver qu'un vêtement. Vous choisissez :*

*a. La minijupe couleur prune qui fait se retourner tous les hommes dans la rue ?*

*b. Votre pantalon de jogging fétiche ?*

*c. Le pull que vous a tricoté votre grand-tante ?*

— Tu es sûre que tu ne veux pas prendre ce pull, Philly ? Ça ferait pourtant plaisir à tante Alice que tu le portes à Noël.

Voyant que je ne réponds pas, ma mère relève la tête et me surprend à parcourir le test du magazine qu'elle m'a acheté ce matin.

— Garde ça pour le voyage, reprend-elle comme si elle s'adressait à une enfant de six ans (j'en ai vingt-trois). Ou tu n'auras plus rien à lire dans le train.

Je réprime l'envie de lui répondre que même si je suis la cadette de la famille, et la seule à ne pas être sortie première de l'université, ça ne fait pas de moi une simple d'esprit. Sans blague, je suis capable de m'acheter un autre magazine, tout de même ! Oh, de toute façon, ça ne vaut pas le coup de polémiquer. Conciliante, je m'apprête à faire l'effort de répondre à sa question. Inutile : le pull en question se trouve déjà dans ma valise.

Malédiction... Ce pull me poursuit et me hante depuis que ma grand-tante Alice me l'a tricoté. Il est bleu pâle et pelucheux, et je le déteste. En fait, j'avais l'intention de le

stocker dans un carton, dans le grenier, avec l'espoir qu'une mite déciderait d'y fonder une famille.

— Tu devrais vraiment t'acheter une nouvelle valise. Cette fermeture va finir par lâcher.

— Mais non... En tout cas, elle marchait très bien jusqu'à ce que tu rajoutes le pull. Et puis, je prends seulement le train pour Londres. C'est pas le bout du monde !

Enfin, pour moi si, car je suis plutôt du genre casanière — tout le contraire de mes parents, qui eux, partent vraiment à l'autre bout du monde. Mon père s'étant enfin décidé à prendre une retraite anticipée, tous deux se sont mis en tête d'aller rendre visite à mes trois aventuriers de frères, respectivement installés en Nouvelle-Zélande, en Californie et en Afrique du Sud. Ils ont également prévu de faire une halte chez ma sœur en Australie.

« On va bien s'amuser », m'a dit ma mère...

*S'amuser* ? Parce que les parents sont censés s'amuser maintenant ? Première nouvelle ! Et moi qui m'imaginai bêtement que rester à la maison à faire des mots croisés et à jouer au Scrabble devant la cheminée suffisait à leur bonheur ! Il faut croire que non.

Bon, on peut les comprendre : après avoir passé les trente-cinq dernières années de leur vie à élever une famille, ils ont soudain décidé de se donner un peu de bon temps à l'étranger. La seule ombre au tableau ? Moi... A vingt-trois ans, je n'avais toujours pas quitté le giron familial. Je sortais avec le voisin, mais rien n'indiquait que les choses allaient s'accélérer de ce côté-là.

Mais le pire était à venir. Car j'avais naïvement supposé qu'ils me laisseraient, en leur absence, m'occuper de la maison. Je me voyais déjà en profiter pour faire avancer le schmilblick avec Don, le tirant de dessous le capot de sa voiture pour le persuader de s'intéresser davantage à moi. C'est vrai, l'amour platonique, on s'en lasse vite !

Mais rien n'a tourné comme je l'espérais. En leur absence, mes parents ont accepté de louer la maison au successeur de mon père. L'affaire s'est conclue dans mon dos, sans que j'aie

eu mon mot à dire. Et j'ai eu beau essayer d'attendrir ma mère, de la convaincre de parler à mon père, ça n'a rien changé.

Mais le destin semblait avoir d'autres tours dans son sac qu'il me réservait tout spécialement, apparemment. Car voilà que par une extraordinaire coïncidence, mon patron – qui, justement, joue au golf avec mon père tous les dimanches matin – me proposait une mission de six mois à la City, à Londres, dans une banque d'affaires. Une promotion, quoi. La chose que j'avais évitée soigneusement au cours des deux dernières années, parce qu'elle m'aurait obligée à déménager !

Décidément, beaucoup de choses se faisaient dans mon dos, ces derniers temps. Parce que avant que j'aie eu le temps de dire « ouf », ma mère avait activé son réseau de copines et trouvé un endroit où loger dans la capitale.

— Ça te fera du bien de changer d'air, avait-elle dit pour couper court à mes protestations. Tu t'encroûtes ici, dans la routine de Maybridge. Tu es allée aussi loin que possible dans la branche locale de la banque. Idem pour ta relation avec Don. Ça vous fera du bien d'être un peu séparés. Vous y verrez un peu plus clair, comme ça.

Un regard de ma mère avait suffi à me dissuader de protester. Vous savez, ce fameux regard maternel qui signifie : « Je sais ce qui est bon pour toi, ma chérie. » Enfin, peut-être qu'elle avait raison, après tout. Peut-être que la séparation encouragerait Don à passer à l'action.

Et de l'action, j'avais grand besoin qu'il y en ait un peu dans ma vie !

Cela dit, tout ce discours sur la routine venant d'une femme qui avait passé près de quarante ans avec le même homme, dans la même maison, ça prêtait plutôt à sourire ! Quoique... moi je ne trouve rien à redire à ce mode de vie. C'est celui auquel j'aspire. Une maison, une famille, un mari.

C'est aussi ce que Don veut. Enfin, sauf un mari, bien sûr. C'est moi qu'il veut. Il me l'a dit. Le seul problème, c'est qu'il ne se décide pas à agir. Alors j'ai pensé que la perspective déchirante de mon départ l'y aiderait peut-être...

\*

\* \*

Lorsque je lui ai annoncé cette grande nouvelle, je l'ai trouvé dans son garage, plongé dans les entrailles de la vieille voiture qu'il restaure depuis des siècles.

— Tu pars à Londres ? a-t-il répété avec cette expression vaguement perplexe de gamin incrédule.

D'une main couverte de cambouis, il a repoussé une mèche blonde avant de demander :

— Mais qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

Ça alors ! Il était supposé bondir, me prendre dans ses bras et me dire que je n'irais nulle part sans lui... pourquoi ne faisait-il rien de tout cela ?

— J'ai eu une promotion, lui ai-je expliqué.

Puis, prêchant le faux pour savoir le vrai, j'ai ajouté :

— Je vais voir du pays. M'amuser.

Don a froncé les sourcils, mais apparemment pas à l'idée que j'allais m'amuser.

— Tu veux dire que tu pars pour de bon ?

L'espace d'un instant, j'ai cru avoir atteint mon but. Mon imagination s'est mise à galoper de nouveau, et je l'ai vu mentalement bondir sur ses pieds, me prendre dans ses bras, etc.

— Oui.

D'accord, ce n'était pas tout à fait exact. Mais après tout, une promotion en appelle souvent une autre, et il était peu probable que je revienne de sitôt à Maybridge. J'aurais d'ailleurs dû partir depuis longtemps mais, contrairement à mes frères et sœur, je n'avais pas la fibre aventureuse. J'étais parfaitement à l'aise dans ma campagne. Je n'avais pris l'avion qu'une fois dans ma vie, et j'avais eu si peur que j'avais été malade. Oui, j'étais bien ici. Voisine de mon voisin...

— Mais tu travailles à Maybridge depuis que tu es diplômée, a fait valoir le voisin en question.

— Peut-être qu'il est temps pour moi de bouger.



Sur ces paroles impérissables, j'ai attendu une réaction de sa part. Qu'il clame que cette séparation lui briserait le cœur. Qu'il me propose de partir pour Bali, où nous nous vouerions une fidélité éternelle sur une plage, au clair de lune.

*Bali ?* Je perdais la tête ou quoi ? Il fallait prendre l'avion ! Deux fois, même, si je voulais en revenir !

Je n'ai pas eu à m'inquiéter, cependant, car Don n'a rien fait de tout ça. Non, il a de nouveau tripoté sa frange, et m'a adressé un regard si plein d'innocence que j'ai bien failli le prendre dans mes bras et lui assurer que je n'allais nulle part. Je me suis retenue de justesse.

— Bon, je suppose que je dois te féliciter, a-t-il enchaîné, tu vas me manquer. Mais au moins ça me laissera un peu plus de temps pour travailler sur la voiture.

Quand ça ? La nuit ? Bon sang, il passait déjà *tous* ses moments libres à la bichonner, sa fichue voiture ! Alors que c'était moi qu'il aurait dû bichonner !

— Très bien, ai-je marmonné dans ma barbe.

— Londres, a-t-il répété comme s'il s'agissait d'une cité mythique et lointaine. Tu vas bien t'amuser, là-bas.

**MAIS JE NE VEUX PAS Y ALLER !**

Mon cri de frustration est resté silencieux. J'avais ma fierté. Pourquoi ne voyait-il pas que je n'avais aucune envie de partir ? Que je voulais le voir chasser Londres d'un autoritaire revers de la main, et m'inviter à emménager avec sa mère le temps de nous trouver un appartement ?

Je ne lui ai pourtant pas posé la question. Je connaissais déjà la réponse. M<sup>me</sup> Cooper, une hypocondriaque féroce qui ne s'était jamais remise du départ de son mari avec sa secrétaire, se montrait toujours aimable avec moi. Mais je soupçonnais fort qu'elle me détestait secrètement, et m'en voulait de fréquenter Don tout autant que quand nous avions douze ans, pensant que je le distraisais de ses devoirs.

J'ai été sérieusement tentée de me déshabiller et de séduire son précieux fils là, dans le garage, juste pour la défier. Mais le sol était bétonné, la température glaciale, et les mains de Don

pleines de cambouis. Seule une idiote – ou une femme désespérée – ferait un strip-tease dans ces circonstances.

Bon, d'accord, j'étais désespérée. Mais ce n'était pas en virant au bleu et en me mettant à grelotter que j'allais éveiller le désir de ce cher Don.

— Je dois dire que je t'envie, a-t-il repris au même instant, d'un air aussi excité que réjoui. Tous ces musées... D'ailleurs, si tu vas au musée des Sciences...

Au musée des Sciences ? Parce qu'il s'imaginait que c'était comme ça que je comptais occuper mon temps libre ?

— Promis ? a-t-il demandé d'un ton plein d'espoir.

Mince, qu'étais-je supposée promettre ? Je n'avais pas écouté un mot de ce qu'il avait dit.

— Et si tu venais passer les week-ends avec moi ? lui ai-je suggéré.

Bon sang, s'il ne saisissait pas cette perche...

— Je ne crois pas que maman serait d'accord, a-t-il répondu en s'essuyant les mains sur un chiffon. A cause de ses nerfs.

Oh, j'avais presque oublié sa mère. M<sup>me</sup> Cooper allait en général fort bien dans la journée, et s'arrangeait pour que ses crises coïncident avec nos projets, à Don et moi.

C'est la raison pour laquelle, le vendredi venu, après avoir dit au revoir à mes parents, j'ai dû porter seule ma lourde valise jusqu'à la gare. Don avait pris son après-midi pour m'accompagner, mais sa mère avait justement eu un « léger malaise » avant notre départ.

J'ai vaguement envisagé de piquer ma propre crise, de taper du pied et de hurler, mais l'expression navrée de Don m'a dissuadée d'ajouter à son fardeau. Je lui ai donc conseillé d'attendre le médecin, puis j'ai appelé un taxi qui, en chevalier servant de substitution, m'a emmenée à la gare.

Une fois dans le train, laissant Maybridge disparaître dans le halo glacial d'une averse de novembre, j'ai déballé un sandwich et, avec une heure à tuer, ai pris mon magazine.

« Etes-vous tigresse ou chaton ? » clamait la couverture. Pas besoin de passer un test pour répondre à cela. A vingt-trois

ans, je suis toujours vierge et je vis chez mes parents. Je suis donc un chaton, non ?

Non. Pire encore, ai-je compris après avoir parcouru quelques questions. Je suis encore moins qu'un chaton. Une souris. Ou une autruche. Voilà pourquoi je suis assise dans ce train, au lieu d'être dans les bras de Don. Voilà pourquoi je vais passer Noël avec ma grand-tante Alice. Je suis trop facile à vivre. Trop douce. Je demande tellement peu à la vie que personne ne m'écoute. Et j'ai choisi un sandwich au fromage. Un truc de souris. Alors que j'aurais dû opter pour un sandwich aux légumes rôtis ou aux tomates séchées, ou une autre de ces recettes branchées et sophistiquées. Il aurait aussi fallu que je porte le un jean griffé, hypermoulant, au lieu de celui oublié par l'un de mes frères à la maison, que j'ai dû découper pour qu'il m'aïlle. Quant à mes tennis, je les ai eues au rabais. Mais c'est parce que j'économise pour mon mariage, figurez-vous !

Certes, je n'ai jamais cherché à être tigresse. Mais ne dois-je pas au moins devenir chaton ? Quoique... la moindre tentative de changement me vaudrait sûrement les sarcasmes de tout Maybridge. J'y ai passé presque toute ma vie, tout le monde me connaît. Qui me prendrait au sérieux, si je me transformais en femme fatale du jour au lendemain ?

Mais à Londres ? Là-bas, personne ne me connaît. Je pourrais être celle que je veux. J'ai six mois pour me dégourdir, pour devenir une vamp. Et lorsque je reviendrai, Don me tombera dans les bras sur un claquement de doigts. Sa mère n'aura que ses yeux pour pleurer.

Le train ralentit à l'approche de Paddington, et je fourre mon magazine dans mon sac avant d'agripper ma valise. Un nouveau travail. Une nouvelle vie. Un nouveau look. Londres m'offre l'occasion de changer, de grandir. Et je vais en profiter.

Je n'en suis pas au point de rugir lorsque je me mêle à la foule du métro, mais je commence à me faire à l'idée de devenir un tigre !

## 2.

*C'est l'heure de pointe, il pleut des cordes. Vous hélés un taxi en même temps qu'un inconnu troublant et ténébreux, et il vous suggère de le partager.*

*a. Bénissant votre chance, vous acceptez et flirtez outrageusement avec lui, avant de lui tendre votre carte de visite, accompagnée d'un regard qui signifie : « Appelez-moi... »*

*b. Vous songez à la réaction de votre mère. Mais il pleut, et l'homme n'a pas l'air d'un sérieux killer. Quel mal y a-t-il à accepter ?*

*c. Vous l'envoyez au diable et l'abandonnez sous la pluie.*

*d. Vous lui cédez le taxi et attendez le suivant.*

*e. Vous marchez.*

Après m'être perdue deux fois seulement dans le réseau tentaculaire du métro – pas mal pour une campagnarde, hein ? – j'émerge enfin à la lumière du jour. Enfin, quand je dis lumière du jour, c'est une façon de parler. « Soir de novembre pluvieux » serait une description plus exacte de la réalité.

La bruine glaciale qui tombait quand j'ai quitté Maybridge s'est transformée en déluge. A cette heure-ci, là-bas, il fait nuit. Mais à Londres, les néons ne se couchent jamais et des milliers d'enseignes, de vitrines et de décorations de Noël tiennent la nuit en respect. Rien à dire, ça en jette. Des centaines et des centaines de personnes foncent tête baissée autour de moi, dans autant de directions différentes, l'air affairé. Je suis bousculée sans pitié pendant que j'hésite devant la bouche du métro, mon

plan de la ville en main. Sur le papier, l'appartement de Kate et Sophie Harrington ne me paraît pas très loin. Mais j'ai appris à me méfier de mon sens de l'orientation, surtout par un temps pareil. Bon, c'est décidé : je prends un taxi.

En voilà un ! C'est mon jour de chance. Le problème, c'est que n'ai jamais hélé de taxi auparavant, le seul de Maybridge ne se déplaçant que sur commande. Mais je l'ai vu faire dans les films. Ça ne doit pas être bien difficile. Il suffit de lever la main et d'appeler : « Taxi ! »

Alors j'appelle. « Taxi ! » Mais rien ne se passe. Je comprends bien vite qu'à Londres, il faut se faire entendre. Je réessaie donc, criant cette fois d'une voix à réveiller les morts. Et miracle, ça marche ! Le chauffeur bifurque vers le trottoir et s'arrête à quelques mètres de là.

Pas mal pour une souris ! Fière comme un coq, j'empoigne ma valise et je charge à travers la foule qui me barre le passage. Mais au moment même où j'atteins la voiture, un type surgit entre elle et moi et ouvre la porte.

Prête à défendre farouchement mon premier taxi, je sors mes griffes.

— Eh ! Il est à moi !

Mon voleur de taxi replie si brutalement son parapluie que j'en suis tout ébloussée. Puis il me jette un regard impatient.

— C'est moi qui viens de l'appeler, m'apprend-il. Puis il fronce les sourcils, tandis que son regard fait un rapide aller-retour entre mes pieds et mon visage. Il marmonne ensuite quelque chose que je ne comprends pas, et a un geste las.

— C'est bon. Prenez-le avant de vous noyer.

J'hésite. Il est en effet probable que c'est lui qui a arrêté le taxi, et non mon cri pathétique. D'un autre côté, il a un parapluie et peut attendre. Mais à bien y réfléchir, je peux aussi bien attendre, vu que je suis déjà trempée jusqu'aux os. La tigresse, en moi, se métamorphose de nouveau en souris. Je marmonne :

— Désolée...

— Arrêtez de geindre et montez, ordonne-t-il en empoignant ma valise.

Elle pèse une tonne, cette fichue valise, mais ça n'a pas l'air de le déranger. Sans effort apparent, il la fourre à l'arrière. Et pendant ce temps, le chauffeur s'impatiente.

— Est-ce que l'un d'entre vous veut bien monter ? Il faut que je gagne ma vie, moi !

Ah, une idée brillante me vient à l'esprit. Je parle sans réfléchir.

— Nous pourrions peut-être partager ? Je ne vais pas loin et euh... vous pourriez vous mettre au sec. Enfin, je veux dire...

Brillante ? Tu parles ! Ce n'est pas du tout comme dans le quizz. Ce n'est pas moi qui suis censée lui proposer cela ! Mais les circonstances n'ont rien de normal. C'est vrai, quoi ! En général, je passe mes vendredis soir à tendre des outils et des clés diverses à Don, plongé dans son moteur. Des soirées paisibles et rassurantes, qui ne me font pas battre le cœur comme en ce moment.

— Où allez-vous ?

Quand je balbutie l'adresse, j'ai l'impression de lire un fugace étonnement sur son visage.

— C'est sur votre chemin ?

Après une brève hésitation, il acquiesce et se glisse sur la banquette en face de moi, prenant soin de s'asseoir de côté afin d'éviter tout contact entre ses longues jambes et les miennes.

— Vous n'êtes pas de Londres, n'est-ce pas ? demande-t-il après quelques instants de trajet, rompant un silence gêné.

Un sourire entendu flotte sur ses lèvres, et je ne peux m'empêcher de rougir, maudissant ma gaucherie. Autant avouer.

— Non, je viens d'arriver.

Inutile de mentir, n'est-ce pas ? Je suis habillée « utile » plutôt qu'élégante, mon maquillage se limite à de la crème hydratante – la pub dit que c'est la meilleure – et à un rouge à lèvres. Avec mes cheveux plaqués par la pluie, je n'offre guère l'image d'une citadine. Sur le coup, je regrette bien de ne pas avoir pris soin de mon apparence. Allez, une petite tentative d'humour...

— Je suppose que ma valise me trahit ?

Une tigresse, à en croire le magazine, ne doit jamais sortir sans s'habiller comme si elle était susceptible de rencontrer son Prince charmant. Mais combien de fois ce genre de choses se produit-il ? Et puis, mon Prince charmant est à Maybridge, non ?

— La valise n'a rien à voir, répond mon compagnon. C'est le fait que vous abandonniez sans combattre un taxi à cette heure de la journée. Vous ne referez pas une telle erreur.

J'acquiesce pour indiquer que j'ai compris la leçon, et j'observe mon type à la dérobée. Dans l'urgence du moment, je n'ai pas vraiment fait attention à sa taille peu commune. Parce qu'il est *vraiment* grand. Plus que Don, qui me domine déjà largement.

Et sa voix... Hmm... profonde et riche, naturellement autoritaire. Le genre de voix dont on ne discute pas les ordres, même si elle peut également se faire douce. Elle évoque un peu celle de Sean Connery. L'accent écossais en moins, bien sûr.

L'adjectif « ténébreux » lui convient également à merveille. Je suis presque fascinée, là, maintenant, par une goutte qui roule lentement sur sa mâchoire, avant de tomber sur son col remonté. Avec sa peau mate, on dirait un Grec, ou un Italien. Il n'est pas d'une beauté traditionnelle, ça non, avec ses pommettes accentuées, son nez aquilin, sa mâchoire solide et la cicatrice qui surmonte son œil droit. Il donne plutôt l'impression d'affronter la vie tête baissée, sans se soucier des conséquences. Je ressens une drôle de sensation de force et de virilité, seulement contredite par ses yeux d'un vert très clair, presque féminins. J'ai le sentiment de pouvoir me perdre dans leurs profondeurs...

— Vous venez de loin ? demande-t-il, peut-être agacé par mon examen.

Je tressaille, et je rougis légèrement. Idiote.

— Eh bien, non... Pas vraiment. Je suis de Maybridge. C'est près de... euh...

Je cherche désespérément une localité d'importance qui lui permettrait de différencier Maybridge de Maidenhead ou Maidstone, ou d'une douzaine d'autres trous perdus avec

lesquels les gens la confondent en général. Mais mon esprit refuse de coopérer. Black-out.

— Je sais où est Maybridge, dit-il, volant à mon secours. J'ai des amis à Upper Haughton.

Je me raccroche à l'image de ce petit village d'agriculteurs devenu un lieu de villégiature huppé.

— Upper Haughton ! Bien sûr !

Mon côté souris me fait maintenant regretter de ne pas pouvoir revenir cinq minutes en arrière. J'aurais fermé ma grande bouche et l'aurais laissé me voler mon taxi. Mais mon côté tigresse lui aurait volontiers tendu une carte de visite, tout en lui murmurant « appelez-moi » d'une voix boudeuse. Malheureusement, je n'ai pas de carte de visite...

Plus pour occuper mes mains que par réel souci de l'heure, je regarde ma montre. Ça n'échappe pas à son œil d'aigle.

— Ne vous en faites pas, nous y sommes presque. Vous restez longtemps à Londres ?

— Six mois. Mes parents ont décidé de faire le tour du monde. Australie, Afrique du Sud, Amérique... Et ils ont prêté la maison...

Voilà que je parle trop de nouveau. Un peu brusquement, je conclus :

— Bref, me voilà.

— Quand le chat n'est pas là, les souris dansent, ironise-t-il avec un autre de ses sourires entendus.

Zut, il n'a eu aucun mal à remarquer que j'étais une souris ! Fort heureusement, le taxi s'arrête à cet instant devant un immeuble qui se dresse au bord du fleuve, illuminé comme un paquebot. Ça me dispense de répondre et j'étudie la somptueuse résidence, bouche bée. Sans doute pressé de se débarrasser de moi, mon compagnon de voyage met pied à terre, puis me tend son parapluie lorsque je descends à mon tour. Je le prends d'une main, tout en fouillant mon sac à la recherche de mon porte-monnaie.

— Laissez, ordonne-t-il en tendant un billet au chauffeur.

— Non, j'insiste !



Sans me prêter la moindre attention, il ramasse ma valise et se dirige vers le perron, m'abandonnant avec son parapluie dans une main, un billet de cinq livres dans l'autre.

— Eh, attendez !

J'ignore si je m'adresse au taxi ou à M. Grand et Ténébreux, qui a profité de la sortie de quelqu'un pour coincer la porte du hall du pied et m'attend sur le seuil. C'est alors que son allusion me revient à l'esprit.

Quand le chat n'est pas là, les souris dansent...

Et je n'ai pas pris la peine de le détromper. En a-t-il tiré une fausse conclusion ? S' imagine-t-il que je vais l'inviter à l'appartement ? Et s'il s'était mépris sur mon offre de partager le taxi ?

Je me rends soudain compte de l'étendue de ma naïveté. De ma stupidité, même ! J'ai laissé un homme que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam donner l'adresse au chauffeur. Et s'il n'avait pas indiqué la bonne ?

Une sueur froide me coule dans le dos. Qui s'apercevra de ma disparition ? J'ai dit à l'inconnu que mes parents étaient à l'autre bout du monde. Quant à Kate et Sophie, Dieu seul sait quand elles s'inquiéteront de ne pas me voir arriver. J'ai eu Sophie au téléphone, et j'ai bien compris le topo : elle n'est pas pressée de me voir débarquer ! Apparemment, je ne suis pas la seule à qui on a forcé la main dans cette affaire...

Bref, voilà ce qui arrive lorsque l'on n'écoute pas les conseils de sa mère, et que l'on monte en voiture avec de parfaits étrangers.

Ma mère... Même si elle se plane en cet moment à dix mille mètres d'altitude<sup>1</sup>, je viens de me souvenir que je peux toujours compter sur elle ! Dans mon sac, mes doigts effleurent le petit boîtier d'alarme antiagression qu'elle m'a forcée à acheter, et qui est fixé à mon porte-clés. Dire que je lui ai ri au nez quand elle m'a fait promettre de l'emmener partout avec moi à Londres !

---

<sup>1</sup> N.d.e. : si, si je vous jure que c'est écrit comme ça dans le livre !

Je lui adresse un remerciement silencieux et tardif, avant de me forcer à sourire et de lever les yeux vers M. Grand et Ténébreux, auquel il me faut désormais ajouter l'adjectif « dangereux ».

— Vous n'étiez pas obligé de m'accompagner jusqu'à ma porte, dis-je avec un rire qui se veut décontracté.

— Non, en effet. Mais il se trouve que j'habite ici, moi aussi.

Ah bon ? Un tel soulagement m'envahit, à cette nouvelle, que je reste muette comme une carpe.

— Si nous entrions ? suggère-t-il d'un ton un peu froid.

Apparemment, il a perçu mon malaise et s'en est offusqué. Bon, je ne peux pas lui en vouloir. Dans ma hâte de me racheter, je tire brusquement ma main de mon sac pour fermer le parapluie. Catastrophe. Mon porte-clés en jaillit en même temps et, alors que je tente de le rattraper, je sens le petit bouton de déclenchement s'enfoncer sous mes doigts. J'ai juste le temps de lâcher un juron, qui se perd presque aussitôt dans un hurlement d'alarme strident que ma mère a même dû entendre du haut de son avion.

De stupeur, je lâche le parapluie qui, cueilli par une rafale de vent, s'envole vers la route. M. Grand et Ténébreux et Dangereux, visiblement à bout de patience, jure à son tour – il a plus de vocabulaire que moi – et lâche ma valise pour se lancer à sa poursuite. La fermeture de mon bagage, en tombant, en profite pour rendre l'âme, et la valise s'ouvre, non, *explose*, répandant mes sous-vêtements alentour. Des sous-vêtements blancs, simples, *confortables*. Du genre que vous n'avoueriez jamais porter. Renonçant à rattraper son parapluie, mon compagnon se fige, les yeux écarquillés par la surprise, et le temps me donne l'impression de s'arrêter brusquement, comme si quelqu'un venait de prendre une photographie.

Puis la réalité revient en force, en Technicolor, accompagnée de la partition hurlante du boîtier d'alarme et du bruit de la pluie qui s'écrase sur le trottoir. Ça me vrille les oreilles, je dis mentalement adieu à mes tympanes. Il y a bien une technique pour arrêter ce truc, assez complexe afin qu'elle

ne soit pas à la portée du premier agresseur venu. Ni à la mienne, en cet instant précis !

Grand, Ténébreux et Dangereux me crie quelque chose, mais je vois seulement ses lèvres bouger. Ça y est, je suis sourde ! Il finit par m'agripper le poignet, m'arrache le boîtier et le projette sur le bitume, où il va l'écraser à coups de talon. Ça prend une éternité, mais le hurlement s'arrête enfin. A mon grand regret, parce que le silence qui s'ensuit s'avère presque pire !

— Merci, dis-je d'un filet de voix, lorsque je peux de nouveau parler.

Mortifiée, je prie pour me changer en une *vraie* souris – pour pouvoir me glisser dans le premier trou venu et disparaître.

— Attendez ici, ordonne mon compagnon d'un ton glacial.

Evidemment, il a compris ce qui s'est passé... je me suis méfiée de lui et ai pris par prudence mon alarme anti-agression. Belle façon de le remercier de m'avoir payé le taxi et accompagnée jusque-là !

Mon chevalier servant parti dans la nuit, je songe un peu tard que je devrais peut-être l'aider, lui prêter assistance. Mais il redoute sans doute que je ne provoque une autre catastrophe, d'où le « attendez ici ». Et puis, je ne peux quand même pas laisser mes culottes éparpillées devant l'entrée de l'immeuble !

Hop, j'en capture une qui s'apprête à s'envoler et la fourre dans ma poche. Je sais que je suis supposée attendre le retour de mon sauveur et m'excuser platement... et surtout offrir de lui rembourser son parapluie. Un parapluie qui n'est malheureusement pas du genre économique, de ceux que j'oublie tout le temps dans les bus.

Mais tout en rassemblant le reste de mes affaires, je prends ma décision : inutile d'attendre. Puisque nous sommes voisins, je n'aurai qu'à glisser un mot dans sa boîte aux lettres. Ingénieux, non ? Il préférera sans doute cette solution, lui aussi.

Mes culottes sous un bras et ma valise sous l'autre, je me précipite vers l'ascenseur, espérant que mon cher voisin ne va pas me rattraper d'ici là.

Cette garce de Sophie Harrington prend tout son temps pour venir m'ouvrir. Je trépigne pendant ce temps devant la porte, serrant ma valise pour l'empêcher de répandre son contenu.

Je me suis promis, dans l'ascenseur, d'offrir une bien meilleure image de moi-même la prochaine fois que je rencontrerai mon nouveau voisin. Je me maquillerai, je m'habillerai correctement et surtout, je tournerai sept fois ma langue dans ma bouche avant de parler. Je n'espère pas l'impressionner, mais au moins lui montrer que je ne suis pas l'idiote qu'il s' imagine sans doute. Avec raison. Je suis moi-même atterrée de ma stupidité.

Mais si Sophie ne se dépêche pas, Bel Inconnu ne va pas tarder à me trouver là plantée comme une potiche devant la porte. Alors je sonne une seconde fois. Enfin, la porte s'ouvre pour révéler une fille en peignoir, visiblement de mauvaise humeur.

Zut... Après avoir mortellement vexé le voisin, voilà que je viens de tirer ma colocataire de sa douche !

Mauvais début. Et au cas où je ne me serais pas aperçue de mon état dans les miroirs de l'ascenseur, le regard qu'elle me décoche aurait suffi à m'en faire prendre conscience.

— Tu dois être Philly Gresham, dit-elle avec un soupir tragique. Je suis Sophie Harrington. Entre.

— Merci.

Je ne me fais pas prier. J'entre, agrippant toujours ma valise et répugnant à la poser de peur de maculer l'impeccable parquet.

— J'ai eu un petit problème.

Je crois qu'elle s'en est rendu compte. Mais c'est plus fort que moi. Quand je suis gênée, il faut que je parle. La preuve, je ne peux pas m'empêcher de préciser :

— La fermeture, elle a craqué.

La sœur aînée de Sophie, Kate, apparaît à son tour. Ses yeux s'ouvrent tout grand.

— Mon Dieu ! Tu as piqué une tête dans la Tamise ?

Chouette, elle sourit ! Puis elle ajoute :

— Bienvenue. Viens, je vais te montrer ta chambre pendant que Sophie va préparer du thé. On dirait qu'une tasse ne te ferait pas de mal.

C'est l'euphémisme du siècle. Sophie semble pour sa part avoir autre chose à faire que de préparer du thé, et elle le fait bien savoir en levant les yeux au ciel avant de se diriger vers la cuisine.

— Ne fais pas attention à elle, dit Kate. Elle avait d'autres projets pour ta chambre. Elle s'en remettra.

— Vraiment ? dis-je poliment, imaginant un bureau ou une salle de gymnastique.

— Oui. Elle a un nouveau collègue au travail, très séduisant. Il vient d'arriver d'Aberdeen et cherchait un endroit où loger. Elle comptait lui proposer la chambre à bas prix. Mauvaise idée, à mon avis. Imagine qu'il ramène des filles ici !

J'approuve en riant.

— Ce serait la cata !

Nous échangeons un regard déjà complice. De deux ans plus âgées que Sophie, nous sommes toutes deux un peu plus mûres et expérimentées qu'elle. Je commence à bien aimer Kate.

— J'étais soulagée quand tante Cora a appelé pour nous demander de te loger, reprend-elle. Sophie a piqué sa crise, mais elle sait très bien que quand notre tante décide quelque chose, on ne discute pas ses ordres.

— Qui est tante Cora ?

— La sœur de ma mère. C'est son appartement. Elle en a hérité à son divorce, qui s'est avéré très lucratif. Par chance, elle préfère vivre en France. Nous faisons du gardiennage pour elle. Tiens, voici ta chambre.

Elle ouvre la porte sur une pièce comme je n'en ai vu que dans les magazines spécialisés. Parquet de bois blond, murs couleur taupe, avec un lit bas recouvert d'une grande pièce de

lin. Quelle classe ! C'est une chambre nue mais élégante et, comparée à la mienne à Maybridge, très adulte. Ça change à coup sûr du papier peint à fleurs et des peluches entassées sur mes étagères ! Maintenant, j'hésite deux fois plus à poser ma valise !

Je bredouille :

— C'est... superbe...

— A mon goût, c'est un peu trop « parfait », commente Kate. Cette pièce a besoin d'être habitée.

Elle me jette un regard amusé et voit bien que je me tiens raide comme un piquet, presque au garde-à-vous de peur d'abîmer quoi que ce soit.

— Détends-toi, Philly. C'est chez toi, maintenant. Tu peux faire ce que tu veux.

Traversant la pièce, elle va ouvrir une autre porte.

— Ici, tu as ta salle de bains. Et là, juste à côté, un grand placard.

Je me sens plus ridicule encore avec ma petite valise, dont le contenu remplirait à peine une étagère. Il faut dire qu'à Maybridge, je ne dépense pas grand-chose en vêtements. J'économise pour le jour où Don se rendra compte qu'il y a autre chose dans la vie que les voitures, et se décidera à m'épouser.

*Tu* parles, ma pauvre Philly ! Quand les poules auront des dents, oui ! En attendant, je pourrais peut-être profiter de mon séjour à Londres pour me constituer une garde-robe digne de ce nom.

— Est-ce que tu veux me donner ta veste ? Je l'accrocherai quelque part.

— Y a-t-il une laverie dans les environs ? Mes vêtements sont un peu... défraîchis.

— Pourquoi sortir par un temps pareil, alors que nous avons tout le nécessaire ici ? Une machine, un séchoir, et un vrai fer à vapeur, le tout payé par la pension de divorce de Cora.

Je souris, un peu rassérénée.

— Merci, Kate.

— De rien. A présent, je vais aller m'assurer que ma petite sœur n'est pas en train d'assaisonner ton thé à l'arsenic. Inutile de te changer. Passe un peignoir, ça suffira. Quand tu seras prête, tu n'auras qu'à t'orienter au son des grincements de dents de Sophie...

### 3.

*Il fait nuit et il pleut. Vos colocataires sont sorties et vous êtes seule dans votre nouvel appartement. En allumant la cuisinière pour vous préparer un repas réconfortant, vous faites sauter les plombs.*

*a. Vous vous rappelez qu'il y a un pub au coin de la rue, et qu'on y sert à manger. Vous pourriez peut-être même y trouver un type qui sait changer un fusible !*

*b. Vous allez frapper à la porte du voisin. Un type bizarre que vous n'avez vu sortir que de nuit, mais après tout, c'est la nuit !*

*c. Vous appelez l'électricien et vous vous mettez à pleurer.*

*d. Vous prenez une lampe torche et changez vous-même ce maudit fusible.*

— Tu te sens mieux ?

Je trouve Kate seule en entrant dans la cuisine. Elle me désigne la théière fumante.

Bien qu'un peu gênée par mon peignoir élimé, je réponds poliment, comme ma maman me l'a appris :

— Bien mieux, merci.

Je n'ai jamais partagé d'appartement avant ce jour, et plusieurs amis m'ont mise en garde contre les disputes qui ne manquent jamais de se produire. Pour savoir qui a fini le lait, qui doit payer la facture de téléphone. Mais le pire, m'a-t-on dit, c'est de se battre pour un homme. Au moins, avec moi, mes colocataires n'ont rien à craindre. Je suis bien trop occupée à



essayer de convaincre mon amoureux que je suis plus sexy qu'un carburateur pour marcher sur leurs plates-bandes !

Même si Kate semble fort bien disposée envers moi, je ne veux pas lui laisser penser que je profite de sa générosité.

— Il faut que j'aille faire des provisions, dis-je en me servant une tasse de thé. Où se trouve le supermarché le plus proche ?

— Ne t'occupe pas de ça ce soir. Il y a de quoi manger dans le réfrigérateur. Tant que tu ne touches pas au cottage cheese de Sophie, tout ira bien.

— D'accord. Merci du conseil.

— Est-ce que tu connais quelqu'un à Londres, Philly ?

Je secoue la tête.

— Non. A part le voisin. Nous avons appelé par hasard le même taxi et, puisque nous allions dans la même direction, nous l'avons partagé.

Kate a l'air surprise, mais pas par cette extraordinaire coïncidence.

— Tu es montée dans un taxi avec un homme que tu ne connaissais pas ?

D'accord, je n'en suis pas très fière moi-même. Je hausse les épaules avec fatalisme.

— Il pleuvait. Et il était prêt à me laisser prendre le taxi toute seule. Il était très...

Au moment de dire « gentil », je me remémore l'impatience que j'ai lue dans son regard quand j'ai perdu son parapluie, la violence avec laquelle il a écrasé mon alarme, l'autorité avec laquelle il m'a dit « Attendez ici ». Et le mot reste bloqué dans ma gorge.

— Oui ? demande Kate.

— Je crois que je lui dois des excuses. Et un nouveau parapluie.

Ma colocataire me dévisage avec surprise et j'ajoute :

— C'est une longue histoire.

— Tu me la raconteras plus tard. Pour le moment, j'ai rendez-vous avec un avocat charmant. Je sais que j'aurais pu annuler, étant donné que tu arrivais aujourd'hui, mais je ne

peux pas risquer de le laisser seul un vendredi soir. Je n'ai pas envie de me le faire chiper !

Avec un clin d'œil, elle glisse à bas de son tabouret et reprend :

— Ne t'inquiète pas : je ne te laisse pas seule avec Sophie. Elle va à une soirée. J'aurais pu lui demander de t'emmener avec elle, mais du fait de son humeur du moment, je ne suis pas sûre que tu te serais amusée.

Ouf ! L'idée de devoir me rendre à une soirée pleine d'inconnus à peine arrivée à Londres ne me disait rien qui vaille, avec ou sans Sophie.

Mon soulagement s'accroît lorsque la Sophie en question apparaît, une heure plus tard, vêtue d'une robe argentée vaporeuse, juchée sur des hauts talons, un foulard de soie arachnéenne drapé sur ses épaules. Si jamais j'étais allée quelque part en sa compagnie, je serais non seulement passée pour une souris en comparaison de ce parangon de sophistication, mais pour une souris campagnarde et bien dodue.

Kate pénètre à sa suite dans la pièce, tout aussi élégante dans une robe noire qui, je suppose, doit porter la griffe d'un grand couturier.

— Tu es sûre que tout ira bien ? s'inquiète-t-elle. Tu as des vidéos s'il n'y a rien qui t'intéresse à la télé. Et j'ai laissé près du téléphone une liste de restaurants qui livrent à domicile. Nous ne cuisinons qu'en cas d'extrême nécessité, précise-t-elle en riant.

— Merci. Avec ça, je suis parée.

J'essaie d'oublier que pour le premier vendredi soir depuis longtemps, Don ne va pas venir frapper à ma porte, prêt à accepter tous mes projets pour la soirée, même s'il s'agit d'aller voir un film avec Johnny Depp. Je m'efforce également de ne pas l'imaginer au pub où il s'est sans doute rendu avec ses amis, encouragé par une mère miraculeusement rétablie.

— Et puis, j'ai beaucoup à faire, dis-je en désignant ironiquement la machine où mes culottes viennent d'entamer leur cycle de rinçage, programme coton à 40 degrés.

Kate se met à rire.

— Bon, je ne me tracasse pas, alors.

La sonnette d'entrée retentit à cet instant. Sophie a un geste d'impatience.

— Allez, viens, c'est notre taxi.

Elle disparaît dans le couloir. Kate, elle, s'attarde encore un instant.

— C'était le Beau George ou Petit Willy ?

— Pardon ?

— Le taxi que tu as partagé. C'était avec George ou Willy ?

Sur le point d'avouer que nous ne nous sommes pas présentés, je me ravise. Ça me ferait passer pour une parfaite idiote. En plus, aucun des surnoms ne semble convenir à mon Galaad, et surtout pas « Petit Willy ». Je hasarde :

— Peut-être le Beau George ?

— Grand, ténébreux ?

— Exactement.

— Et très, très homosexuel.

— Q-Quoi ?

Kate m'adresse un regard où la surprise le dispute à l'apitoiement.

— Ne me dis pas que tu ne t'en es pas rendu compte ?

Non, je ne m'en suis pas rendu compte. A ma décharge, j'étais bien trop occupée à me noyer dans ce regard vert...

Je me ressaisis brusquement, et parviens à hausser les épaules.

— Oh, tu sais, je n'ai pas vraiment fait attention. Et lui était beaucoup plus occupé à poursuivre son parapluie. D'ailleurs, il faudrait que je m'assure qu'il l'a retrouvé. De quel côté habite-t-il ?

Je compte bien m'en tenir à mon idée de lui écrire un mot d'excuse que je pourrai glisser sous sa porte. Il saisira le message et me répondra sans doute de la même manière. Après quoi, si nous nous croisons par hasard dans le hall, nous n'aurons qu'à échanger un salut poli sans avoir à nouer la conversation. Affaire réglée.

— Tourne à droite en sortant. Au bout du couloir, numéro 72. Bon, j’y vais. Ne nous attends pas, nous rentrerons tard.

*Le Beau George ?* Je referme la porte derrière Kate et Sophie, essayant de me faire à ce surnom. Et de comprendre pourquoi un tel abattement m’envahit.

Ça n’a rien à voir avec mon voisin, c’est sûr ! Non, c’est juste que je suis seule, un vendredi soir, dans une grande ville inconnue. Je n’ai pas d’amis ici, mes parents sont dix mille mètres au-dessus de la terre ferme dans un autre fuseau horaire et l’homme de ma vie doit être en train de partager une bière avec ses amis.

Je fais donc ce que je fais quand je me sens abattue : j’ouvre le réfrigérateur. Ce dont j’ai besoin, de toute urgence, c’est de manger. Mais Sophie n’a rien à craindre pour son cottage cheese adoré. Je veux quelque chose de réconfortant, moi. Du solide. Un sandwich aux œufs et au bacon, par exemple. Chaud, roboratif, plein de cholestérol.

Pas de chance. Ce maudit frigo est une zone à 0% de matière grasse. Puis j’ouvre le compartiment dédié aux produits laitiers. Jackpot ! Soit Sophie a un vice caché, ou Kate est femme selon mon cœur. Je dégotte en effet une superbe motte de beurre et un énorme morceau de cheddar fermier. J’en coupe un petit morceau pour le goûter, et j’en ai instantanément l’eau à la bouche.

Allez, soyons raisonnable, je décide de faire l’impasse sur le beurre. Du fromage sur du pain chaud suffira largement. Je n’aurai pas de mal, le lendemain, à remplacer ce que j’aurai consommé. J’en profiterai pour me faire mes propres provisions et visiter un peu la ville.

Ravie de mon idée, je mets du pain à griller et fouille les placards en quête d’épices en poudre. Kate n’a pas exagéré, on dirait, en affirmant ne jamais cuisiner. Car je ne trouve qu’un misérable pot d’épices périmées. Bon, je ne risque pas de m’empoisonner avec. Il me faudra juste forcer la dose pour profiter de leur piquant.

Je reviens vers mon grille-pain, pour constater qu’il ne s’est pas mis en marche. Remarquant que la plupart des appareils

sont commandés par un interrupteur, je me penche par-dessus le plan de travail et l'enclenche.

Là, c'est le grand jeu. Plusieurs choses se produisent de concert. Il y a un éclair bleu, un grand bruit, et tout devient noir. Et moi, je crie.

Un cri inutile à deux égards : d'abord, ce n'est rien de grave, je ne suis pas blessée. Et deuxièmement, il n'y a personne pour m'entendre et venir à ma rescousse. Je suis seule. Complètement seule.

Je reste un instant immobile, affolée. Puis mon cœur reprend son rythme normal. Réfléchis un peu, ma pauvre Philly. Ce n'est qu'un fusible. Ce n'est pas la fin du monde, non ? Même si ça en a tout l'air...

Derrière les fenêtres, depuis l'autre côté de la Tamise, les lumières de Londres clignotent ironiquement, comme pour se moquer de moi. Là-bas, à Maybridge, je n'aurais eu qu'à décrocher le téléphone pour appeler Don. Même si je n'ai pas vraiment besoin de lui pour changer le fusible. Mais sa présence m'aurait réconfortée. Ça m'aurait également fourni un prétexte unique pour me retrouver seule avec lui. Sa mère m'aurait sûrement soupçonnée d'avoir tout planifié à cet effet, mais elle n'aurait pas pu l'empêcher de venir m'aider sans trahir sa vraie nature.

Bon assez fantasmé, je ne suis pas à Maybridge, et Don n'est pas mon voisin. Non, mon voisin est un homme qui a vu mes sous-vêtements. Ce que Don lui-même n'est pas parvenu à faire en treize ans. Et paradoxalement, j'aurais franchement préféré qu'il tombe sur un déballage de lingerie érotique que sur mes culottes blanches. Pour quelle raison, je l'ignore. Puisque le Beau George est gay, mes sous-vêtements ne l'intéressent pas le moins du monde.

Et d'abord, pourquoi penser à lui ? Je n'ai besoin de personne. Je suis tout à fait capable de changer un fusible. Il me suffit simplement de trouver le disjoncteur.

Le placard de l'entrée me semble être l'endroit le plus probable. Sans lâcher le plan de travail auquel ma frayeur m'a fait me cramponner, je me dirige à tâtons vers la porte, puis me

lance courageusement dans le noir absolu, regrettant de ne pas avoir la moindre source de lumière. A la maison, ma mère garde toujours des bougies et des allumettes à portée de main, dans un tiroir de la cuisine, « en cas d'urgence ». Ça m'a toujours fait rire – en tout cas, jusqu'à aujourd'hui.

Après quelques instants de progression, mon tibia rencontre ce qui semble être une table basse. Je bas des bras pour ne pas tomber. Bien joué, je ne tombe pas. En revanche, j'entends un petit bruit de porcelaine brisée. Aïe. J'ai sûrement cassé un objet de valeur. D'après ce que j'ai pu en voir, tout dans cet appartement coûte les yeux de la tête ! Ma mère m'a dit que j'avais de la chance de pouvoir habiter là mais, en cet instant, je ne me sens pas du tout chanceuse. J'aurais bien volontiers crié de nouveau.

Je m'en abstiens et frotte mon mollet douloureux, tout en considérant les options qui s'offrent à moi.

Un : faire mes valises et m'enfuir avant le retour de Kate et de Sophie.

Deux : cacher les morceaux de porcelaine dans ma valise, aller au lit et faire comme si de rien n'était.

Trois : me mettre à pleurer comme un bébé.

Je m'apprête à mettre en pratique la dernière solution. Mais les larmes n'arrangent rien, je le sais à mon âge. Je fais donc appel à toute ma volonté pour contourner la table et reprendre ma progression.

On ne voit déjà rien dans cette fichue entrée mais dans le placard, c'est encore pire. Les ténèbres sont à couper au couteau. Ma mère, que j'ai décidément sous-estimée, n'aurait pas manqué de placer une lampe torche sur le disjoncteur...

— Maman, dis-je à voix haute, je te promets de ne plus me moquer de toi... alors, je t'en prie, fais qu'il y ait une lampe dans ce satané cagibi.

Je tâtonne quelques instants, pour en arriver à une navrante conclusion. Il n'y a pas de lampe. C'était prévisible. J'ai alors l'idée lumineuse – sans mauvais jeu de mots – d'ouvrir la porte d'entrée afin de pouvoir bénéficier d'un peu de l'éclairage du couloir.

Ravie de cette idée, j'ouvre la porte. Et pousse mon second hurlement de la soirée, cette fois à pleins poumons. Car une immense silhouette se dresse face à moi, occultant la lumière, la main tendue vers moi. Surpris par mon cri, l'inconnu recule, et je reconnais un peu tardivement mon voisin, la personne que j'avais le moins envie de rencontrer. Je comprends également qu'il avait juste voulu sonner à la porte, et pas m'étrangler.

C'est la première fois que je le vois en pleine lumière. Rien ne vient démentir ma première impression de lui. Il est bel et bien grand et ténébreux. Et à en juger par les battements de mon cœur, il est très certainement dangereux. Dangereux pour mon équilibre, en tout cas.

Mais ce qui retient vraiment mon attention, c'est le grand carton qu'il porte sur le plat d'une main. Il a beau être dangereux, il tient une pizza ! Au fumet de laquelle mon estomac répond par un gargouillement sonore.

— Oui ? dis-je pour dissimuler mon embarras.

— Vous avez crié.

Merci, j'avais remarqué. Avec un soupçon d'irritation, je lui rétorque :

— Parce que vous m'avez fait peur.

— Non, je parle de tout à l'heure, dit-il du ton qu'il aurait employé pour parler à un simple d'esprit. Il y a quelques minutes. Vous avez crié.

— Il y a quelques minutes ?

Ah bon ? J'aurais juré être restée dans le noir pendant des heures...

— ... et comme vos amies sont sorties, je voulais m'assurer que tout allait bien. Que vous avez crié parce que vous regardiez un film d'horreur, par exemple.

— Oh...

Heureusement que je n'essaie pas de l'impressionner. Il me prend apparemment pour une parfaite idiote.

— Désolée, je ne m'étais pas rendu compte que les murs étaient si fins.

— Ils ne sont pas particulièrement fins. Mais j'étais à ma porte quand vous avez...

Il s'interrompt, comme pour m'épargner une humiliation supplémentaire, mais je déclare avec aplomb :

— Quand j'ai crié, oui. Navrée de vous avoir dérangé. Les fusibles ont sauté, c'est tout. Je m'apprêtais à les changer.

— Vous savez comment faire ? demande-t-il sans chercher à dissimuler qu'il est certain que la réponse est non.

Du calme, Philly, sa remarque part sûrement d'une bonne intention. Après tout, rien ne l'oblige à venir sonner à ma porte, si ce n'est son naturel chevaleresque. Je plante mes poings sur mes hanches pour répondre :

— On apprend ça à l'école, de nos jours.

— Vraiment ?

Ça n'a pas l'air de l'impressionner, mais ça m'épargne son numéro de macho condescendant. Peut-être parce que étant gay, il n'a pas ces préjugés des autres hommes à l'égard des femmes.

— Parfait, reprend-il. Dans ce cas, je vous laisse.

Sans me laisser le temps de répondre, il fait quelques pas en direction de sa porte, puis se ravise et se retourne :

— Vous avez des fusibles de rechange, au moins ?

Il n'y en a pas à l'endroit où j'ai regardé, en tout cas, et je me rends soudain compte que la visite de mon voisin est peut-être providentielle.

— Je suis presque sûre que non.

— Connaissant vos colocataires, ça m'étonnerait que vous en trouviez. Elles sont très jolies, mais elles ne m'ont pas semblé du genre pragmatique.

Je songe un instant à la beauté vaporeuse de Sophie et à la froide sophistication de Kate. En effet. Mais des femmes aussi belles n'ont pas besoin d'être pragmatiques !

— Essayez de voir si vous pouvez trouver le ou les fusibles fautifs, me dit-il. Je vais voir ceux que j'ai dans ma réserve.

— Et si vous aviez un tournevis...

— Un tournevis. D'accord.

— Et peut-être une lampe électrique ?

Il ne répond pas et se contente de me tendre la pizza. Un geste qui, étant donné mon appétit, trahit une confiance frisant



l'inconscience. Par un effort de volonté, je résiste à l'envie d'ouvrir la boîte, de découper une tranche de pizza et de la manger avant le retour de son propriétaire. J'emploie mon temps plus utilement, à repérer le fusible fautif. Et à retrouver mon souffle. Car chaque fois que je suis en compagnie de ce type, je me sens toute drôle.

Arrête de fantasmer, idiot... Il est gay !

Et de mon côté, je suis pratiquement fiancée à Don. Nous sommes, d'aussi loin que je m'en souviens — et j'ai une mémoire d'éléphant — Philly-et-Don. Tout le monde nous considère comme un couple. Sauf sa mère, bien sûr. Ah, comme elle doit se réjouir de mon exil !

Enfin, mon voisin revient et me trouve assise sur cette garce de table basse qui m'a égratigné les mollets. Il me tend un nouveau fusible, et ses doigts effleurent les miens. En une seconde, tout mon travail sur ma respiration est réduit à néant.

— Qu'est-ce qui a fait sauter les plombs ? demande-t-il. Vous le savez ?

— La cuisinière.

— Dans ce cas, nous ferions bien de nous assurer qu'elle est éteinte.

Son passage dans la cuisine s'accompagne d'un bruit de porcelaine écrasée. Zut, il vient de marcher sur les restes du bibelot que j'ai cassé. Il grommelle quelque chose qui ressemble à un juron, mais que je ne lui demande pas de me répéter.

— C'est bon, annonce-t-il quelques secondes plus tard. La cuisinière est éteinte. Mais vous feriez bien de faire venir un électricien avant de la rallumer.

— Tant pis pour mon cheddar. Pourquoi diable êtes-vous venu avec cette pizza ?

Bon sang... Je n'arrive pas à croire que j'ai dit une chose pareille. Je n'aurais pas fait pire en laissant pendre ma langue et en me mettant à baver comme un toutou attendant sa pâtée.

— J'étais en train de payer le livreur lorsque j'ai entendu votre... exclamation d'irritation. Je me suis dit que votre sécurité passait avant le fait de manger chaud, et je suis venu

dès que j'ai pu. Le livreur n'a pas voulu me laisser partir sans avoir d'abord son argent.

Je lève un regard incertain vers lui. Il se moque de moi ou quoi ? Non, il a l'air sérieux. Et profite de l'occasion pour me prendre le fusible des mains et le glisser dans le compartiment prévu à cet effet. En temps normal, je lui en aurais voulu de cette démonstration de machisme, mais je tremble tellement que je ne suis pas certaine que j'aurais pu le faire moi-même.

— Peut-être que vous voudriez partager avec moi ? dit-il tout en s'affairant.

Partager ? Mon estomac fait un double salto. Partager quoi ?

— Bien sûr, une pizza ne vaut pas un bon cheddar fondu sur des toasts, mais c'est tout ce que vous pouvez espérer ce soir.

C'est bizarre. Aucun des muscles de son visage n'a bougé, mais j'ai l'impression qu'il me sourit. Intérieurement. Non, c'est ridicule.

Ses manipulations terminées, il enclenche le disjoncteur. La lumière revient si brusquement dans l'entrée que je cligne des yeux comme une taupe émergeant en plein soleil. L'éblouissement passé, je constate qu'il me tend la main.

— Je m'appelle Callum McBride. Cal.

Ses doigts sont longs mais puissants, sa peau légèrement rugueuse. Ce sont des mains qui peuvent tout faire. Monter un mur de brique, jouer du piano, bercer un enfant. Caresser une femme.

Là, il y a quelque chose qui cloche.

Malgré ce que laissent supposer les événements récents, je ne suis pas complètement stupide. J'ai à Maybridge des amis homosexuels. Et même s'ils ne portent pas une pancarte autour de leur cou, il ne m'a pas fallu longtemps pour le comprendre. Que voyaient donc Kate et Sophie qui m'échappait ?

Puis, soudain, j'enregistre son nom.

— Callum ? Vous n'êtes pas le Beau George, alors ?

Tout s'expliquait ! Il y avait méprise !

— Le Beau George ? répète-t-il.

— Kate vous a décrit comme grand, ténébreux et g... galant.

Oups, j'avais bien failli dire gay ! Comme si je ne m'étais pas assez ridiculisée aujourd'hui. Comme si je ne l'avais pas suffisamment vexé !

— Je voulais mettre un mot d'excuse dans votre boîte aux lettres mais je ne connaissais pas votre nom. Je pensais que vous étiez le Beau George, celui qui habite porte 72.

A la lueur qui apparaît dans son regard, je réalise que je viens de faire une énorme gaffe. Et je comprends brusquement que « Beau George » et « Petit Willy » ne sont que des surnoms tout droit sortis de l'imagination de Kate et Sophie, sans rapport avec les noms réels des personnes concernées.

A présent, il le sait lui aussi !

— Oh non... Vous habitez au numéro 72, c'est ça ?

— C'est bien moi. Grand, ténébreux et g-g-galant.

Son demi-sourire me fait comprendre qu'il n'est pas dupe du mot que j'ai failli employer.

— Et vous êtes ? renchérit-il.

— Philly Gresham, dis-je d'un filet de voix. Et maintenant, si vous permettez, je vais aller dans la cuisine et sauter par la fenêtre.

Je fais mine de retirer ma main de la sienne, mais son étreinte se raffermi imperceptiblement, et il me retient.

— Ne faites pas ça. Pas avant de m'avoir aidé à finir cette pizza, en tout cas.

Il n'est pas vexé, alors ? Apparemment, non. Le demi-sourire gagne finalement ses yeux, qui étincellent d'une lueur joyeuse. En réponse, mon abdomen se contracte curieusement. Je connais ce sentiment, mélange d'anticipation, d'excitation, d'expectative.

Je suis affamée, certes, mais pas au point de croire que c'est la pizza qui a un tel effet sur moi. Je demande d'une voix de souris :

— C'est ma punition ?

— Ah, si vous tenez à être punie, il vous faudra accepter de partager une bouteille de vin.

— Vous êtes dur, dites donc.

— Mais g-g-galant. Enfin, il sourit franchement.

— Ramassez donc ces morceaux de porcelaine pendant que je vais chercher une bouteille chez moi.

A contrecœur, je détache mon regard de son visage pour le poser sur les morceaux épars de ce qui s'avère être un petit vase.

— Vous croyez que je pourrai recoller ça ?

— Je peux tout de suite vous dire que non, répond-il avec un nouveau sourire, avant de se diriger d'un pas tranquille vers la porte, et de regagner son appartement.

Le numéro 72. Ce qui signifie donc qu'il est bel et bien gay. Mais ce n'est qu'en le voyant entrer dans son appartement que je réalise à quel point j'ai espéré me tromper. Bon, tant pis. Il ne sait pas ce qu'il rate !

En tout cas, mon séjour à Londres s'annonce sous de meilleurs auspices. Il semble que je n'aurai rien à craindre de Cal. Je pourrai donc profiter de sa compagnie et de sa gentillesse naturelle sans arrière-pensée !

Je suis saisie de vagues scrupules en songeant à Don, tandis que je me baisse pour ramasser les éclats du vase. Des scrupules fugitifs, aussi. Car après tout, il a son Austin pour lui tenir compagnie. Et puisque Cal n'aime pas les femmes, je suis parfaitement en sécurité. Nous pourrions devenir les meilleurs amis du monde sans tous ces non-dits qui gâchent les relations hommes-femmes.

Je m'en persuade si bien que je manque, lorsqu'il revient, de proposer à mon compagnon de grignoter la pizza devant un film d'horreur. Mais je change d'avis. Je n'aime pas vraiment les films d'horreur, en fait. Si j'en ai beaucoup regardé, ces derniers temps, c'est justement parce qu'ils me donnaient l'occasion de me blottir dans les bras de Don. Mais après une journée passée à travailler sur sa voiture, il avait à peine l'énergie de porter son pop-corn à sa bouche. Raison pour laquelle il n'avait jamais profité, jusqu'à présent, des ouvertures que je lui servais sur un plateau d'argent. Tout au

plus passait-il mollement un bras autour de mes épaules, réservant l'autre à son précieux pop-corn.

Pour être parfaitement honnête, je commence à me demander si sa sorcière de mère ne glisse pas dans ses plats des produits destinés à réprimer ses besoins naturels. Elle cultive son propre potager, et je l'ai vue à plusieurs reprises faire sécher des herbes dans son jardin. Qui sait ce que cette vieille harpie fait pousser ?

Mais je peux au moins encore espérer que Don deviendra réellement l'homme de ma vie. Une chose qui n'arrivera jamais avec Callum McBride. Il est donc inutile que je me fiche une trouille bleue avec l'un de ces films.

Oui, ce serait parfaitement inutile.

## 4.

*Vous brisez un objet précieux chez des gens que vous venez à peine de rencontrer...*

*a. Vous reconnaissez aussitôt le méfait, vous excusez patement et oubliez l'affaire, estimant que l'assurance remboursera les dégâts ?*

*b. Vous paniquez et essayez de le recoller tant bien que mal ?*

*c. Vous accusez le chat ou un très gros insecte ?*

*d. Vous remuez ciel et terre pour remplacer l'objet avant que quelqu'un ne s'en aperçoive ?*

*e. Vous appelez un taxi, faites vos bagages et décampez par l'escalier de service ?*

— Des anchois !

Je m'étais démenée pour trouver des assiettes et des serviettes, et j'avais fait preuve d'une retenue étonnante envers la pizza. Je n'avais même pas soulevé le couvercle pour voir quelle garniture Cal avait choisie. Mais je devais admettre que j'ai un petit faible pour les anchois...

J'avais laissé la porte ouverte, et Cal était revenu après quelques minutes avec une bouteille pleine d'un

vin si sombre qu'il en était presque noir. J'ai observé le breuvage avec méfiance. Je ne bois presque jamais d'alcool, même quand Don m'amène au pub. Et la seule fois où j'ai bu un verre de vin rouge, ça m'a valu une telle migraine, que le lendemain, je me suis juré de ne jamais répéter l'expérience.

Mais je n'ai fait aucun commentaire sur le vin de Cal afin de ne pas sembler impolie. Je me contenterai de siroter.

— Allez-y, m'a-t-il dit en désignant le carton à pizza. Piochez.

Alors là, pas besoin de le répéter. D'autant plus que j'oublie instantanément mon problème avec le vin en avisant la garniture. Cal a opté pour du classique. Des anchois. Avec supplément d'olives.

— Vous pouvez les enlever si vous n'aimez pas ça, déclare-t-il en réponse à mon exclamation.

Réalisant un peu tardivement qu'elle pouvait passer pour un cri d'horreur, je secoue la tête.

— Vous plaisantez ?

Je prends une part, cueillant du doigt les fils de mozzarella fondue pour les porter à ma bouche. Ce n'est pas très élégant, j'en conviens, mais je ne connais pas d'autre moyen de manger ce genre de plat !

— Mon petit ami déteste les anchois, dis-je après avoir englouti une première bouchée, divine. Hmm, c'est un délice !

Du pied, Cal attire un tabouret pour s'asseoir tout près de moi. Comme il prend à son tour une part de pizza, son bras effleure le mien. Idiote que je suis, je fais un bond en arrière. Heureusement, lorsqu'il lève les yeux vers moi, rien n'indique qu'il s'en est aperçu. Il se contente de demander :

— Votre petit ami ?

— Don. Don Cooper. Il habite à côté.

— Non. C'est moi qui habite à côté.

Je me mets à rire, plus par un mécanisme de défense que parce que je trouve ça drôle.

— Je veux dire mon voisin là-bas, à Maybridge. Nous sommes amis d'enfance.

— Vous sortez avec votre ami d'enfance, qui est en plus votre voisin ? C'est...

— Banal, je sais.

Mes frères et ma sœur m'ont toujours taquinée à ce sujet, tout comme mes amis. J'en ai entendu des vertes et des pas

mûres. Ça ne m'embarrasse même plus. Ou du moins, je le croyais...

— C'est vrai, c'est terriblement peu original, mais il a emménagé quand j'avais dix ans et lui douze, et ça a été Philly-et Don depuis ce jour. Côte à côte, sans espace entre les deux. Sauf pour sa mère, dis-je avec un haussement d'épaules. Pour elle, nous sommes Phillipa et Donald. Avec un espace de cinq mètres au moins entre le petit a et le D majuscule, de préférence.

— Elle ne vous aime pas ?

— Oh, je ne crois pas que ce soit si personnel. Je pense plutôt que toute fille susceptible de lui enlever son précieux fils se heurterait à cette hostilité.

— Elle doit être ravie que vous soyez à Londres, alors ?

Le coin de ses lèvres s'était soulevé presque imperceptiblement. Sa façon à lui de sourire.

— Elle doit sauter au plafond.

— Et Don ? Il doit vous en vouloir de profiter de la ville sans lui.

Pas assez à mon goût ! Sa seule frustration vient du fait que je vais voir l'original de sa voiture au musée des Sciences et Techniques, bon sang ! Mais je préfère garder cela pour moi. J'ai trop honte.

— Oh, il vient d'atteindre un point critique dans la restauration d'une vieille Austin de 1922. Je ne pourrais que le gêner et provoquer des catastrophes.

— Ça, je veux bien le croire !

C'était un cri du cœur, et je rougis comme une pivoine.

— Ecoutez, je suis vraiment désolée pour tout à l'heure. Le parapluie, l'alarme... Est-ce que votre parapluie est abîmé ?

— Je vous le dirai si je le retrouve !

Confuse, je baisse les yeux et suis rappelée à ma misère par le spectacle du vase brisé, dont j'ai rassemblé les morceaux sur la table de la cuisine. J'avais espéré pouvoir réparer la casse. Mais depuis que Cal avait écrasé l'un des éclats, cet espoir s'était envolé. Ma seule chance, maintenant, c'était de le remplacer à l'identique.



— Ce n'est pas mon jour, dis-je dans un soupir.

— Non, on dirait. Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu, tout à l'heure ?

Diable... Et moi qui espérais qu'il n'aborderait pas le sujet !

— Par générosité. Je vous ai volé votre taxi, j'ai perdu votre parapluie et j'ai failli vous rendre sourd. Je pensais que vous en aviez assez.

Là, il est supposé sourire. Malheureusement, il n'en fait rien.

— Vous avez réussi à monter votre valise ?

Est-ce pour cela qu'il m'a demandé d'attendre ? Juste pour pouvoir m'aider ? Décidément, je suis la reine des pommes !

— Oui, sans problème. Mais pourquoi ne pas m'avoir dit que nous étions voisins quand je vous ai donné mon adresse ?

— Je pensais que vous ne me croiriez pas. Que vous vous imagineriez que j'essayais de vous draguer.

— Oh, bien sûr que non.

Sa mine m'indique qu'il n'est pas dupe, mais il reprend d'un ton neutre :

— Vous avez pris un risque en montant avec un inconnu, vous savez. Et apparemment, vous avez fini par vous en rendre compte. Car je suppose que c'est pour ça que vous vous êtes amusée avec cette alarme ?

Je réponds d'un « hmm » évasif. Après tout, des risques, j'en prends encore. D'où les battements affolés de mon cœur. Pour détourner la conversation, je saisis délicatement le morceau du vase qui porte la marque du potier.

— Vous croyez que je vais pouvoir remplacer ça sans vider mon compte en banque ?

Il continue de me regarder pendant ce qui me paraît une éternité, puis me prend des mains le morceau de porcelaine. L'expression qu'il arbore en avisant la signature ne me rassure en rien, loin de là.

— Ne vous en faites pas, dit-il. C'est sans doute assuré.

C'est censé me reconforter ?

— Formidable. On m'impose déjà aux sœurs Harrington et à peine arrivée, je fais sauter les plombs et je casse un vase précieux.

— Le fusible, ce n'était pas votre faute. C'était de la malchance. Et vous l'avez réparé.

— Avec votre aide.

— C'est à ça que servent les voisins ! Et puis, tant que l'électricité marche, elles n'iront pas regarder les détails.

Il prend un verre, me le tend et ajoute :

— Tenez, buvez ça. Ça va vous aider à vous détendre.

— C'est que je n'ai pas l'habitude de boire du vin...

— Il faut essayer une chose nouvelle chaque jour.

En plaçant le verre dans ma main, il enroule ses doigts autour des miens pour s'assurer que je ne le renverse pas. Franchement, il ne fait qu'aggraver la situation... En temps normal, je ne tremble pas comme ça. C'est sûrement dû à cet extraordinaire sentiment d'intimité qui existe entre cet homme et moi, et que ni la lumière crue de la cuisine ni la banalité de notre conversation ne parviennent à émousser. Sans que je puisse l'expliquer, il me rend nerveuse, impatiente, un peu fébrile.

— Je crois que j'ai fait un peu trop de choses nouvelles pour aujourd'hui, dis-je d'une voix faible.

— Croyez-moi, Philly, vous ne pourrez jamais trop en faire.

— Oui, vous avez peut-être raison. Et puis, j'ai beaucoup de retard à rattraper.

Avec Don, tout est facile, confortable. Nous sommes les meilleurs amis du monde. Comme ma sœur se plaît à le remarquer – et ce n'est pas un compliment dans sa bouche – c'est comme si nous étions mariés depuis trente ans.

Mais avec Cal, qui n'a toujours pas ôté sa main de la mienne, il me semble m'approcher soudain d'un précipice vertigineux. C'est une sensation inédite et, pour y échapper, je ne vois d'autre solution que de boire le vin qu'il m'offre.

L'alcool coule dans ma gorge, suave, chaleureux. Cal avait raison : je me sens déjà mieux.

— Hmm, c'est délicieux.

Et hop, je prends une deuxième gorgée.

— Du soleil liquide, dit-il avec un hochement de tête.

Enfin, il me relâche. J'ai alors l'impression étrange que la chaleur est venue de lui, pas du vin. Je bois de nouveau, juste pour vérifier. C'est vrai, je n'éprouve plus la même sensation de réconfort. Troublée, je pose mon verre et je me consacre de nouveau à ma part de pizza.

— Vous ne connaissiez pas les Harrington ? demande Cal après quelques instants. Je pensais que vous étiez amies d'enfance ou quelque chose du genre.

Vraiment ? Il a pensé à moi ? Sûrement pas en termes très flatteurs, alors.

— Euh, non. Ma mère est membre d'une association dont la cousine de leur mère est présidente. A moins que ce ne soit la cousine de ma mère qui est présidente d'une association dont leur mère est membre. Enfin, bref, une association d'anciens élèves de je ne sais plus quelle université. J'avais besoin d'une chambre, elles en avaient une, et bingo !

Je me mets à rire sans raison particulière. C'est d'autant plus étrange que la perspective de devoir affronter la mine renfrognée de Sophie pendant six mois n'a rien de très réjouissant.

— Vous avez eu de la chance, remarque mon compagnon.

— Pas vraiment. Sophie comptait louer la chambre en question à un homme sur lequel elle a des vues.

Machinalement, je m'apprête à prendre une seconde part de pizza. Oups, je me rappelle de justesse les bonnes manières, et je jette un coup d'œil interrogateur à Cal.

— Servez-vous, dit-il.

Je ne me le fais pas dire deux fois. Pendant ce temps, il remplit de nouveau mon verre.

— Vous pensez que Sophie aurait pu piéger la cuisinière pour se débarrasser de moi ?

Il lève un sourcil narquois, et je rougis. Apparemment, mon humour tombe à plat avec lui. Mieux vaut changer de sujet.

— C'est un régal. Don commande toujours des pizzas à la viande. Avec une pauvre olive au milieu, si vous avez de la chance. Et pas d'anchois. Remarquez, ce n'est pas très grave...

Cal continue de me dévisager toujours en silence. Bon, message reçu, il vaut mieux que je mange plutôt que de débiter des banalités sans intérêt. Le silence se prolonge quelques instants, jusqu'à ce que mon compagnon demande :

— Que faites-vous de votre vie à Maybridge ? Je veux dire, quand vous ne distrayez pas Don.

— Vous parlez de mon travail ?

Voilà un sujet facile, confortable, sans risque. Sur ce terrain, je suis imbattable. J'agrippe donc à deux mains la perche qu'il me tend et lui parle de la banque, de mes collègues, des clients qui m'apportent des gâteaux ou flirtent avec moi.

— Et que venez-vous faire à Londres ?

— Etudier d'autres techniques, dis-je évasivement. Progresser dans mon métier. Je ne suis là que pour six mois. Et vous ? Que faites-vous quand vous ne sauvez pas des jeunes filles en détresse ? Ou que vous ne courez pas après des parapluies ?

— Je fais des films. Des documentaires animaliers, ajoutez-il aussitôt, peut-être par crainte que je n'envoie valser mes vêtements pour me jeter dans ses bras.

— A Londres ? dis-je sans réfléchir.

Je réalise ma bêtise, et me prends la tête à deux mains :

— Oh, non...

— Oh si. J'ai fait des films sur Londres. Il y a des renards, des chats sauvages. J'ai même tourné un documentaire sur la vie secrète des pigeons.

— Vraiment ?

Et moi qui m'étais imaginé qu'il avait tourné au péril de sa vie, auprès des lions, des ours polaires, des loups !

— Je ne savais pas que les pigeons avaient une vie secrète.

— Bien sûr, je fais aussi des choses rasoirs. Je reviens tout juste du Serengeti, où nous avons suivi pendant un an une famille de chimpanzés.

— C'est raser ?

Il sourit, et je m'empourpre. Idiote. Cruche !

— Oh, vous plaisantiez.

Mes frères me taquinaient souvent, autrefois, mais ils étaient partis depuis longtemps. Il semble que j'avais perdu l'habitude... D'un ton faussement détaché, je demande :

— Vous aimez voyager ?

— Je ne dirais pas que c'est de tout repos et que tout est merveilleux mais oui, j'aime découvrir de nouveaux endroits. Pas vous ?

— Dans ma famille, les grands voyageurs, ce seraient plutôt mes frères et ma sœur. D'autant plus que je déteste voler.

— Moi aussi. Je préfère prendre l'avion.

Je le fixe sans répondre, prise de court, et il secoue la tête.

— Désolé. C'était une tentative d'humour. Donc, vous allez rentrer à Maybridge et épouser Don ?

A l'entendre, ce programme me semble soudain aussi passionnant que de regarder l'herbe pousser !

— C'est l'idée, oui, dis-je cependant.

En tout cas, c'est la mienne. Dans ma tête, tout est déjà prévu, jusqu'à la moindre perle cousue main sur ma robe de mariée couleur crème. Eh oui, crème. Ça ira mieux que le blanc avec mes cheveux roux. Et je ne veux pas laisser croire aux gens que je suis vierge ! C'est déjà assez terrible de l'être !

D'accord, Don ne s'est pas encore décidé à faire sa proposition. Mais c'est un détail. Tout le monde suppose que nous finirons par nous marier. Et puis, rien ne presse puisque mes parents sont partis pour six mois.

En réponse à la question qu'il n'allait pas manquer de me poser, j'ajoute avec aplomb :

— Nous allons bientôt nous marier.

— Il est ingénieur ?

— Ingénieur ?

— Oui. Je pensais qu'avec sa passion pour les voitures...

— Oh. Non, il est comptable. C'est la tradition familiale. Son grand-père était comptable. Son père était aussi comptable, en tout cas jusqu'à ce qu'il s'enfuit avec sa secrétaire pour

monter une petite ferme au pays de Galles. Ses oncles et ses cousins sont...

— Comptables ?

— Oui. Il finira par devenir l'un des associés du cabinet. La mécanique n'est qu'un hobby.

— Je vois.

Au même moment, nous tentons de prendre la même part de pizza, et nos mains se rencontrent. La mienne se rétracte instantanément, comme les antennes d'un escargot. Comme s'il n'avait rien remarqué, Cal pousse la boîte vers moi.

— C'est un sacré hobby.

— Oh, Don a toujours aimé bricoler. Il a réparé un vélo qu'il a trouvé dans une décharge juste après avoir emménagé à Maybridge. Il l'a ramené chez lui, mais il s'est aperçu qu'il n'avait pas d'outils.

— Son père les avait tous emmenés au pays de Galles ?

J'essaie de ne pas sourire, et je poursuis :

— Je lui ai passé les outils de mon père. Je les subtilisais et les remettais à leur place au fur et à mesure des besoins. Nous avons fait un trou sous le grillage du jardin.

— Bien joué.

— Bon, ce n'était pas très subtil, d'accord... Mais en guise de récompense, il m'a autorisée à faire briller les rayons de ses roues.

— Hmm, vous avez su trouver le chemin de son cœur...

— Un chemin tellement emprunté que mon père a fini par ouvrir une porte dans le grillage. Bref, depuis, les projets mécaniques se sont faits plus gros. Plus complexes.

Et plus chronophages, depuis peu... L'espace d'un instant, Cal ne dit rien, les yeux plongés dans son verre. Puis il raconte à son tour :

— J'ai trouvé une vieille caméra 8 mm dans le grenier, quand j'étais gamin. Ça m'a fasciné. C'était magique. J'ai décidé de me construire un abri pour filmer les oiseaux dans le jardin, et j'ai pris un grand drap dans la penderie. Comme il était blanc, je l'ai couvert de créosote, dont j'avais trouvé un pot dans le garage. J'ai failli mourir intoxiqué par les vapeurs.

Puis ma mère a manqué me tuer en découvrant que j'avais bousillé l'un de ses plus beaux draps.

— Elle doit être fière de vous, maintenant.

— Vous croyez ? Mon grand-père était architecte, elle est architecte, mes oncles et cousins sont tous architectes, et elle a épousé un architecte.

Il termine son verre d'un trait, et se lève brusquement.

— Je ferais bien d'y aller.

Complètement prise de court, j'improvise :

— Déjà ? Je peux faire du café, si vous voulez.

— Merci, mais je ne crois pas qu'il soit sage de toucher à aucun de ces appareils tant qu'un électricien n'est pas venu. Je vous enverrai quelqu'un dès demain.

— Oh, ne vous sentez pas obligé...

— Aucun problème, dit-il depuis le seuil de la porte. Et si vous insistez pour remplacer ce vase, je pourrai vous emmener à Portobello Road. Le marché aux puces a lieu le samedi. Vous y trouverez peut-être quelque chose que vous aimez.

Sur le point de répondre que je peux parfaitement me charger de tout cela seule, je me ravise. Ce n'est pas parce que je peux le faire seule que je *dois* le faire seule, pas vrai ?

— Pouvez-vous être prête à 10 heures ?

10 heures ? Pff, je serai levée depuis longtemps !

— Bien sûr. Merci, Cal. Et merci pour...

Il a déjà disparu. J'entends la porte d'entrée claquer, le silence retomber. Je suis seule. Mais je me sens bien mieux.

— ... pour tout, achevé-je.

Si je m'étais demandé quel genre de première nuit je passerais dans un lit qui n'était pas le mien, dans un appartement étranger, dans une ville que je connaissais pas, je l'aurais imaginée agitée et troublée. Mais après avoir lavé les verres, jeté le carton à pizza et la bouteille vide – vide ? Et ma résolution de ne boire qu'une gorgée, alors ? –, je me suis effondrée sur l'immense lit et, oublieuse du décor raffiné qui m'entoure, me suis endormie comme une masse.

Jusqu'au moment où la sonnette d'entrée me réveille en sursaut. Je me redresse brusquement, hagarde. Aïe ! J'ai l'impression que ma tête va exploser ! Et soudain, la soirée de la veille me revient en force.

La coupure de courant. Cal McBride. La pizza. Cal McBride. Le vin rouge.

La nausée qui accompagne les mots « vin rouge » me fait comprendre d'où vient ma migraine. Avec un grognement, je m'effondre de nouveau dans mes oreillers.

Mais mon visiteur attaque une nouvelle fois la sonnette, cette fois sans lâcher le bouton. Puisqu'il ne semble pas y avoir d'autre moyen de l'arrêter, je me lève tel un zombie et vais jeter un coup d'œil dans l'entrée. Rien ne bouge dans l'appartement. Avec un soupir, je me traîne jusqu'à la porte et j'ouvre. La sonnerie s'arrête aussitôt.

— Désolé de vous déranger si tôt, Philly, mais je vous ai amené l'électricien.

Clignant des yeux comme une chouette, je chasse mes cheveux de mon visage. Cal se tient sur le seuil, là, juste devant moi, accompagné d'un homme en salopette bleue qui porte une boîte à outils. Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'ils attendent une réponse.

— Vous m'avez réveillée...

C'est la première chose qui m'a traversé l'esprit. Je regarde ma montre et, bien qu'incapable de distinguer les petits chiffres à travers le brouillard qui semble flotter *dans* mes yeux, je constate qu'il est environ 8 heures.

— C'est maintenant ou jeudi de la semaine prochaine, déclare l'électricien. Comme vous voulez.

Et il fait un pas en arrière, en une attitude qui indique clairement que cent autres clients sont prêts à lui ouvrir sans rechigner leur porte à 8 heures du matin.

— Maintenant, dit Cal d'une voix qui n'admet pas la contestation.

— Oui, maintenant, renchéris-je plus faiblement, tout en ouvrant la porte en grand.



L'électricien entre de la démarche crâne de celui qui se sait indispensable. Je me prends la tête à deux mains. Aïe, aïe, et re-aïe. Que quelqu'un fasse taire ces cloches !

— Désolée... Je ne suis pas habituée à boire de l'alcool.

L'artisan me regarde avec un brin de condescendance. Je crois même l'entendre émettre un claquement de langue réprobateur. Mais il ne fait pas la moindre remarque et, sans attendre mon invitation, ouvre le placard où se trouve le disjoncteur, le coupe et s'engouffre dans la cuisine.

Cal, pour sa part, est resté sur le seuil. Même s'il ne s'appelle pas George, je dois dire que l'adjectif « beau » lui convient à merveille. Il porte ce matin un jean parfaitement ajusté, qui met en valeur des cuisses à faire pâlir d'envie un joueur de football. Son polo bleu donne à ses yeux une teinte plus méditerranéenne qu'atlantique.

— Merci, dis-je en étouffant un bâillement. Je n'en ai pas l'air, mais je vous suis très reconnaissante.

— Je vous en prie.

Mais il ne bouge pas pour autant.

— Je... je vous offrirais bien une tasse de café, mais l'électricité est coupée...

Quelle idiote. Il sait bien que l'électricité est coupée !

— Et si vous veniez chez moi nous préparer du café ? suggère-t-il avec un sourire qui me remonte un peu le moral.

— Ajoutez deux aspirines à cette proposition et j'accours.

— Vous avez mal à la tête ?

Sans attendre ma réponse, il met sa main sur mon front, repoussant la tignasse de cheveux roux qui me tombe dans les yeux. Sa peau est incroyablement fraîche et, miracle ! ma migraine se dissipe instantanément.

— Je suis désolée. Je ne suis pas habituée à boire.

— Voilà bien une chose dont vous n'avez pas à vous excuser !

Lorsqu'il retire sa main, j'en éprouve une étrange déception. De courte durée, car il referme ses doigts sur mon poignet pour me guider dans le couloir. Il s'imagine sans doute qu'avec tous ces cheveux, je ne vois pas où je mets les pieds.

Mais malgré toute mon envie de le suivre, je freine des quatre fers.

— Je devrais peut-être prévenir Sophie et Kate...

— Pourquoi ça ? Elles ne sont pas invitées. Je suis responsable de votre gueule de bois. Pas de la leur.

— Je n'ai pas la gueule de bois !

Aïe. J'ai parlé trop fort. Et trop vite. Déjà, la migraine revient en force. Du bout de la langue, j'humecte mes lèvres parcheminées.

— J'aurais dû me contenter d'un verre de vin.

— Mettez un penny dans un bocal toutes les fois que vous direz ça. Vous serez riche en un rien de temps.

— Non. Ça ne se reproduira pas.

Il paraît dubitatif, mais je ne lui laisse pas le temps de le dire.

— Je pensais que Kate et Sophie se demanderaient peut-être où je suis.

— J'en doute fort, Philly. Nous sommes samedi. A supposer qu'elles soient rentrées la nuit dernière, elles ne feront sans doute pas surface avant midi. Vous n'avez qu'à leur laisser un mot au cas où elles paniqueraient.

— Non, je veux dire...

En fait, je ne sais pas vraiment ce que je voulais dire...

— Je ferais bien d'aller m'habiller, conclus-je d'un ton piteux.

— Vous croyez ?

Le sourire qui apparaît sur ses lèvres me fait baisser les yeux. Horreur ! Je constate pour la première fois dans quelle tenue je me trouve. Je porte un polo de rugby confortable qui a autrefois appartenu à l'un de mes frères. Les couleurs d'origine ont passé, et les lavages successifs l'ont rétréci au point qu'il m'arrive à présent à mi-cuisses, aux limites de la décence.

Evidemment, Cal se moque fort bien de me voir dans une telle tenue, mais j'en suis tout de même mortifiée. En matière de sophistication, on a vu mieux !

Avec un grognement, j'arrache ma main à la sienne et clac ! je referme la porte entre lui et moi. Si je n'avais pas eu une telle migraine, je me serais tapé la tête contre le battant...

Il y a un moment de silence, puis un grattement de l'autre côté me fait savoir que Cal est toujours là. Il ne va pas disparaître dans un nuage de fumée, quelles que soient mes prières, et je me résigne à entrebâiller de nouveau le battant, prenant bien soin de rester cachée. Je le fusille du regard.

— Vous me le paierez ! Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

Cal me retourne une mine parfaitement innocente, mais je ne me laisse pas prendre au piège. Il sait parfaitement à quoi je fais allusion !

— Bon, reprends-je, allez préparer ce café que vous m'avez promis pendant que je me prépare.

— D'accord. Je laisse la porte ouverte. Entrez sans sonner.

Il fait quelques pas, puis se retourne et ajoute :

— Nous déjeunerons dehors.

Il n'attend pas ma réponse, mais c'est sans doute aussi bien.

## 5.

*Suite à une série de maladroites, votre séduisant voisin vous prend pour une parfaite imbécile. Vous tenez à lui prouver que, contrairement aux apparences, vous avez une tête bien pleine. Que faites-vous ?*

*a. Rien. Une fois qu'il vous connaîtra mieux, il se rendra compte de son erreur, et vous en rirez ensemble.*

*b. Vous abandonnez vos lentilles au profit de ces affreuses lunettes que vous aviez juré ne plus jamais remettre. Elles vous donnent l'air d'une vieille fille, mais d'une vieille fille intelligente.*

*c. Vous l'invitez dans votre bureau pour le conseiller sur ses placements et ses investissements. Il va voir ce qu'il va voir !*

*d. Vous vous demandez si vous tenez vraiment à connaître un homme qui vous a jugée si vite. Après tout, rien de ce qui est arrivé n'était votre faute !*

*e. Vous vous rendez compte que puisqu'il ne vous évite pas, c'est qu'il aime les filles stupides. Vous le larguez !*

Debout sous la douche, je laisse le jet piquant chasser ma gueule de bois, puisqu'il faut bien appeler les choses par leur nom. Aujourd'hui est un jour nouveau. Le premier jour de ma vie de tigresse. Hier n'existe plus. Je veux tout oublier. A l'exception de cette pizza partagée avec Cal, tout a été catastrophique.

Cela dit, difficile de prétendre que la journée démarre sous les meilleurs auspices. Cal a peut-être trouvé amusant que je lui

ouvre la porte vêtue d'un polo de rugby rétréci, mais je ne suis pas venue à Londres pour le faire rire. Pas à mes dépens, en tout cas !

Il me faut donc corriger cette impression, lui ôter de la tête que je suis une Miss Catastrophe, un genre de clown drôle et attachant. Et ma meilleure arme, ce sont mes vêtements. Une serviette nouée autour de ma taille, je me plante donc devant ma garde-robe.

Lui-même portait un jean, ce qui est parfaitement adapté à une sortie au marché aux puces. Parfait. Je vais faire pareil. Sauf que cette fois, je mettrai un jean que je me suis acheté moi-même et pas celui d'un de mes frères.

D'accord, il n'est pas d'une marque que l'on aime arborer tel un étendard de son statut social. C'est plutôt le genre de jean dont on coupe l'étiquette pour que personne ne sache d'où il vient ! Mais il me va comme un gant. Un gant serré, certes. La déprime est l'amie du chocolat, et je me suis sentie très déprimée au cours de ces dernières semaines.

Mais en respirant profondément, je parviens à le boutonner sans problème. Par précaution, je glisse une grosse ceinture de cuir dans les passants, et j'observe l'effet produit avec une certaine satisfaction. Pas mal du tout ! Le chemisier de soie que je porte vient de l'une des œuvres de charité où ma mère fait du bénévolat deux jours par semaine, mais il est impossible de le deviner.

Par-dessus, j'enfile une veste de tweed de coupe sportive. Je n'ai jamais su à qui elle appartenait. Je l'ai empruntée un jour dans un placard de la maison et, comme personne n'est venu la réclamer, je me la suis appropriée. J'y ajoute une écharpe qui a appartenu à ma sœur, et dont j'aime à croire qu'elle me donne l'air chic. Cela aurait peut-être marché si j'avais hérité des longs cheveux blonds de ma mère, mais les miens évoquent plutôt le bourrage d'un matelas qui aurait explosé. Je les ai généreusement aspergés de gel pour défriser ce qui pouvait l'être.

Un coup de rouge brillant sur mes lèvres, et je suis prête. Avant de sortir, je vais quand même jeter un coup d'œil dans la

cuisine. Mon Dieu, la cuisinière est en pièces détachées ! Mais je souris bravement.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, dis-je à l'électricien, je serai à côté.

Il me coule un regard qui laisse supposer que c'est précisément ce dont il a besoin : ne pas m'avoir sur le dos. Confuse, je m'éclipse.

Sitôt que je pénètre dans l'appartement de Cal, dont la porte est juste entrebâillée, j'entends un brouhaha de voix. J'avais supposé qu'il vivait seul, mais mes dernières intuitions ne s'étaient pas avérées très justes...

— Euh... bonjour ?

— Nous sommes dans la cuisine ! lance Cal en retour.

*Nous ?* Mon cœur plonge, direction mes bottes, mais il est trop tard pour faire machine arrière. Si je n'avais pas insisté pour aller me changer, j'aurais pu constater qu'il n'était pas seul et décliner son invitation d'aller à Portobello. Mais je suis prête à sortir et, si je me désiste maintenant, il en comprendra la raison.

J'arbore donc mon plus beau sourire – après m'être forcée pendant des années avec la mère de Don, j'ai acquis une certaine pratique – et je pénètre dans la cuisine. Cal pivote et lève un sourcil, apparemment surpris par mon changement d'apparence et d'attitude.

— Votre migraine est passée ?

— Guérie par la douche, réponds-je gaiement.

Avec un simple hochement de tête, il me tend un verre de jus d'orange et fait un geste en direction de l'homme qui se tient près de lui.

— Jay, voici Philly Gresham. La jeune fille dont je t'ai parlé, ajoute-t-il avec un sourire.

Le dénommé Jay me dévisage étrangement. Mais qu'est-ce que Cal a bien pu lui dire sur mon compte ?

— Philly, voici Jay Watson.

— Bonjour, Jay.

— Dites plutôt « au revoir ». Il était en train de partir.

Je note que Jay a mis son manteau. Il semble attendre une invitation à rester, mais elle ne vient pas.

— Au revoir, Jay, dis-je.

J'aurais dû faire semblant d'être désolée de son départ, car il repose sa tasse de café avec la brutalité boudeuse d'un enfant vexé et me jette un regard réprobateur avant de se diriger vers la porte.

— A 13 heures, Cal, déclare-t-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous, alors ne sois pas en retard.

Moi, pendant ce temps, je me force à avaler mon jus d'orange et à offrir une image de parfaite décontraction.

— Désolée, dis-je une fois Jay parti. Il semble que j'aie vexé votre...

Je marque un temps d'arrêt, et Cal me coule un regard de biais qui ne m'aide guère à trouver le mot juste.

— ... ami.

Qu'aurais-je pu dire d'autre ? Sans un commentaire, il me sert du café dans un grand bol qu'il pousse vers moi.

— Du sucre ?

Je le regarde. Il ne sourit pas, mais des ridules plissent les coins de ses yeux et lui donnent un air amusé, comme si quelque chose lui semblait drôle. Je soupçonne que ce quelque chose, c'est moi.

Prenant mon silence pour un « non », il renchérit :

— Du lait ?

Je secoue la tête. Puis, me rappelant les bonnes manières, j'ajoute :

— Non, merci beaucoup.

Pour être honnête, je n'aurais pas dit non à un peu de sucre. Mais à la façon dont mon jean me cisaille la taille, je crois qu'il vaut mieux que je fasse un effort. Je bois donc une gorgée de café, faisant de mon mieux pour ne pas frémir à son amertume.

— Ecoutez, dis-je soudain, si vous êtes occupé, je peux tout à fait me rendre seule à Portobello. En dépit des apparences, je ne suis pas complètement empotée.

— Je n'ai rien d'autre à faire ce matin que remplacer le précieux parapluie de Jay.

Cela pouvait signifier deux choses : soit qu'il était très gentil, soit qu'il n'était pas convaincu du fait que j'étais capable de veiller sur moi. Et je ne pouvais lui en vouloir.

Un peu tard, j'enregistre ce qu'il vient de dire, et m'arrache à la transe induite par sa voix grave et veloutée.

— Le parapluie de Jay ?

Je suis plus que prête à piocher dans mes économies pour racheter un parapluie à Cal. Il s'est montré étonnamment généreux et patient avec moi, et je lui dois beaucoup. Mais je ne me sens pas aussi bien disposée envers le dénommé Jay. Je ressens encore le regard qu'il m'a décoché. Comme un coup de poignard entre les omoplates. Apparemment, il ne m'aime pas. Et le sentiment est partagé !

— Il a insisté pour me le prêter, hier, quand je suis parti de chez lui. Je lui avais pourtant dit que je risquais de le perdre dans le métro. Il paraît, comme je viens de l'apprendre, que c'était un parapluie auquel il tenait beaucoup. Jay n'a pas apprécié que je l'aie perdu, et il ne s'est pas privé de me le faire savoir.

Je réprime le ridicule pincement de jalousie qui me saisit en entendant « quand je suis parti de chez lui », et me concentre sur le problème en question.

— Ce n'était pas votre faute. Je comprends maintenant pourquoi Jay m'a regardée comme ça.

— Désolé. Je pensais qu'en lui racontant toute l'histoire, il serait capable d'en voir le côté amusant.

— Mais ça n'a pas marché.

— Non.

J'imagine bien qu'un homme qui dit à son amant qu'il a perdu son parapluie après l'avoir prêté à une femme risque d'encourir ce genre de réaction. Je suis juste étonnée qu'il ne l'ait pas réalisé lui-même.

— Je suis vraiment navrée.

— Aucune importance. Aidez-moi juste à le remplacer. Nous en trouverons sans doute au marché de Portobello.

— Parfait.



Mais je suis loin d'être aussi heureuse que je veux bien le faire croire. A Portobello, je ne trouverai sans doute pas de parapluies portant la mention « fabriqué en Chine », du genre de ceux que j'utilise. Non, il s'agira sans doute de modèles avec poignée de bois précieux cerclée d'argent...

Je demande d'un ton dégagé :

— Pouvons-nous nous arrêter à un distributeur, en chemin ?

J'arbore un sourire courageux, mais il semble que mon compte en banque va en prendre un sérieux coup...

— Notting Hill ?

J'avais été si impressionnée par l'aisance avec laquelle Cal se dirigeait dans le métro que je n'avais pas prêté attention à notre destination. J'étais déjà venue à Londres plusieurs fois, pour y faire du shopping ou en voyage scolaire, mais je n'avais jamais vu Notting Hill, que je parais de vertus magiques depuis que j'avais vu le film éponyme.

— C'est l'arrêt le plus proche, m'explique-t-il en se levant, car le train entre dans la station.

Je rougis en me rendant compte que je suis toujours bouche bée d'excitation. Fort heureusement, Cal me tourne le dos...

Une minute plus tard, nous émergeons à la lumière du jour.

— Par où allons-nous ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De si vous voulez acheter un livre, comme dans le film.

Evidemment... J'aurais dû savoir qu'il comprendrait ! Je parviens cependant à en rire.

— Zut. Je pensais avoir bien caché mon jeu.

— Raté.

— Bon, puisque c'est raté, autant que je vous pose la question... Il y a vraiment une librairie, comme dans le film ?

— Oui. A ceci près qu'elle est très bien tenue. Elle est spécialisée dans les livres de voyage. Mais puisque vous n'aimez pas voyager...

— Un livre pourrait peut-être m'inspirer !

Et je fais mine, avec un large sourire, de battre des ailes.

Nous voilà installés à une table, dans un café au centre du marché des antiquaires. Nous commandons un petit déjeuner copieux, riche en cholestérol et susceptible de faire sauter à lui tout seul mon bouton de pantalon.

La serveuse nous apporte d'abord notre café, mais Cal ignore la tasse fumante et se renverse dans sa chaise, ses longues jambes étendues devant lui, croisées aux chevilles. Il m'observe comme si j'étais l'un de ces bibelots que nous venons de voir dans l'une de ces nombreuses boutiques.

Sans doute un pur effet de mon imagination. Qui s'est enflammée depuis que Cal, dans la librairie, m'a mis une main sur l'épaule et s'est collé contre moi pour prendre un ouvrage sur une étagère en hauteur. Cette même librairie où il m'a offert un livre sur le Serengeti en disant : « Puisse-t-il vous inspirer. »

Après quoi, un bras nonchalamment passé autour de mes épaules, il m'a guidée dans la foule de ce samedi matin, par les rues décorées pour Noël, pleines de la musique d'un orchestre de cuivres, jusqu'au café où nous nous trouvons.

A présent, il me regarde comme Don ne l'a jamais fait et, imagination ou non, mon corps lui répond. J'aspire à ce qu'il voie davantage de moi, à ce qu'il me touche. Une chaleur étrange, intérieure, m'envahit doucement, monte depuis mon ventre, court sur mes seins...

Une nouvelle chose chaque jour...

Je sais ce que je choisirais pour aujourd'hui !

Choquée par la tournure que prennent mes pensées, je me redresse brusquement sur ma chaise.

— Alors ? Quel sera votre prochain film ? La vie fascinante du ver de terre en banlieue ? Les frasques du serpent à sonnette d'Arizona ?

Il ne répond rien. A croire qu'il voit parfaitement clair dans mon jeu.

— La vie sexuelle du triton ? ajouté-je presque désespérément.

Cette fois, il répond. Mais on dirait qu'il a l'esprit ailleurs.

— La vie sexuelle, oui... Mais pas du triton. Nous sommes en négociation avec une grande chaîne pour un documentaire sur les tortues géantes.

Tout en parlant, il verse un peu de sucre dans son café et le remue lentement, avec gravité. Quelles belles mains...

— Le film sur les chimpanzés devrait nous aider. Si du moins Jay arrive à trouver un montage qui le satisfasse.

— Jay est monteur ?

— Le meilleur. Il prend mes films et en fait de l'art.

— C'est formidable, dis-je avec un singulier manque de conviction.

— Le revers de la médaille, c'est son perfectionnisme. Si je ne suis pas dans son dos pour le pousser, nous ne livrerons jamais le montage final à temps. C'est ce qui va m'occuper tout l'après-midi.

Moi, je soupçonne que Jay peut avoir d'autres raisons de souhaiter la présence de Cal, mais je me tais. Ma grande bouche m'a déjà assez trahie. Et après tout, ça ne me regarde pas. Cal est assez grand pour se débrouiller tout seul, sans mon aide.

D'accord, j'ai éprouvé une bouffée de plaisir à l'idée qu'il n'aille pas retrouver Jay de gaieté de cœur. Mais je sais que c'est stupide. Je n'ai rien à attendre de Cal. Ce n'est qu'un ami, et c'est bien involontairement qu'il envoie toutes ces phéromones vers moi. De mon côté, je suis attirée – et c'est normal, non ? – par sa sophistication, son charme, cette façon particulière qu'il a de me regarder. Pour moi, avoir l'attention pleine et entière d'un homme, c'est de l'inédit !

— On ferait bien de se dépêcher, alors, dis-je comme on nous apporte notre petit déjeuner, composé d'œufs, de bacon et de champignons. Jay vous a bien recommandé de ne pas être en retard.

Après quoi je fixe mon assiette, me demandant comment je vais pouvoir avaler tout cela.

Je sursaute lorsqu'il effleure le dos de ma main. Tirée de mes rêveries, je lève les yeux vers lui. Durant quelques

secondes, il ne dit rien, mais sa main reste posée sur la mienne et m'envoie des décharges électriques sous la peau.

— Pouvez-vous me passer le sel ? demande-t-il enfin.

J'espère secrètement qu'il n'ôtera jamais sa main de la mienne.

— Vous savez que c'est mauvais pour la santé ?

Il regarde le contenu de son assiette, puis reporte son attention sur moi.

— Au point où j'en suis !

Son rire me prend par surprise et rompt la magie de l'instant. Je me mets à rire à mon tour.

— D'accord, je vous passe le sel. Mais en contrepartie, vous devrez faire de l'exercice après.

— Quel genre d'exercice ?

Je ne suis pas prête à affronter les images qui m'emplissent l'esprit ! Mais alors pas du tout ! Je les chasse farouchement et je bredouille :

— U-Une promenade suffira. Une marche rapide, quoi.

— A Kensington Gardens.

— Je vous laisse le choix de l'endroit.

— Je ne vous demandais pas votre opinion, mais de vous joindre à moi. Histoire de vous assurer que je fais bien tous mes exercices.

L'offre est presque irrésistible. Les nuages chargés de pluie de la veille se sont dissipés pour laisser place à un ciel d'un bleu clair et pur. C'est une merveilleuse journée d'automne. Je m'imagine déjà marcher dans le parc, main dans la main avec Cal, à taper du pied dans les tas de feuilles mortes comme deux gamins.

Ça y est, cette fois, je suis en train de devenir folle.

— Je suis sûre que vous tiendrez parole, dis-je avec un sourire crispé. Et puis, il faut que j'aille faire des courses. J'ai besoin d'un tailleur pour lundi.

— Pour votre nouvel emploi.

— C'est ça. En fait, j'ai besoin d'une toute nouvelle garde-robe.

— Parlez-m'en un peu.

Il s'intéresse à mes vêtements ? Don n'y a jamais prêté la moindre attention, lui. Mais Don n'est pas gay, me rappelé-je. Malgré cela, je trouve que sa question crée entre nous une troublante intimité.

— D'accord. Voyons, j'ai besoin de deux tailleurs minimum, de quatre hauts...

— Du travail, corrige-t-il avant que je puisse me ridiculiser davantage.

— Pardon ?

— Parlez-moi de votre travail.

Idiote. Imbécile. Reine des pommes. Juste parce qu'il est... Je m'interromps, à court de mots pour le qualifier. Cal exsude une aura de virilité qui attire l'attention. Même dans ce restaurant bondé, j'ai conscience des regards discrets que les femmes coulent dans sa direction. Je ne suis donc pas la seule à être aveugle aux signes de son homosexualité. Plutôt rassurant ! Ou en partie rassurant, en tout cas. Car il n'y a pas que des femmes qui regardent dans notre direction.

Mais peu importe. Je suis prisonnière de stéréotypes. Un homosexuel ne s'intéresse pas forcément aux vêtements et à la mode.

— Je viens me former et seconder un important directeur, dis-je en hâte, piquant du nez dans mon assiette pour dissimuler le fard que j'ai piqué.

Il fronce les sourcils, et je comprends qu'il s'est imaginé que je travaille au guichet de ma banque. Je lui explique :

— Je suis gestionnaire de portefeuille.

— Oh, je vois.

J'avoue avoir ressenti un moment de fierté, lorsqu'il s'est rendu compte que je n'étais pas aussi stupide que j'en avais l'air.

— Bref, je suis obligée de porter des tailleurs stricts qui donnent l'impression que j'ai trente-trois ans au lieu de vingt-trois. Ça rassure la clientèle, qui apprécie un minimum de décorum. Mais évidemment, à Londres, les exigences vestimentaires sont un peu plus pointues qu'à Maybridge. Il

faut donc que je me constitue une nouvelle garde-robe. Et je n'ai aucune idée du magasin par lequel commencer.

— Pourquoi ne demandez-vous pas à vos colocataires ? Elles pourront sans doute vous indiquer un endroit où aller.

Ça, je n'en doute pas un seul instant ! J'ai vu comment elles s'habillaient. Elles ont élevé le shopping au rang d'art.

— Kate, peut-être... Mais Sophie... Non, je préfère ne pas me mettre à sa merci. Et de toute façon, avec mes cheveux, je n'arriverai jamais à leur ressembler.

— En effet, vous ne passez pas inaperçue, dit-il avec un sourire.

— Je suppose que ce n'est pas un compliment ?

— Ça dépend si vous préférez que l'on se retourne sur votre passage, ou qu'on vous ignore.

— Tigresse ou souris, murmuré-je, plus pour moi-même que pour Cal.

— Tigresse, sans hésiter. Je n'ai jamais vu une souris avec vos couleurs.

Gênée, je passe mes deux mains sur ma tête pour aplatir mes cheveux. C'est la croix que je porte depuis que j'ai eu l'âge de me regarder dans un miroir et de comprendre que j'avais hérité des boucles rousses de mon père, contrairement à mes frères et à ma sœur.

J'ai bien essayé d'imiter leur style à grand renfort de gel, mais je n'avais en général pas le temps d'arriver au bureau que ma chevelure explosait de nouveau, produisant un effet encore pire que celui que j'avais voulu éviter.

— J'ai essayé de les couper, une fois, dis-je dans un soupir. Je n'ai réussi qu'à ressembler à un caniche.

J'avais espéré faire rire Cal afin de dissiper la tension qui s'est refermée sur nous tel un champ de force, et paraît exclure tous les autres clients du café. Mais mon compagnon ne cille pas.

— J'ai même essayé de les teindre en noir, dis-je un peu nerveusement. J'ai dû vivre avec une teinte verdâtre pendant des mois. A l'adolescence, ce n'est pas très agréable.

Sans crier gare, il me prend par les poignets et m'attire vers lui.

— Ecoutez-moi, Philly, vos cheveux sont magnifiques. Vraiment.

Ses mains glissent ensuite sur les miennes, les capturent...

— Tous les hommes ont les yeux fixés sur vous depuis que nous sommes entrés. Et si je touchais vos cheveux – là, il me lâche une main pour joindre le geste à la parole – tout le monde dans cette pièce m'envierait.

Et il lève un sourcil, en une invitation à me retourner pour vérifier son assertion. Mais je ne peux pas détacher mes yeux des siens. Et je n'ai plus assez de souffle pour protester.

— Votre Don n'aurait jamais dû vous laisser partir s'il veut vous garder, enchaîne-t-il. Et vous pouvez lui dire que c'est moi qui pense ça.

Comme s'il était lui-même gêné de l'intensité avec laquelle il vient de parler, il me libère soudain et se radosse à sa chaise.

— Quant à votre garde-robe, le fait de vous adresser à Sophie sera sans doute le meilleur moyen de vous en faire une amie. Faites-lui croire que vous ne savez pas où aller.

— Ce ne sera pas dur : c'est le cas !

— Faites appel à son bon goût, et elle ne pourra pas résister à ce défi.

Ce défi ? Je baisse les yeux vers ma coûteuse écharpe qui, loin de me donner l'air élégant, trempe en cet instant dans mon assiette ! Je l'en retire vivement et me mets à la tamponner avec une serviette.

— Ma tentative de paraître sophistiquée ne vous a pas impressionné, n'est-ce pas ? dis-je avec ce qui tient plus de la grimace que du sourire.

Lui, en revanche, ne se prive pas de sourire de toutes ses dents. Dents qu'il a fort blanches, dois-je noter.

— Parce que vous vouliez m'impressionner ? Seigneur...

S'il avait été hétérosexuel, j'aurais dit que nous étions en train de flirter. Mais puisqu'il est gay... Je redresse la tête et je réponds :

— Bien sûr !

— Vous êtes parfaite pour une balade au marché aux puces un samedi matin. Et je...

Il s'interrompt brusquement. Comme il n'a pas l'air de vouloir reprendre, je demande :

— Oui ?

— Rien. Rien du tout. Nous nous sommes éloignés du sujet. Je vous disais de vous adresser à Sophie. Donnez-lui l'impression que vous avez besoin d'elle.

— J'ai besoin d'elle, marmonné-je en baissant les yeux.

Un silence inexplicablement tendu retombe entre nous. Je le romps la première.

— Bon, nous ferions bien d'y aller si vous ne voulez pas vous mettre en retard. Vous ne croyez pas ?

Aucun de nous deux n'a fait justice à son petit déjeuner, mais il hoche la tête. Je veux prendre l'addition, parce qu'il a déjà payé pour le métro et m'a offert un livre, mais il m'en empêche. Et quand je m'apprête à protester, son regard m'en dissuade aussi sec.

Mais puisque j'ai déjà la bouche ouverte, autant que je dise quelque chose...

— Euh... merci.

Pas terrible, hein, pour une tigresse ?



## 6.

*Vous écrivez à votre petit ami pour lui parler de votre vie à Londres. Qu'allez-vous lui dire ?*

*a. Tout. Il vous a demandé de lui raconter chaque minute de votre vie sans lui. C'est chou, non ?*

*b. Tout ce qui est susceptible de l'intéresser. Puisque vous n'avez assisté à aucun match de football, ça ne sera pas long.*

*c. Tout, sauf le fait que vous passez autant de temps avec votre appétissant voisin de palier.*

— Et ça ? suggère Cal en soulevant un vase. Il fait à peu près la même taille, il vient du même fabricant et la couleur correspond.

— C'est sans espoir. Je n'ai aucune idée de ce à quoi ressemblait ce vase.

Pour être franchement honnête, je ne l'ai même pas remarqué avant de le renverser. Et le passage de Cal sur les débris a rendu impossible toute reconstitution. Nous en sommes donc réduits à faire des suppositions.

— Philly, commence-t-il d'un ton rassurant, ne vous mettez pas dans un tel état. L'appartement a sans doute été meublé par un décorateur, et je doute que quiconque soit capable de reconnaître ce vase. A part peut-être la femme de ménage qui l'époussette une fois par semaine.

— Vous croyez ? dis-je sans trop y croire.

Chez moi, tout le monde connaît l'histoire du moindre bibelot de la maison. La moindre fissure, le moindre éclat a un

passé. Comment peut-on choisir de vivre dans un environnement décoré par un inconnu ? Ça me dépasse.

— Oui, je le crois. J'en suis même persuadé.

— Vous avez raison. Je vous fais perdre votre temps.

Je me tourne vers le vendeur, qui nous guettait d'un œil plein d'espoir.

— C'est combien ?

Il me donne un prix qui n'est pas aussi atroce que ce que j'avais supposé. Quelques instants plus tard, je sors avec mon vase empaqueté sous le bras, Cal sur mes talons. Reste à espérer qu'il a raison, et que personne à la maison ne s'apercevra de la substitution !

— Je ne sais pas comment vous remercier. Vous avez été...

J'ai failli dire « merveilleux » mais cela aurait été un peu exagéré en regard de notre amitié toute fraîche. Je me contente donc de hausser les épaules pour lui faire comprendre que je n'aurais pas pu m'en sortir sans lui. Ce qui n'est pas totalement vrai, d'ailleurs. J'aurais bien fini par me débrouiller, après tout.

— A présent, déclare-t-il en me prenant par le bras et en m'entraînant le long de la rue, il va falloir que vous m'aidiez à choisir un nouveau parapluie pour Jay.

Un groupe joue *Jingle Bells*, non loin de là, mais la seule mention du nom de Jay suffit à assombrir mon humeur.

— Je connais un magasin qui vend des cannes et des parapluies, dans cette galerie.

Je sais que je n'ai pas de raison – pas le droit – de me sentir jalouse de Jay. Tout comme Don n'a pas à se sentir jaloux de Cal. Nous sommes amis, point. Et je suis bien décidée à ignorer tout ce qui peut remettre cette idée – non, cette certitude – en cause. A ignorer l'étrange sensation dans mon ventre, chaque fois qu'il me regarde ou qu'il me touche...

Cal s'arrête soudain devant une échoppe. Perdue dans mes pensées, je manque lui rentrer dedans. Il me montre un casier de plastique rempli de vieux outils.

— Vous ne voulez pas prendre quelque chose pour Don ?

— Don ?

— Oui. Un petit cadeau qui lui fera comprendre que vous pensez à lui.

Il prend une clé de bronze qu'il fait tourner devant ses yeux. C'est drôle, mais j'ai l'impression qu'il me teste...

— Ces vieux outils ont une valeur de collection, vous savez.

— Vraiment ?

Je ne reconnais pas ma voix. Qu'est-ce qui m'arrive ? Non seulement je n'ai pas pensé à Don mais, pire encore, je ne lui ai pas téléphoné. C'est pourtant ce que j'avais promis de faire en partant, après lui avoir assuré que cela n'avait aucune importance s'il ne pouvait pas m'accompagner à la gare.

Eh bien, j'ai changé d'avis, voilà ce qui m'arrive : j'en ai assez de passer après sa mère et sa voiture !

— Ça ne lui fera pas de mal de s'inquiéter pour moi un jour ou deux, m'entends-je répondre.

Puis je me fige. Mais rien ne se passe. Le ciel ne me tombe pas sur la tête, un gouffre ne s'ouvre pas sous mes pieds pour m'engloutir et me punir d'avoir osé dire une chose pareille. Le monde continue de tourner, et Cal de me sourire.

— Je lui enverrai une carte postale du musée des Sciences. Mais assez parlé de Don. Nous devons nous consacrer à Jay, pour le moment. J'ai l'étrange impression que si vous le contrariez, il serait capable de faire des confettis de votre film.

Cal éclate de rire, si fort que plusieurs personnes se retournent. Notamment une petite brune très séduisante qui, après avoir évalué mon compagnon d'un regard expert, s'approche et fait mine de s'intéresser à une vieille clé à molette. Pitoyable.

Avant qu'elle puisse faire son numéro de fille-qui-n'y-connaît-rien-et-a-besoin-d'un-conseil, je prends Cal par le bras et je décoche un regard assassin à la brune. Elle tressaille, puis hausse les épaules et tourne les talons. Victoire !

— Je n'ai pas raison ? insisté-je, faisant pivoter Cal vers le magasin de parapluies tout proche pour qu'il ne voie pas la fille.

— Si. Mais on n’y peut rien. Jay est un artiste. Il a un caractère d’artiste.

— Pas du tout. Il fait des manières. Si vous n’aviez pas passé des mois dans la bouse d’éléphant jusqu’au cou, il n’aurait rien à monter.

Sans cesser de sourire, il me prend par l’épaule et me guide à travers la foule. Mais parvenu sur le seuil de la boutique, il s’arrête et me retient. Son regard s’est fait lointain, rêveur.

— Il y a une heure au Serengeti, lorsque le soleil se lève et que les points d’eau se transforment en or liquide, où vous regardez le monde tel qu’il était il y a dix mille ans. Et ça efface toutes les difficultés et tout l’inconfort que vous avez enduré.

Prise de court par l’intensité du moment, je frissonne. Cal s’en aperçoit et me frotte affectueusement les bras.

— Malgré tout le talent de Jay, malgré les récompenses que lui vaudra peut-être son travail, il ne vit ces moments que par procuration. Il n’a jamais fait l’expérience de cette extraordinaire réalité.

Comme moi... L’espace d’un instant, je me demande s’il n’essayait pas de me dire quelque chose. Non, c’est ridicule. Le vin rouge a dû me troubler l’esprit.

— Tout le plaisir sans les inconvénients ? fais-je d’un ton faussement enjoué. Ça me convient parfaitement.

— Vraiment ?

J’ai à présent son attention pleine et entière. Ses yeux sont plongés dans les miens et il me tient par les épaules, au milieu de la foule, comme si nous étions seuls au monde.

— Fermez les yeux.

— Mais...

— Fermez les yeux.

Il y a dans sa voix une passion telle que j’obéis sans plus poser de questions.

— Imaginez que vous êtes assise dans un canapé profond et confortable, en face d’un feu, et que vous regardez à la télévision les images d’une tempête sur une côte rocheuse. Vous y êtes ?

J'acquiesce. Je n'ai pas besoin de faire de gros efforts d'imagination. Le canapé et moi sommes de vieux amis. Dans ma vision, l'homme avec lequel je le partage est juste différent.

— A présent, imaginez-vous au bord de cette même côte rocheuse. Vous êtes sur une falaise. Cent mètres plus bas, les vagues viennent s'écraser sur le rocher. L'air est un mélange d'écume et de vent chargé de sel ; il a traversé des milliers de kilomètres d'océan...

Il me laisse visualiser la scène, puis demande d'une voix douce :

— Comment vous sentez-vous, maintenant ?

— J'ai froid. Je suis mouillée.

Mais je peux presque sentir le vent dans mes cheveux, le sel sur mes lèvres, la vie qui coule dans mes veines. C'est comme si, après avoir vu pendant des années en noir et blanc, Cal venait de me faire découvrir la couleur. Mais l'admettre en dirait long sur ce qu'est ma vie.

Beaucoup trop long.

— C'est tout ?

— Quoi d'autre ? demandé-je en ouvrant les yeux.

Et je frissonne de nouveau, cette fois dans l'intention de lui montrer qu'il fait froid, avant de pousser la porte du magasin. Cal n'insiste pas, mais j'ai la nette impression qu'il a vu clair dans mon jeu.

Il passe un long moment à choisir un parapluie, ce qui m'étonne d'autant plus qu'ils sont tous noirs. A la fin, il m'en présente deux :

— Lequel préférez-vous ?

Je les lui prends des mains, mais je ne vois aucune différence significative.

— Pourquoi ne pas acheter les deux ? Jay garderait celui qu'il préfère, et il vous en resterait un.

— Non, merci. Mes parapluies, je les perds tout le temps.

— Bon, alors prenez celui-ci.

J'essaie de ne pas tiquer en avisant le prix et, comme j'apprends vite, je me glisse entre le vendeur et lui au moment où il s'apprête à tirer son portefeuille.

— Philly...

— Cal ? dis-je d'un ton de tigresse.

— Vous n'allez pas faire des difficultés ?

— Au contraire, j'en ai bien l'intention. C'est moi qui ai perdu votre parapluie. Et puis, nous n'avons pas le temps d'en discuter. Vous allez être en retard à votre rendez-vous. Et pour ma part, j'ai encore des courses à faire.

— D'accord. Mais d'abord, vous devez veiller à ce que je fasse bien ma promenade dans le parc.

— Je plaisantais. Vous n'avez pas l'air de manquer d'exercice.

— En effet, mais c'est une très belle journée et il se trouve que Jay habite juste de l'autre côté du parc. Je vous mettrai dans un taxi dès que nous y serons.

— Je peux prendre le métro. Ce sera moins cher et sans doute plus rapide.

Ce n'est pas que je rechigne à traverser le parc en sa compagnie. Au contraire, j'en ai un peu trop envie !

— C'est vrai. Mais je préfère vous savoir de retour saine et sauve, plutôt que de vous imaginer en train d'errer dans le métro.

— Ce n'est pas en évitant de le prendre que j'apprendrai à m'orienter.

— Si vous insistez pour vous déplacer en métro, alors je viendrai avec vous.

— Mais ça vous mettra en retard !

— Vous voyez ? Le destin de mon film est entre vos mains.

— Vous n'allez pas faire des difficultés ?

— Au contraire, j'en ai bien l'intention !

Ses yeux se plissent sous l'effet d'un sourire qui me fait battre le cœur à deux cents à l'heure. *Idiote !*

— Dans ce cas, marchons.

Lorsque nous atteignons le parc, il me présente son bras. Je le prends et nous voilà marchant le long d'une allée jonchée de feuilles mortes encore détrempées de la pluie de la veille. Croyez-le ou non, mais je n'ai jamais pris le bras de Don lors de nos promenades, car ça le met mal à l'aise. A présent,

blottie contre Cal, je me rends compte que cette intimité m'a toujours manqué. Et je me sens aussitôt horriblement coupable du plaisir que je ressens.

— Parlez-moi de votre travail, dis-je afin de me changer les idées. Comment devient-on réalisateur de documentaires ?

— Je peux seulement vous dire comment *moi*, je le suis devenu. J'avais des problèmes pour filmer en basse lumière et j'ai écrit à un cameraman dont j'avais vu le nom dans un générique, à la télévision. Je lui ai expliqué ce que je recherchais et je lui ai envoyé ce que j'avais fait afin qu'il puisse me dire ce qui n'allait pas. Au lieu de me répondre par une simple lettre, il m'a invité à venir au studio pour voir par moi-même comment les choses se passaient. Sachant que mes parents ne voudraient pas que j'y aille, je ne leur en ai rien dit et j'ai séché l'école.

— L'école ? Mais quel âge aviez-vous ?

— Treize ans.

— C'est un peu tôt pour commencer une carrière, non ?

— Ce n'était pas une carrière. J'étais censé aller à l'université et devenir architecte pour rejoindre le cabinet familial. Les films, ça n'était – et c'est toujours – que pour le plaisir.

Là, je songe à la banalité de mon propre travail, et je lui jette un regard jaloux.

— Il y a quelque chose d'indécent au fait d'être payé pour faire ce que vous aimez.

— Vraiment ? C'est peut-être pour ça que ma famille refuse de prendre mon métier au sérieux, alors.

— Vraiment ? C'est le cas ?

— Eh oui. A votre tour, maintenant.

— A mon tour de quoi ?

— De partager un secret. Vous ne croyez pas que je raconte à tout le monde que ma famille réproouve mes choix, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr.

— Donc, à votre tour de me dire une chose que vous n'avez jamais dite à personne.

Je lève un regard incertain vers lui, ne sachant comment prendre une telle requête, mais il m'encourage d'un sourire.

— Je n'ai rien à cacher, fais-je valoir. Je suis un livre ouvert.

Puis je rougis. Bien sûr que je cache quelque chose. Mais je ne peux quand même pas... Alors j'improvise.

— J'ai peur des araignées.

— Et vous avez réussi à garder ça secret ? ironise Cal, qui ne paraît pas dupe. Comment ? Vous avez un hurlement spécial que personne ne peut entendre ?

— Non, c'est vrai. Je fais semblant. J'ai fait semblant toute ma vie. Quand vous avez trois grands frères prêts à exploiter la moindre faiblesse, vous apprenez à ne pas montrer que vous avez peur. Même quand ils mettent une araignée dans votre lit et qu'ils attendent sur le palier de vous voir sortir en hurlant.

— Charmant...

— Une araignée dans la baignoire ? Je la chasse juste par la fenêtre comme si c'était le dernier de mes soucis...

Brrr... Le seul fait d'y penser me fait frissonner, et Cal passe un bras autour de mes épaules.

— Si vous trouvez une araignée dans votre appartement, n'hésitez pas à venir me trouver.

Je m'esclaffe.

— Mon héros !

— Et vous me direz l'autre secret, le vrai, celui qui vous a fait rougir, quand nous nous connaîtrons mieux.

Sans me laisser le temps de protester, il s'arrête pour étudier un écureuil gris qui monte le long d'un arbre.

— Vous allez être en retard, lui rappelé-je.

— Je sais.

Sans se presser pour autant, il se remet à marcher d'un pas lent. Curieuse, je demande :

— Parlez-moi encore de l'Afrique. Des chimpanzés.

Et le voilà lancé dans une description de ce qu'il a vu, des horreurs comme des merveilles... Il raconte si bien que je perds toute notion du temps. Je suis donc complètement dérouterée quand il retire son bras de mes épaules pour héler un



taxi. En regardant autour de moi, je constate avec surprise que nous avons atteint la limite du parc. Un coup d'œil à ma montre m'apprend qu'il est presque 1 heure et demie.

— Mon Dieu, vous avez vu l'heure !

— Ne vous inquiétez pas. Vous avez un téléphone mobile ?

— Quoi ? Oh, oui.

Je lui donne mon numéro, mais il ne fait pas mine de l'inscrire. Au lieu de cela, il me tend une carte de visite.

— Voici mon numéro. En cas de problème, ajoutez-il en m'ouvrant la porte du taxi, si vous vous perdez ou si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez-moi.

— Un problème, moi ? fais-je en riant. Vous plaisantez !

Mais je prends sa carte et la glisse dans mon sac comme s'il s'agissait d'un objet précieux. Tandis que je m'installe sur la banquette arrière, il se penche à la fenêtre pour donner mon adresse au chauffeur et le payer d'avance. Cette fois, je ne perds pas de temps à protester ni à essayer de l'en empêcher. Je sais bien que ça ne sert à rien, de toute façon.

— Merci pour tout, Cal. Pour aujourd'hui comme pour hier. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

— Vous vous seriez débrouillée comme un chef !

Du bout des lèvres, il effleure ma joue. Puis, presque avec brusquerie, il reprend :

— A plus tard, alors.

La porte claque. Je sens encore la caresse rugueuse de sa barbe contre mon visage lorsque le taxi démarre. Troublée et me demandant si je vais un jour oser me laver la joue, je me retourne pour regarder par la vitre arrière.

Mais Cal ne suit pas le taxi du regard. Non, sa tête est déjà levée vers un étage de l'immeuble qui lui fait face. Il agite la main pour faire un signe à Jay qui, impatient, le guettait par la fenêtre.

La réalité m'assaille brusquement, avec la force d'un coup de poing. J'exhale un son à mi-chemin du soupir et du grognement, comme si je venais d'encaisser un uppercut.

— Vous avez dit quelque chose, mademoiselle ?

— Pardon ?

Je ne peux même pas parler. J'arrive à peine à respirer. Enfin, après quelques profondes inspirations, je parviens à me ressaisir.

— Le musée des Sciences n'est pas très loin, n'est-ce pas ? Est-ce que vous pourriez m'y emmener ?

— Mais le monsieur m'a payé pour vous conduire jusqu'à Chelsea, grogne le chauffeur, visiblement peu disposé à renoncer à une course aussi juteuse.

— Je me moque de l'argent. Gardez-le. Mais emmenez-moi au musée des Sciences.

Cela fait à peine vingt-quatre heures que j'ai quitté Maybridge mais, déjà, cela me semble une autre vie. Il est temps que je me rappelle ce qui compte pour moi. Et ce n'est ni Londres ni Cal, mais Don et la vie que nous... que *je* nous ai planifiée.

Sophie et Kate sont assises dans la cuisine, les restes de leur petit déjeuner éparpillés sur la table. Sur le plan de travail, une cafetière fume encore en dégageant un agréable arôme.

— Ah, je vois que l'électricité est réparée, dis-je en déposant le bibelot que je viens d'acheter devant Kate pour me servir une tasse.

— L'électricité ? répète-t-elle avec un froncement de sourcils.

— J'ai fait sauter les plombs en essayant d'utiliser le grille-pain la nuit dernière.

Kate se tourne vers sa sœur, la mine furieuse.

— Je croyais que tu t'étais occupée de ça !

— Je m'en suis occupée, proteste Sophie, tout en me décochant un regard meurtrier, comme si j'étais la cafteuse de la classe. J'ai mis un mot « Ne pas utiliser » sur la cuisinière.

Un silence lourd de reproches accueille cette remarque. Sophie finit par maugréer :

— Je suppose qu'il a dû se détacher... Désolée.

— Ce n'est pas grave, dis-je avant que Kate puisse laisser libre cours à sa colère. J'ai réparé les fusibles avec l'aide du

voisin, celui du 72. Et il s'est arrangé pour nous trouver un électricien.

— Il est tellement gentil, soupire Kate. Dommage qu'il s'en aille.

— Il s'en va ?

Un après-midi passé à étudier la réplique exacte de l'Austin 1922 que restaure Don ne m'a pas préparée au choc d'une telle nouvelle. Je bredouille :

— Q-Quand ça ?

— Incessamment, étant donné qu'il me l'a dit il y a deux ou trois semaines déjà. Il est juste locataire, ici.

— Oh, je vois. Non, il ne m'en a rien dit.

Evidemment, Cal n'a pas besoin d'une base permanente alors qu'il passe tant de temps à l'étranger. Son projet sur les tortues géantes doit être plus avancé qu'il ne me l'a laissé entendre. Ou que je n'ai voulu le comprendre. En tout cas, je n'ai aucune intention de m'étendre sur la nature de mes relations avec l'homme du 72, et je me dépêche de changer de sujet.

— Hier soir, dans le noir, j'ai cassé un bibelot. Alors j'ai acheté ça à la place, dis-je en désignant le petit vase posé près de Kate. Je sais que ce n'est pas exactement le même que l'original, mais j'espère que votre tante ne m'en voudra pas trop.

— Oh, Philly, tu n'étais pas obligée de faire ça. Tante Cora ne t'en aurait pas voulu. Cela dit, maintenant que c'est fait, Sophie va te rembourser, puisque cet incident est sa faute.

L'intéressée se renfrogne instantanément, et je lève une main en signe d'apaisement.

— Ce ne sera vraiment pas la peine, Sophie. En revanche, j'espérais que tu pourrais faire quelque chose pour moi. Me rendre un service.

Sophie me dévisage d'un air méfiant, les yeux mi-clos, avant de demander :

— Quel genre de service ?

Résistant à une farouche envie de la gifler, je fais de mon mieux pour avoir l'air perdue :

— Voilà : j'ai besoin de vêtements. D'une toute nouvelle garde-robe, pour être honnête. Et je n'ai aucune idée de l'endroit par lequel commencer. Ni même de ce que je dois acheter.

— C'est urgent ?

Son visage s'est considérablement éclairci, mais il est évident qu'elle lutte pour dissimuler son enthousiasme. Du coin de l'œil, je vois Kate acquiescer presque imperceptiblement et me sourire. Elle a pigé ma tactique.

— J'ai bien peur que oui. Ça ne te dérange pas trop ?

Sans lui laisser le temps de répondre à ça, j'ajoute :

— Je commence lundi, et j'ai peur de ressembler à une cousine venue tout droit de la campagne.

Le regard que m'adresse Sophie par-dessus sa tasse de café laisse supposer que j'aurai *toujours* l'air d'une cousine de la campagne, quoi que je fasse.

— Je portais un tailleur-uniforme à Maybridge. Peut-être que je devrais m'acheter quelque chose du genre bleu marine, avec un foulard rouge et une chemise à rayures ?

Sophie manque s'étrangler sur son café, ce qui me récompense de tous mes efforts. Je commence même à m'amuser...

— C'est très élégant, dis-je avec toute la sincérité dont je suis capable. Et classique. Je suis sûre que toutes les autres filles de la banque porteront ça.

— De quelle banque s'agit-il ?

Je lui indique le nom, et Sophie est à la porte de la cuisine en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

— Donne-moi dix minutes.

Et pouf, elle disparaît.

— C'était un coup bas, dit Kate en riant. Tu travailles vraiment chez Bartlett's ?

— Oui. Je remplace une fille qui est partie en congé maternité. Ce n'est donc que provisoire, malheureusement.

— Aucune importance. Sophie y voit une opportunité de rencontrer plein de riches et séduisants banquiers. Tu vas devenir sa meilleure amie.

C'est un peu plus que ce que je demande, mais je préfère encore ça à la solution inverse...

— Formidable.

Mon téléphone portable émet alors un bip pour m'indiquer que j'ai un message. Je le tire de mon sac et le consulte : « Opération parapluie succès total. Bien rentrée ? C. »

Mais je ne veux surtout pas savoir que Jay est heureux et, ignorant l'inquiétude de Cal pour ma propre sécurité, j'éteins mon téléphone. Lorsque je redresse la tête, je remarque que Kate me regarde avec une expression curieuse. Mes joues se mettent à brûler.

— Ce n'est rien. Juste un ami. Je rappellerai plus tard.

— Bien sûr.

Il est évident qu'elle ne me croit pas. Et pour être honnête, je ne me crois pas moi-même. Je ne sais pas comment Cal décrirait notre relation, mais j'ai conscience du fait que nous sommes déjà davantage que « juste amis ».

— Oh, zut, j'aurais dû te le dire avant, Philly. On a appelé pour toi pendant que tu n'étais pas là.

— Don ?

Je panique. Je ne suis pas prête à lui parler. Pas maintenant. Pas alors que j'ai la tête pleine de pensées et de sentiments que je ne comprends pas, mais alors pas du tout.

— Non, ta mère. Elle a l'air adorable. Elle a dit que c'était le milieu de la nuit, chez elle, mais qu'elle n'arrivait pas à dormir à cause du décalage horaire. Elle appelait pour dire que ton père et elle sont bien arrivés.

— Oh, parfait. Merci.

— Qui est Don ?

— Pardon ?

— Tu m'as demandé si le coup de fil venait d'un certain Don.

— Oh. C'est mon voisin. Nous sommes presque fiancés.

— Comme c'est mignon.

A ce stade, je raconte en général toute l'histoire. Comment nous nous sommes rencontrés. Le vélo. Le passage sous le grillage et tout le tralala. Ensuite, j'embraye sur notre mariage

et notre vie future à Maybridge. Mais rien de tout ça ne me paraît plus réel, en cet instant, et je me contente de hocher la tête.

— Oui, il est adorable.

J'apaise ensuite le trouble de ma conscience en songeant à la carte que je lui ai envoyée depuis le musée des Sciences. C'est une photo de sa voiture bien-aimée. Au dos, j'ai écrit : « Tu me manques. »

Mais force m'est d'avouer que j'ai menti. Je ne veux pas voir Don, pas maintenant. J'ai au contraire besoin d'un peu de temps pour réfléchir à l'avenir de notre relation.

Et ça, ça n'augure rien de bon...

## 7.

*L'une de vos amies vous propose une sortie à quatre, avec un homme « que vous allez adorer ». Que faites-vous ?*

*a. Vous bondissez sur l'occasion. Qui ne tente rien n'a rien !*

*b. Vous vous remémorez la précédente sortie du même genre avec un frisson d'horreur. Mais statistiquement, ça ne peut tout de même pas rater à tous les coups, n'est-ce pas ?*

*c. Vous lui rappelez que, désolée, vous avez déjà un petit ami.*

*d. Comme elle refuse d'en démordre, vous demandez à une tierce personne de vous appeler en prétextant une urgence, pour vous sortir de ce guet-apens.*

— Philly ?

Je suis épuisée. Epuisée et fauchée. Sophie m'a fait sillonner Londres jusqu'à épuisement. Une chance que Don ne soit pas pressé de se marier, finalement, parce que j'ai déjà dépensé tout l'argent que j'avais mis de côté pour l'occasion ! Et le plus étonnant, c'est que ça ne me tracasse pas plus que ça. Chose qui aurait pourtant dû me mettre la puce à l'oreille...

Sophie, en revanche, semble avoir acquis de l'énergie du seul fait de faire des courses en utilisant *ma* carte de crédit. Alors que je me suis effondrée dans un fauteuil, sitôt rentrée à la maison, elle s'est installée dans le canapé et plongée dans mon magazine, qu'elle a découvert pendant que j'essayais diverses tenues dans les magasins. Elle fait à présent le test

tigresse/chaton. Pour mon malheur, elle est décidée à me faire répondre à la question sur le dîner à quatre.

— Allez, Philly, mouille-toi un peu. Ce n'est qu'un test.

Mais je suis plus occupée à penser à Cal qu'à l'écouter. Il faut dire qu'il m'a envoyé deux nouveaux messages. Le premier légèrement anxieux — « *Philly, où êtes-vous ?* » — et le deuxième impérieux — « *Appelez-moi !* »

Dieu sait que je brûle d'envie de le rappeler, d'entendre sa voix, d'être de nouveau avec lui, près de lui... De sentir son parfum, la chaleur de ses doigts, la...

— Ohé ! Du bateau ! Tu es avec nous ?

— Quoi ? Oh, oui, bien sûr...

J'ai menti. Je ne suis pas là, mais dans un café en train de partager mon petit déjeuner avec Cal. Dans le parc, où nous marchons bras dessus bras dessous sur les feuilles mortes. Dans un taxi, frémissant encore de la caresse de ses lèvres contre ma joue, où elles se sont attardées juste assez longtemps pour me donner des idées. Oui, je meurs d'envie de l'appeler...

Je me rends soudain compte que Sophie me regarde bizarrement, et toussote avant de répondre :

— Je réfléchissais.

— C'est un test, pas une partie d'échecs.

Sans doute. Mais ce que Sophie ignore, c'est que vingt-quatre heures plus tôt, j'aurais répondu sans hésiter « *c* ». J'ai un petit ami. Mais l'image de Don, dans mon esprit, s'efface peu à peu, telle une vieille photographie usée par le temps. Je n'ai qu'une envie : rallumer mon téléphone pour voir si Cal m'a laissé un nouveau message.

Mais ce qui m'a déjà empêchée de le rappeler m'arrête de nouveau. Il a beau penser à moi, il est avec Jay. Je n'ai pas de place dans sa vie.

— Elle refuse parce qu'elle est fiancée, répond Kate, qui est allongée sur le canapé, deux sachets de thé sur les yeux en prévision d'une nouvelle soirée avec son avocat. Elle va épouser son voisin.

— C'est vrai ? Tu es fiancée ? Mais... tu n'as pas de bague !



Non, je ne suis pas fiancée. Je ne suis rien du tout. Mais fermement décidée à devenir une tigresse, je refuse cette fois de trouver des excuses à Don.

— Pour être honnête, mon voisin s'intéresse beaucoup plus à sa voiture qu'à moi.

J'ai voulu plaisanter mais, maintenant que c'est sorti, je n'y trouve plus aucun humour. J'ai voué des années de ma vie à Don, qui ne s'est pour sa part voué à rien d'autre qu'à des épaves de voiture. J'ai été séduite dès le jour où j'ai posé les yeux sur lui, c'est vrai, et me suis comportée depuis comme la petite amie idéale. Je ne lui ai jamais rien demandé et, en retour, il n'a jamais rien fait pour moi.

— Je crois que je ferais bien de répondre « a », dis-je avec un sourire sans joie.

Kate, de surprise, se redresse et en perd ses sachets de thé. Sophie, à qui l'ironie de ma remarque a échappé, a un large sourire.

— Parfait. J'ai justement une sortie à te proposer. Tu as une heure pour te préparer. Mets quelque chose de sexy. Tony adore les filles avec beaucoup de cheveux et le moins de vêtements possible.

A ces mots, la tigresse décampe et je me retransforme aussitôt en souris.

— Tony ? Qui est Tony ?

— Un ami. Un chic type. Tu vas l'adorer.

— Ça m'étonnerait, intervient Kate. Je croyais que tu allais répondre « c », Philly. Sans quoi je t'aurais mise en garde. A l'avenir, sache que la réponse à ce genre de questions est « je ne sors pas avec des inconnus ».

Je parviens à sourire, ravie d'avoir été tirée de cette épineuse situation.

— C'est vrai. En général, je ne...

Mais Sophie me coupe.

— Tony est très amusant.

— C'est ça. Et c'est sans doute la raison pour laquelle aucune des filles qui le connaît n'accepte de sortir avec lui, ironise Kate.

— D'accord, je reconnais qu'il est un peu turbulent quand il a bu. Mais c'est vraiment quelqu'un de bien. Timide, même.

— C'est la meilleure !

Les deux semblent m'avoir oubliée, mais je me rappelle à leur souvenir en élevant la voix.

— Ecoutez... Je n'ai aucune intention de sortir. Je n'ai rien à me mettre, pour commencer. Rien de sexy, en tout cas. Je ne pensais pas... sortir avec des garçons.

Et de fait, je ne suis jamais sortie avec des garçons. Don est mon voisin, il a toujours été là, toujours fait partie de ma vie. Que fait-on, de nos jours, lorsque l'on sort avec quelqu'un ? Surtout dans une ville aussi vibrante et branchée que Londres ? De quoi parle-t-on ? Avec Don, c'est simple : on parle carrosserie, ou injection, ou chevaux. Mais d'après l'image que je me suis faite du dénommé Tony, c'est un tout autre genre de carrosserie qui l'intéresse.

Avec Cal, je n'aurais pas eu ce problème. Il est facile de lui parler. Même les silences sont agréables...

Allez, voilà que je recommence !

— Il ne s'agit pas d'un tête-à-tête, Philly. Nous serons plusieurs. Tu ne vas pas passer ton premier samedi soir à Londres toute seule !

J'hésite, et Sophie en profite pour porter un nouvel estoc.

— Ne t'inquiète pas pour les vêtements. Nous te trouverons quelque chose dans nos placards. Et tu pourrais étrenner ces talons hauts que tu as achetés.

Sous la suggestion, le message est clair : « Je t'ai aidée tout l'après-midi, à toi de me renvoyer l'ascenseur. »

— Mais...

Sur le point de dire que je ne suis pas à Londres pour m'amuser, je m'interromps. Je veux me ridiculiser ou quoi ? Nous sommes samedi soir, et Don doit être au pub avec toute la bande. N'ai-je pas moi aussi le droit de m'amuser un peu ?

Je m'aperçois que les deux autres me dévisagent d'un air interrogateur, attendant que je finisse, et je secoue la tête.

— Non, rien.

Une heure plus tard, je me présente devant mon miroir, vêtue d'une robe noire visiblement taillée pour une personne moins généreuse que moi, en équilibre sur de vertigineux talons. Sophie a insisté pour que je les porte. C'est la touche finale, a-t-elle assuré, de ma transformation en Londonienne. C'est « complètement moi ».

Mais ce n'est pas moi, dans ce miroir. Désespérément, je tire sur le tissu de ma robe dans l'espoir de diminuer un décolleté à provoquer des accidents de la circulation. Quant à l'ourlet, je n'ose même pas y toucher de peur de le faire remonter plus haut. Quand Tony va me voir, il va sans doute croire que Noël est arrivé avec un mois d'avance.

Et que c'est moi la dinde...

Bon, j'ai désormais trois options. Un : relever le défi, assumer ma tenue et m'amuser. Deux : couper mes cheveux, puisque Tony aime les chevelures abondantes. On ne peut pas dire que j'y tiens. En tout cas, je n'y tenais pas jusqu'au moment où Cal a passé la main dedans...

Est-ce pour ça que, pour la première fois depuis longtemps, je ne les ai pas noyés de gel ? Parce que je pense que nous nous croiserons peut-être dans l'ascenseur ?

Je chasse aussitôt de mon esprit cette idée ridicule. Cal se moque bien de moi, et il n'est de toute façon pas au centre de mes préoccupations. En plus, il me prend pour une fille qui attire les catastrophes, et qui est incapable de prendre le métro toute seule. Et il n'a pas pris la peine de me dire qu'il était sur le point de déménager.

Je fais donc un effort délibéré pour ignorer le nœud qui s'est formé dans mon estomac. J'ai des problèmes plus urgents à traiter.

Ah oui, ma troisième option : utiliser une tierce personne pour feindre un empêchement. Malheureusement, je ne connais qu'une seule autre personne à Londres : Cal. Et j'ai déjà, à mon sens, amplement profité de son tempérament chevaleresque. Je me vois mal lui demander autre chose. Surtout après avoir ignoré tous ses messages...

— Le taxi est là, annonce Sophie, passant la tête par la porte. Tu es prête ? Eh, mais tu es superbe ! Tony ne va pas en croire ses yeux quand il va te voir arriver !

— Oui, eh bien, qu'il ne s'excite pas trop quand même.

A contrecœur, je saisis l'élégant et très onéreux manteau noir que j'ai acheté l'après-midi même. Une folie, mais au moins aura-t-il le mérite de me couvrir des épaules aux chevilles. J'envisage déjà de ne pas l'enlever de la soirée.

Mais Sophie, pressée de partir, me pousse hors de l'appartement sans me laisser le temps de l'enfiler et appuie sur le bouton de l'ascenseur. J'ai à peine passé une manche lorsque les portes s'ouvrent sur Cal. Il a l'air fatigué et irrité, et il y a un moment de silence total pendant qu'il m'étudie de la tête aux pieds.

— Bon sang, Philly ! articule-t-il enfin.

J'essaie de dire quelque chose, mais mes dents refusent de se dessouder. Par quel miracle arrive-t-il chaque fois que j'ai besoin de lui ?

Il sort enfin de l'ascenseur, me prend par la main et m'éloigne le bras du corps pour pouvoir m'observer plus à loisir. Dans l'indifférence générale, mon manteau glisse à terre.

— Vous êtes... vous êtes...

Il ne trouve pas les mots pour qualifier mon apparence, mais c'est peut-être préférable. Au lieu de ça, il glisse ses mains autour de ma taille et m'attire si farouchement contre lui que j'expulse tout l'air que j'avais dans les poumons.

— ... différente, achève-t-il.

Puis, sans doute pour m'empêcher de l'interroger sur le sens de « différente », il m'embrasse. Et cette fois, pas sur la joue !

Je pensais savoir embrasser. Don et moi sommes assez entraînés, en la matière. Ou du moins le croyais-je. Car ce que me fait Cal en cet instant n'a qu'un lointain rapport avec mon expérience.

Il a glissé une main dans mes cheveux, laissant l'autre derrière ma taille. Il m'est impossible de me dégager, ce qui me va d'autant mieux que je n'en ai pas la moindre intention. Et

ses lèvres dévorent les miennes, sa langue entraîne la mienne dans un tourbillon qui me coupe le souffle.

Sophie, sans doute inquiète du taxi qui l'attend, s'éclaircit bruyamment la gorge, et Cal me lâche. Ou du moins, il se recule de quelques centimètres. Puis il m'adresse un clin d'œil visible de moi seule, pour bien me faire comprendre qu'il ne s'agit que d'une feinte destinée à me tirer de ce piège, et qu'il n'a pas totalement perdu la raison.

Je ne peux pas en dire autant de moi. Je tâtonne farouchement dans les ténèbres de mon esprit, à la recherche d'une lueur de conscience.

— Vous ne pouvez pas sortir dans cette tenue, déclare enfin mon compagnon d'un air réprobateur.

— Ah... Ah non ?

— Pas sans moi pour veiller sur vous.

— Vous êtes tout à fait bienvenu, intervient Sophie en hâte.

— Merci, mais la journée a été longue.

Et, la main toujours sur ma taille, il pivote vers ma colocataire.

— Mais si c'est votre taxi, en bas, je peux vous dire que le chauffeur s'impatiente.

— Oups ! Je dois y aller, alors !

Je soupire et hausse les épaules en signe d'excuse.

— Je suis désolée, Sophie.

Je m'attends à demi à me faire étripper pour haute trahison, mais Sophie me dévisage avec un large sourire.

— Tu n'as pas à t'excuser, Philly. Je dois avouer que je m'attendais que tu sois la colocataire la plus rasoir du monde. Après tout, tu vivais encore chez tes parents à ton âge, alors... Mais je crois que je me suis trompée sur toute la ligne.

Puis elle entre dans l'ascenseur, et appuie sur le bouton du rez-de-chaussée.

— Amuse-toi bien ! me lance-t-elle. Encore que tu n'aies pas l'air d'avoir besoin d'encouragements !

— Que vas-tu dire à Tony ? m'écrié-je soudain, empêchant les portes de se refermer.

Quelle question stupide ! Voilà que ma conscience l'emporte sur mon bon sens !

— Absolument rien. Il ne savait pas que tu venais, et il ne le saura jamais. Je ne voudrais pas lui briser le cœur en lui disant qu'il est passé à deux doigts de rencontrer la fille de ses rêves.

Comme j'hésite encore, je sens la main de Cal se refermer sur ma taille.

— Vous retardez M<sup>lle</sup> Harrington, fait-il valoir en me tirant en arrière.

Et les portes se referment enfin, me laissant seule avec lui. Je pivote, m'attendant à lire sur son visage une expression amusée. Mais il ne sourit pas. Est-il en colère, alors ? Impossible à dire. Ses yeux sont profonds comme l'espace. Pas moyen de savoir ce qu'il pense, ce qu'il éprouve. Et il n'a pas l'air décidé à se confier.

— Comment avez-vous su ? dis-je enfin pour rompre l'intolérable silence.

Il fait un léger mouvement, et je me rends brusquement compte de notre proximité physique, du plaisir que j'ai à être encore tout contre lui, dans ses bras.

— Comment j'ai su quoi ? demande-t-il avec un froncement de sourcils.

— Que j'avais besoin que vous me tiriez de ce mauvais pas ? J'ai songé à vous envoyer un message sur votre portable mais...

— Un message ?

Oups. Quelque chose dans sa voix me fait comprendre que j'ai commis une erreur en abordant le sujet.

— C'est amusant que vous parliez de messages. J'ai justement essayé de joindre quelqu'un tout l'après-midi, mais cette personne avait éteint son téléphone et a refusé de répondre à tous mes messages. A force d'essayer, je me suis retrouvé à court de batteries, et j'ai dû rentrer pour m'assurer qu'elle ne s'était pas perdue. Ou attiré des ennuis en acceptant de monter dans un taxi avec des inconnus.

— Quel rapport avec moi ? riposté-je, en une pathétique tentative d'humour.

Sans répondre – et sans me lâcher –, il se baisse pour ramasser mon manteau. Je dois faire un prodigieux effort pour ne pas le remettre aussitôt afin de me dérober à son regard. Car même si son visage ne trahit toujours rien, je me sens dans la position peu enviable du Petit Chaperon Rouge en face du Grand Méchant Loup.

Je serre donc farouchement mon manteau contre moi, pendant que Cal recouvre ma joue d'une main fraîche.

— En réponse à votre question, Philly, je me moquais bien de vous sortir d'un mauvais pas. Il était juste hors de question que vous sortiez dans cette tenue sans moi.

J'ai l'impression que la robe rétrécit encore sur moi, et je ne peux que bredouiller :

— Vous voulez dire que... que je... je...

— Exactement. Vous m'en voulez de vous avoir embrassée ?

— Vous en vouloir ? Non ! C'était parfait !

J'étouffe ensuite un grognement dépité. Je suis sur le point de me ridiculiser à jamais. Mais l'image de Cal, le souvenir de ses lèvres et de son parfum, de sa main dans la mienne, m'ont hantée toute la journée durant. Comment pourrais-je me conduire normalement après ce qui vient de se passer ? Je fais la grimace.

— Ce que je veux dire...

— Je sais ce que vous voulez dire. Oui, c'est bien ce que je redoutais !

— Bon, eh bien, merci beaucoup en tout cas. J'espère pouvoir vous rendre la pareille un jour.

Non, non, non...

— Pardon. Laissez-moi reformuler...

Sa bouche reste immobile, mais des ridules plissent soudain les coins de ses yeux, promesse d'un sourire.

— C'est inutile. C'était très clair.

Là, je ne sais plus que répondre. Du moins pas sans m'enfoncer davantage. Je m'imagine prise dans des sables

mouvants – au Serengeti – et sombrer au fur et à mesure que je me débats.

— Bon, je ferais bien d'aller mettre quelque chose de décent.

Et j'en profiterai pour écrire cent fois : « Je ne suis pas une tigresse, je ne l'ai jamais été et je ne le serai jamais. » Lorsque je fais un pas en direction de ma porte, cependant, mon compagnon me retient.

— Il serait dommage de vous changer, après vous être donné tant de mal pour avoir l'air...

— Je sais de quoi j'ai l'air, dis-je, vexée.

— Non, Philly, je vous promets que vous n'en avez pas la moindre idée.

Cette fois, il sourit. Je suis si surprise que mes genoux se mettent à trembler. Prenant sans doute mon silence pour un assentiment, il m'oriente vers son appartement.

Mille images érotiques m'envahissent l'esprit, tandis que la porte se rapproche en un lent travelling avant. Une nouvelle fois, je les repousse. Le baiser de Cal a enflammé mon imagination, mais je me dois de revenir à la réalité. Il ne s'agissait que d'un numéro d'acteur à l'intention de Sophie. Un numéro digne d'un Oscar, d'accord. Mais là n'est pas la question.

Au moins, avec Cal, je suis en sécurité. A défaut d'apaiser mes sens, l'idée soulage un peu ma conscience.

— Vous pouvez me prouver votre gratitude en me préparant à boire pendant que je me douche et que je me change, dit-il. Après quoi nous sortirons dîner.

Bon, c'est sûr à présent, je ne risque rien si nous dînons dehors. Malheureusement, une partie de moi aspire au risque, au danger. Un danger dont Cal serait la source.

— Rien ne vous oblige à faire ça, vous savez. Vous en avez assez fait aujourd'hui, et je vous suis très reconnaissante...

— Mais ?

*Mais* il m'entraîne dans quelque chose qui me dépasse, voilà. *Mais* il éveille en moi des sentiments inacceptables. Je



me répète donc qu'il essaie simplement d'être gentil. C'est tout.

Et comme il attend une réponse, et que je n'en ai aucune à lui fournir, je termine par l'un de ces gestes vagues qui ne signifient rien mais ont le mérite de dissimuler vos pensées. Des pensées telles que : « Je ne demande pas mieux que de passer une nouvelle soirée avec vous, mais je veux être davantage qu'une simple amie. Je veux une chose que vous ne pouvez m'offrir. Une chose dont j'ignorais l'existence avant de vous rencontrer. »

Grâce à Dieu, il n'insiste pas.

— Dans ce cas, c'est moi ou Tony, dit-il en ouvrant la porte. Je suis sûr que votre amie reviendra si vous l'appellez.

— Qu'est-ce que je lui dirais ? Que nous avons fait semblant de nous embrasser ? Non, merci !

— Bon. Mettez-vous à l'aise, alors.

Il me prend mon manteau, et je me sens de nouveau toute nue. Puis il ajoute :

— Il y a du vin blanc dans le réfrigérateur, si vous voulez.

— Merci, mais je crois que je vais me contenter d'eau minérale, à l'avenir.

— Vous apprenez vite, remarque-t-il en dégrafant ses boutons de manchettes.

Et c'est vrai, je découvre des sensations parfaitement nouvelles pour moi lorsqu'il déboutonne sa chemise et révèle un torse galbé, incroyablement sculptural. J'affecte malgré tout une parfaite indifférence. Moi aussi, je mériterais un Oscar...

— Q-Que prendrez-vous ?

— Un scotch. Double, avec de la glace. J'en ai besoin.

C'est ma faute. Il s'est conduit en chevalier servant, galant et tout, et je ne lui ai causé que des ennuis.

— Je suis désolée, Cal.

— Vous n'avez pas à l'être.

Il tend la main vers moi, comme pour me caresser de nouveau la joue. Mais au dernier moment, ses doigts se rétractent contre sa paume.

— Je suis de meilleure humeur depuis que je vous ai retrouvée, annonce-t-il.

Sur ces mots, il tourne les talons et ouvre la porte de sa chambre. J'aperçois des murs ocre et un grand lit blanc, puis le battant se referme avec plus de force que nécessaire, comme si un poids s'était abattu dessus.

Je pousse enfin un long soupir, et me rends compte à cet instant seulement que j'ai retenu mon souffle. Puis je me dirige vers la cuisine, et reste un instant devant le réfrigérateur ouvert dans l'espoir de me rafraîchir un peu.

Parce que j'ai chaud. Très chaud. Ma peau me brûle à tous les endroits où il m'a touchée. Je flambe tout entière d'un désir qui ne me mènerait nulle part, je le sais bien. La sagesse me commande de partir, de m'enfuir à toutes jambes. Mais je reste où je suis, et je remplis un bol de glace que je rapporte avec une bouteille d'eau dans le salon.

L'appartement de Cal est plus grand que celui que je partage avec les sœurs Harrington, et il est évident qu'aucun décorateur n'est intervenu dans son aménagement. Les fenêtres, hautes et nues, offrent une vue panoramique sur les lumières de Londres, plus nombreuses encore à l'approche de Noël.

J'essaie très fort de ne pas penser au fait que je vais passer les fêtes sans ma famille, sans mes amis, sans Don, et je me retourne brusquement pour étudier l'appartement.

C'est un endroit parfaitement masculin. Dépouillé, sans ces ornements et ces bibelots que l'on peut casser dans le noir. Une cheminée simple est percée dans le mur, deux fauteuils de cuir placés devant. Entre eux, un élégant tapis persan couvre le bois blond du parquet.

Au-dessus de la cheminée, une immense photo en noir et blanc, volontairement trop agrandie pour ne plus donner qu'une vague idée d'un tigre tapi dans les feuillages, porte la signature « Callum McBride ».

Ce qui me surprend, c'est que rien n'indique qu'il puisse s'agir d'un appartement provisoire. Tout, des meubles aux objets d'art primitif disposés çà et là, indique un endroit habité

à temps plein, reflétant le tempérament de son propriétaire. Et rien ne suggère que ce dernier est sur le point de partir.

D'une main mal assurée, je remplis un verre de glace et y ajoute du whisky. Puis je me sers un verre d'eau et le place contre mon front, m'attendant à demi à le voir bouillir. Car si la température tombe en flèche, à l'extérieur, il fait terriblement chaud dans l'appartement. Peut-être que Cal a augmenté le chauffage. Pourtant, d'une certaine façon, j'ai l'impression que la chaleur vient d'au-dedans de moi. En une tentative désespérée pour me rafraîchir, je prends un glaçon et, renversant la tête en arrière, le passe sur mon cou avec un soupir de soulagement.

Un autre soupir y fait écho, et je me retourne vivement. Cal se tient sur le seuil de sa chambre, vêtu d'un peignoir de bain blanc qui exalte le hâle de sa peau. Ses cheveux, séchés sommairement, sont encore tout ébouriffés.

Ses pieds nus ne font aucun bruit sur le parquet lorsqu'il s'avance vers moi, pareil à un tigre à l'affût.

## 8.

*Vous vous êtes ridiculisée devant l'homme de vos rêves.  
Que faites-vous ?*

*a. Vous lui dites que c'est sa faute s'il est aussi sexy et lui donnez votre numéro de téléphone au cas où il changerait d'orientation sexuelle ?*

*b. Vous évitez, pour le restant de vos jours, tout endroit où vous êtes susceptible de le croiser ?*

*c. Vous changez de nom et de couleur de cheveux ?*

*d. Lorsque vous le rencontrez de nouveau, vous faites comme si de rien n'était. C'est difficile, mais vous pouvez y arriver. Il vous trouvera peut-être froide, mais cela pourrait bien exciter sa curiosité...*

Lorsque Cal s'approche de moi, il prend le verre que je lui ai préparé, en engloutit la moitié d'un trait et le repose.

— J'avais peur que vous ayez froid, dit-il. J'ai pensé que je devais peut-être allumer un feu...

Trop tard. Le feu s'est allumé en moi dès l'instant où j'ai posé les yeux sur Cal. Il l'a involontairement attisé depuis, et le baiser que nous avons échangé n'a fait que le transformer en brasier.

— Je... je n'ai pas froid. Ça va, merci.

Ma robe me paraît plus étroite que jamais, c'est dire ! J'aimerais tirer sur le tissu pour l'éloigner de ma peau et laisser passer un filet d'air, mais Cal me saisit brusquement le poignet et m'en empêche.

— Bon sang, Philly, Dieu sait que j'ai essayé. Vraiment. Mais ce n'est pas facile de rester un type bien, avec vous.

Un type bien ? Mais qu'est-ce qu'il raconte ?

— J'avais ch-ch-chaud..., dis-je en bégayant, alors que je n'ai jamais bégayé de ma vie.

— Moi aussi, murmure-t-il en me prenant le glaçon de la main pour se le passer sur le visage, puis sur les lèvres.

Je sais ce qu'il ressent. Mes propres lèvres sont également brûlantes.

— J'ai risqué la pneumonie, reprend-il. Mais même une douche froide n'a rien pu y faire. Je suis ensorcelé par une femme qui appartient à un autre. Elle joue avec mes nerfs.

— Non ! Je... je... j'avais juste chaud et...

Je tressaille violemment lorsqu'il ôte le glaçon de ses lèvres pour le porter à ma tempe. C'est un geste d'une telle sensualité que j'en ai le souffle coupé.

— Chaud comment ? demande-t-il.

Je suis sur le point d'exploser !

— Cal, non...

— Ici ? murmure-t-il en faisant glisser le glaçon sur ma joue.

— Cal...

Mes protestations se font plus faibles. Mes jambes menacent à présent de se dérober. Je ne tiens debout que grâce à la main qu'il a refermée sur mon poignet, et qui m'immobilise.

— Là ? enchaîne-t-il en poursuivant impitoyablement sa descente sur mon décolleté.

Je sens un filet glacé couler entre mes seins, qui me semblent sur le point de jaillir du décolleté tant ils ont gonflé. Recouvrant enfin l'usage de la parole, je crie :

— Oui ! Oui, oui, oui ! Vous êtes content ? Ça vous amuse de me tourmenter ? De m'allumer comme un sapin de Noël ? De me réduire à l'état de marionnette ?

— Je ne suis pas homosexuel, Philly. Mais je suppose que vous l'aurez compris de vous-même.

Oui, je l'ai sans doute compris il y a longtemps, et choisi de l'ignorer. Ça m'aurait empêchée de flirter aussi ouvertement avec Cal.

Mais ce genre de question peut attendre. Pour le moment, j'ai soif d'action !

— Vous ne pouvez pas savoir comme ça me soulage, dis-je avec ironie.

— Philly, écoutez-moi. Je veux que vous compreniez bien. Vous pensiez peut-être que vous étiez en sécurité avec moi, mais vous ne l'êtes pas. Vous êtes en train de jouer avec le feu.

— Je suis déjà en feu !

Et je me jette à son cou, pour l'embrasser comme je n'ai jamais embrassé personne de ma vie entière. D'abord, il résiste, mais la lueur de désir qui est née dans ses yeux en dit long sur ses sentiments réels. Il finit par céder et m'attire contre lui, comme s'il voulait fondre nos deux corps en un seul. Nos souffles se mêlent en une respiration unique, nos langues se cherchent avec avidité.

Si je croyais avoir tout appris de notre précédent baiser, je dois bien admettre que je me suis trompée. Ce n'était qu'un avant-goût, une bande-annonce. Le cours magistral commence maintenant.

J'éprouve un incroyable soulagement lorsqu'il fait enfin glisser la fermeture de ma robe et libère mes seins tendus, gonflés, frémissants. Il glisse à genoux et, du bout des lèvres, en embrasse doucement chaque extrémité, avant de les titiller de sa langue. Je voudrais hurler de plaisir et de frustration, mais je me retiens. Je me sens libre, enfin femme. Mes vêtements me gênent. Je n'aspire plus qu'à m'en débarrasser pour accueillir Cal en moi... Le problème, c'est que je ne sais pas comment lui demander ce que je veux.

— Cal... S'il vous plaît...

Mais il se méprend sur le sens de ma supplique.

— Philly, je suis désolé... Non, non, non !

— N'arrêtez pas !

Si j'avais pu m'entendre, vraiment m'entendre, j'aurais sans doute été choquée par mon ton implorant. Mais je suis

bien au-delà de ce genre de conventions ou de considérations morales. Rien d'autre n'existe que la douceur des lèvres de Cal, que leur caresse sur des parties de mon corps qu'aucun homme n'a jamais vues, encore moins touchées.

— Je vous en prie, continuez...

Mais il est trop tard. Déjà, il bat en retraite. L'espace s'élargit entre nous, un courant d'air froid s'enroule autour de moi.

— Nous ne pouvons pas faire ça, dit-il.

— Si ! Si, nous pouvons !

Je ne suis pas idiote. Malgré mon manque d'expérience, je vois bien qu'il a envie de moi.

— Je ne peux pas.

Je baisse les yeux vers sa ceinture, et je rétorque :

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue !

Là, un semblant de raison me revient et je rougis jusqu'à la racine des cheveux, horrifiée de ma propre audace.

— Désolée...

— Non, coupe-t-il farouchement. Ne dites pas ça. C'est moi qui suis désolé. Je pensais pouvoir faire face.

Mais ses remords, je n'en veux pas ! Je veux qu'il me reprenne dans ses bras. Je ne me suis jamais sentie aussi seule de toute ma vie qu'à l'instant où il m'a lâchée.

Sans crier gare, il se retourne brusquement, prend son verre de whisky et le termine d'un trait. Mortifiée, j'en profite pour remettre mon soutien-gorge et ma robe descendue jusqu'à ma taille en place. Ce n'est que lorsque j'ai remonté la fermeture, avec un bruit crissant qui paraît déchirer le silence, qu'il pivote enfin.

— Vous êtes seule, dit-il.

Ça sonne comme une condamnation, mais il reprend :

— Vous êtes seule et vulnérable, et ce que nous faisons est mal. Vous devriez rentrer à Maybridge. Retrouver Don.

— Je n'y retournerai jamais.

— Vous ne le pensez pas, Philly.

Vraiment ? D'où vient ma certitude, je n'en ai aucune idée. Mais je sais que j'ai dit vrai. J'ai passé une bonne partie de ma

vie à me croire amoureuse de Don et voilà qu'après avoir été séparée de lui pendant vingt-quatre heures à peine, je me jette dans les bras d'un autre homme comme si ma vie en dépendait. Oui, quelque chose cloche. Mais ce n'est pas Cal. Ce n'est pas non plus ce que nous venons de faire.

— Vous êtes juste en colère contre Don parce qu'il n'a pas voulu vous accompagner à Londres.

Je rirais si je n'étais pas si près des larmes. Etre en colère contre Don, ça ne sert à rien. J'ai déjà essayé, et même hurlé de frustration quand sa mère contrecarrait nos plans. Chaque fois, il me retournait le regard piteux d'un chien qui vient d'être surpris en train de mâcher un chausson.

Non, il n'y a qu'un homme sur terre contre lequel je suis en colère. C'est celui qui se trouve en face de moi.

— Vous croyez que c'est un moyen pour moi de prendre une petite revanche, c'est ça ?

Il ne répond pas, ce qui signifie que oui, c'est exactement ce qu'il pense. Très bien. Il ne va pas s'en tirer comme ça.

— Et vous pensez que c'est également pour ça que je sortais avec Sophie ?

— Vous étiez pour le moins déshabillée, fait-il valoir en m'étudiant de la tête aux pieds. Et prête à l'action, quand je vous ai embrassée...

— Je vois. Et vous comptiez me sauver de moi-même, dans l'intérêt de Don ? Comme c'est généreux de votre part... Mais il me semble que vous oubliez une chose...

Je l'étudié moi aussi, vêtu uniquement de ce peignoir blanc qui, quelques minutes plus tôt, a caressé ma peau. Mon regard remonte lentement de ses pieds nus à ses yeux.

— Quand vous êtes entré dans cette pièce, reprends-je enfin d'un ton cinglant, vous sembliez vous-même prêt à l'action...

— Non ! Je...

— Inutile de vous expliquer.

Furieuse, j'agrippe mon sac et en tire mon téléphone portable tout en me dirigeant vers la porte. Je viens de passer un bras dans une manche de mon manteau lorsque Cal



m'arrête, posant une large main sur le battant pour m'empêcher d'ouvrir.

Je me retiens de lui faire valoir qu'il m'a justement suggéré de rentrer chez moi. Sans un mot, j'ouvre mon téléphone et j'appuie sur la touche de rappel du dernier numéro.

— Mais qu'est-ce que vous faites ?

— J'appelle un taxi. Je vais m'en tenir à mes projets initiaux pour la soirée. Ce pourrait bien être le jour de chance de Tony.

— Ça, ça m'étonnerait.

Sans douceur, Cal me prend le téléphone des mains et le porte à son oreille. Quelqu'un a dû répondre, parce qu'il marmonne « faux numéro, excusez-moi » avant de raccrocher. Puis il me rend le combiné, réprimant à grand-peine un sourire. Moi, je fulmine !

— Vous avez un sacré culot !

— J'ai également le numéro d'une compagnie de taxis plus proche que celle de Maybridge.

— Quoi ?

— Votre dernier appel était semble-t-il pour un taxi de Maybridge. Don ne vous a même pas emmenée à la gare ?

— Il ne pouvait pas m'y conduire lui-même. Un... un contretemps de dernière minute.

Et là, c'est la drame. Une larme qui doit autant à la tristesse qu'à la colère glisse le long de ma joue. Avant que j'aie pu la chasser, Cal l'efface du pouce.

— Il doit être très fort pour vous avoir gardée aussi longtemps en s'occupant si peu de vous.

Peut-être est-ce moi qui me suis accrochée à lui aveuglément. J'ai refusé de le laisser aller, refusé d'admettre qu'il ne tenait pas vraiment à moi, et qu'il ne restait que parce qu'il était trop gentil pour me le dire.

Cal se penche sur moi. Je tressaille, et je demande :

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous aide à mettre votre manteau.

Il me fait passer le bras dans la manche restante, comme si j'étais une gamine de deux ans.

— Là, c'est mieux. Maintenant, je peux réfléchir calmement.

Il me semble déjà en pleine possession de ses moyens intellectuels, surtout en comparaison du tumulte qui m'agite. Je n'ai cependant pas perdu toute fierté et, serrant mon manteau comme une armure, je fais un pas vers la porte. Avec une vivacité prédatrice, mon compagnon me retient.

— Laissez-moi, s'il vous plaît. Je dois y aller.

— Où ?

Je lui décoche un regard ferme pour lui faire comprendre que ça ne le regarde pas. Apparemment, il ne saisit pas le message, parce qu'il continue de me dévisager d'un air interrogateur.

— Me coucher, finis-je par avouer après un bref débat avec ma conscience. Avec un bon chocolat chaud et un livre.

*Guerre et Paix* sera peut-être assez long pour me donner le temps de digérer mon humiliation... Et encore, ce n'est pas sûr. D'humeur soudain provocante, j'ajoute :

— Vous êtes libre de me rejoindre, mais vous devrez apporter votre propre livre.

— J'avais prévu de vous emmener dîner.

— Pour reconstituer nos réserves, après avoir couché ensemble ?

Voilà qui a le mérite d'effacer son sourire. Sourire qui n'en est d'ailleurs pas vraiment un. Non, il s'agirait plutôt d'une expression douce, comme pour dire : « Nous pouvons peut-être recommencer... » Mais s'il le croit, il se trompe lourdement ! Pas question de revenir en arrière. Nous nous contenterons désormais d'être amis.

— Après avoir fait l'amour, dis-je avec une ironie cruelle, une pizza aurait été plus appropriée. Merci, mais je crois que je vais décliner.

— Quand avez-vous mangé pour la dernière fois ?

— On croirait entendre ma mère.

— Répondez quand même.

— Cet après-midi. Sophie m'a emmenée dans un très beau bar à sushi dans Harvey Nicks.

— Je vois. Un repas sans calories. Je suppose que c'était son idée.

— Disons que j'aurais sans doute préféré des œufs sur des toasts au beurre, si j'avais eu le choix. Mais ça ne fera pas de mal à mon tour de taille.

— Votre tour de taille est parfait, gronde Cal. Et je suis sincère !

Son étreinte se resserre sur mon bras, comme s'il était en colère. Puis il soupire.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas crier. Mais vous devez avoir faim.

Ça oui, je meurs de faim. D'autant plus que je me sens malheureuse. Je suis prête à manger n'importe quoi, si possible un plat riche en calories et en cholestérol.

— Je vais peut-être pouvoir me faire mon fameux cheddar fondu, dis-je en me forçant à sourire.

— Oh, non. Je ne vous laisserai pas faire ça.

— Mais la cuisinière est réparée !

Puis, en un effort désespéré pour changer de sujet, j'enchaîne :

— Au fait, qu'en est-il de la facture ? Qui la paie ?

— Les réparations sont couvertes par le contrat d'entretien. Mais je ne vous garantis pas de pouvoir faire venir un électricien si rapidement, la prochaine fois.

— Je... Merci.

— Ne me remerciez pas. Asseyez-vous et essayez juste de ne pas provoquer de catastrophe pendant deux minutes, le temps que je m'habille.

Je m'apprête à protester, alors il ajoute :

— S'il vous plaît.

Je capitule, mais il me demande de lui promettre d'attendre. Il doit redouter que je m'enfuisse dès qu'il aura le dos tourné. Et j'avoue que l'idée m'en a traversé l'esprit. Mais je me vois mal essayer de l'éviter au cours des mois suivants, redouter de le croiser chaque fois que je sortirai de l'appartement. Et puis, si je retourne à Maybridge pour supplier mon directeur de me reprendre à mon ancien poste, que ferai-je de ma nouvelle

garde-robe ? Donc, je n'ai pas le choix : je dois rester à Londres.

— C'est bon, dis-je. Mais j'ai besoin d'effectuer quelques... réparations avant d'oser sortir en public. Je ne voudrais pas effrayer les gens du coin.

Ma misérable tentative d'humour tombe à plat. Il n'essaie même pas de me faire croire que je n'ai nul besoin de vérifier mon apparence, que je suis parfaite. Non, il ouvre aussitôt la porte du dressing.

— Il y a un miroir là-dedans. Faites comme chez vous.

Restée seule face à mon reflet, je tente de déterminer ce qui m'a rendue si... résistible.

J'ai pourtant tout l'équipement normal. Rien de spectaculaire, notez, mais tout est en place. Deux yeux. De longs cils. Un nez, modèle sobre et efficace. Mes taches de rousseur, en cette saison, sont sous contrôle. Ma bouche...

Ah, ma bouche. Elle semble différente. Plus pleine, plus douce. Et un sourire gourmand flotte dessus quand je repense au baiser que nous avons échangé... Peut-être est-ce là mon plus bel atout. Je décide de concentrer mes efforts dessus et, après avoir essuyé le mascara qui a coulé, je sors le rouge à lèvres que Sophie m'a fait acheter. J'ai toujours estimé qu'étant rousse, je devais à tout prix éviter la couleur rouge. Apparemment, je me suis trompée...

Cal m'attend, prêt à partir, quand j'émerge du dressing. En me voyant, on dirait qu'il va dire quelque chose, mais il se ravise. Je le sais parce que je le vois crispier la mâchoire avant de se retourner brusquement pour ouvrir la porte. Il s'écarte ensuite pour me laisser passer, assez largement pour être sûr que nous n'allons pas nous toucher.

— Où allons-nous ?

— Pardon ? Oh, dans un restaurant du coin. J'ai réservé une table cet après-midi. C'est pour ça que je vous ai appelée. Pour vous demander si vous vouliez dîner avec moi. C'était avant de...

Il s'interrompt, mais il n'a pas besoin de continuer. Nous savons tous deux avant quoi. Je le dépasse donc pour me

diriger vers l'ascenseur, qui nous amène jusqu'au rez-de-chaussée dans un silence de plomb. Je traverse ensuite le hall de l'immeuble d'une démarche incertaine imputable aux talons sur lesquels je suis perchée, avant de remarquer que Cal m'étudie avec amusement.

— Ce sont de nouvelles chaussures. Sophie a fait du beau travail, n'est-ce pas ?

— Superbe. Vous arrivez à marcher avec ça ?

— Il le faudra bien. Sinon, lundi, j'aurai des ennuis.

— C'est le personnel masculin de Bartlett's qui va avoir des ennuis, marmonne-t-il.

Ignorant délibérément le sous-entendu, je demande d'un ton détaché :

— Le restaurant est loin ?

— Au coin de la rue.

Ça veut tout et rien dire, mais je hausse les épaules.

— Allons-y, alors.

Sans vérifier qu'il me suit, je me remets en marche d'une démarche chaloupée, comme si le fait de porter des talons de dix centimètres était pour moi la chose la plus naturelle du monde. Et je dois dire qu'à ma grande surprise, je ne m'en tire pas trop mal.

Au moment où je m'apprête à pousser la porte de l'immeuble, elle s'ouvre d'elle-même pour révéler une femme grande et séduisante, incroyablement élégante.

— Cal, mon chou ! s'exclame-t-elle.

Elle l'embrasse sur la joue et lui passe un bras autour des épaules. Je sens, en moi, les petites cellules vertes de la jalousie se mettre à bouillonner.

— Tessa, répond-il. Tu es superbe. Comme d'habitude.

— Toi aussi, mon ange. Quand es-tu rentré ? Pourquoi n'as-tu pas appelé les parents ?

— Je ne suis là que depuis deux jours. J'ai été occupé. Ça ne les intéresserait pas.

Son laconisme apaise un peu mes petites cellules vertes. M<sup>me</sup> Grande et Élégante ne paraît cependant pas s'en offusquer.

Elle se contente de secouer la tête d'un air réprobateur, avant de tourner vers moi un regard pénétrant.

— Occupé, je vois, dit-elle avec un sourire qui adoucit cependant sa remarque.

Puis elle m'offre une main parfaitement manucurée, qui n'a sans doute jamais vu un évier de cuisine.

— Tessa, voici Philly Gresham. Elle a emménagé avec les sœurs Harrington pour quelques mois. Nous allons dîner chez Nico. Philly, voici ma sœur, Tessa Cartwright. Probablement de retour d'une expédition de shopping.

Tessa lui adresse le genre de regard irrité d'une sœur pour son frère – je connais – et me sourit.

— Ravie de vous rencontrer, Philly. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis au numéro 64. N'hésitez pas.

Puis elle se tourne de nouveau vers son frère.

— Quand tu auras le temps, appelle-moi pour que nous dînions ensemble. Je te raconterai les derniers ragots familiaux.

Et, avec un petit signe de la main, elle se dirige vers l'ascenseur. Je franchis enfin la porte et frémis, pas seulement du fait de la température.

— Vous avez froid ?

— J'aurais dû mettre des sous-vêtements de montagne.

— Permettez-moi de ne pas être d'accord.

Posant une main légère au creux de mes reins, il m'oriente vers la gauche. Il me prend ensuite le bras et le passe sous le sien, sans doute pour me tenir chaud.

— Ce n'est pas très loin.

Il aurait été mesquin de ma part de protester, ou d'essayer de me dégager. Nous avons d'ailleurs déjà marché comme ça dans Kensington Gardens, à l'époque où je croyais qu'il ne s'intéressait pas à moi en tant que femme. Mais à présent, c'est différent. La tension sexuelle est presque palpable, entre nous.

Nous arrivons enfin au restaurant – il s'appelle Chez Nico – après quelques minutes de marche. Cal est accueilli en vieil ami de la maison. Apparemment, il est bien connu du patron. Enfin quand je dis connu... Peut-on connaître vraiment un

homme ? J'ai cru le connaître moi aussi. Mais je me suis trompée sur toute la ligne !

Oh, je sais qu'il est gentil, drôle et qu'il embrasse bien. Autant de points positifs à son crédit. Mais je sais aussi, désormais, qu'il m'a dupée en me laissant croire qu'il était le doux et affable voisin gay du 72. Pourquoi a-t-il fait cela ?

Et il n'a même pas fait allusion au fait que sa sœur vivait dans le même immeuble. J'ignorais même qu'il avait une sœur ! Et moi, comme une idiote, qui lui ai raconté l'histoire de ma vie ! D'accord, il n'y a pas grand-chose à en dire. Mais j'ai tout de même l'impression d'avoir été roulée.

Nous accrochons nos manteaux et, conduits par un maître d'hôtel, nous dirigeons vers un bar minuscule où l'on nous propose à boire. Cal opte pour un scotch.

— Et de l'eau minérale, ajoute-t-il sans me demander mon avis.

— Plate ou pétillante, mademoiselle ?

Là, quelque chose en moi explose. D'un geste théâtral, je pose la main sur ma poitrine, parfaitement consciente d'attirer l'attention sur mon décolleté.

— Oh, mon Dieu, j'ai bien peur que de l'eau pétillante me tourne la tête !

Je ne suis en général pas de ce tempérament fougueux que la légende associe aux rousses, mais c'est comme si quelqu'un avait allumé en moi une mèche de dynamite. C'est vrai, j'ai dit à Cal que je comptais m'en tenir à l'eau minérale. Mais n'est-ce pas le privilège d'une femme que de changer d'avis ?

— Je suis désolé, Philly, j'ai dû mal vous comprendre.

Cal parle d'un ton posé sans doute destiné à me calmer, mais ça produit exactement l'effet inverse !

— Un cocktail, réponds-je avec détachement. Un Woo Woo.

C'est de toute façon le seul cocktail que je connaisse. Ma sœur – une tigresse née, elle – en a préparé une fois pour son enterrement de vie de jeune fille. Je ne sais pas précisément ce qui entre dans sa composition, à part de l'alcool de pêche et de

la vodka, mais je me rappelle que le résultat a une belle couleur et un goût agréable.

Discrètement, le serveur coule un regard interrogateur à Cal. Ce dernier acquiesce, tout aussi imperceptiblement.

— Un Woo Woo. Très bien, mademoiselle.

Les boissons arrivent vite, accompagnées de petits fours. Tout en les sirotant, nous choisissons nos plats et passons commande. Nos apéritifs terminés, nous sommes conduits à une petite table située dans un recoin isolé du restaurant, à l'abri des regards. Peut-être le maître d'hôtel redoute-t-il que je ne me mette à lancer des assiettes à la tête de Cal ? Il a raison.

— Je vous ai acheté un cadeau, annonce mon compagnon après que le serveur nous a apporté nos entrées.

— Oh ?

Je fais de mon mieux pour me concentrer sur ma mousse de saumon, tandis qu'il sort de sa poche une petite boîte qu'il pose entre nous. Elle est emballée dans un papier cadeau assez élaboré, surmonté d'un ruban argenté extravagant.

Diable... Je suis remontée contre lui, bien décidée à être désagréable, et voilà qu'il m'offre un cadeau ! Ça prouve qu'il a pensé à moi. Au cas où les messages qui s'entassent sur mon répondeur ne suffiraient pas...

— Très joli. J'allais vous demander si vous aviez fait le nœud vous-même mais apparemment, non.

— O. K., c'était mérité. Je suis désolé.

— C'est tout ? Vous êtes désolé ? Vous m'avez laissée croire que vous étiez gay ! J'étais horriblement embarrassée de vous avoir appelé le « Beau George ».

— Je sais. Vous auriez dû voir votre tête...

— Très drôle.

— Ecoutez, je vous promets que je comptais vous dire que je n'étais pas gay sitôt après avoir mangé cette pizza. J'avais compris que vous vous mépreniez sur mon compte. J'allais vous proposer de vous sortir, vous inviter au théâtre.

— C'est ça. Vous comptiez flirter histoire de tuer le temps avant de partir filmer la vie des tortues dans les mers du Sud ?



— Quelque chose du genre, répond-il sans se laisser démonter.

Et moi, idiot que je suis, je ne peux m'empêcher de frémir d'excitation en imaginant ce que peut être ce « quelque chose »...

— Bref, au moment où j'allais vous expliquer que j'étais parfaitement hétérosexuel, vous vous êtes mise à parler de votre petit ami.

— Maudit vin rouge.

Peut-être ai-je inconsciemment voulu lui donner l'impression que j'étais désirable, puisque j'avais un petit ami ? Erreur fatale, apparemment.

— A la façon dont vous avez parlé de lui, il était évident que vous étiez ensemble depuis des années. Seul un salaud aurait profité de votre évidente vulnérabilité. Je ne suis pas ce genre d'homme.

— Je vois... Sauf ce soir, c'est ça ?

## 9.

*Vous devez annoncer à votre fiancé que vous le plaquez pour quelqu'un d'autre. Que faites-vous ?*

*a. Vous le regardez droit dans les yeux, lui dites la vérité et lui annoncez que vous êtes désolée, que c'est un type bien mais que voilà, vous ne l'aimez plus.*

*b. Vous demandez à son meilleur ami de lui annoncer la nouvelle.*

*c. Vous vous arrangez pour qu'il vous surprenne dans les bras de votre nouvel amour, pourvu qu'il ne soit pas de nature violente.*

*d. Vous arrêtez de répondre à ses messages et vous espérez qu'il comprendra ce que ça veut dire.*

*e. Vous lui écrivez et déguerpissez chez votre grand-mère en attendant qu'il digère la nouvelle.*

Bon, résumons. Malgré toutes ses qualités chevaleresques, Cal n'a donc pas pu se montrer à la hauteur des valeurs qu'il prêche. Il a fini par se laisser emporter et m'a embrassée. Il a fait davantage que m'embrasser, d'ailleurs. Tout mon corps vibre encore de ses caresses.

Et voilà que maintenant, il m'annonce qu'il ne veut pas profiter de moi !

— Je ne suis pas fait de pierre, Philly. Avez-vous seulement une idée de l'image que vous offriez, la tête renversée en arrière, à vous passer ce fichu glaçon dans le cou ?

Le spectacle qu'il évoque est assez choquant, je l'admets, indigne de la Philly Gresham qui a quitté Maybridge deux jours plus tôt à peine.

Essayant tant bien que mal de me justifier, je proteste :

— Je n'étais pas censée avoir de public. Et puis...

Je hausse les épaules, puis je dois retenir mon décolleté qui menace de perdre son combat contre la gravité et de descendre davantage encore. J'achève dans un souffle :

— ... j'avais chaud. Et j'étais troublée parce que vous aviez fait semblant de m'embrasser.

J'espère à demi qu'il me dira que non, idiot que je suis, il n'a pas fait semblant. Au lieu de cela, il déclare :

— Ça ne se reproduira plus, Philly.

Zut. Ce n'est pas du tout ce que je voulais entendre ! Je riposte audacieusement :

— Qu'est-ce qui ne se reproduira pas ? Le faux baiser, ou le vrai ?

Je prends des risques et je le sais, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je veux l'entendre dire qu'il me désire. Je veux que rien, à part peut-être la fin du monde, ne puisse plus le retenir de me faire l'amour.

— Les deux. Ce dont vous aviez besoin hier soir, avant tout, c'était d'un ami. De réconfort. Pas de vous tenir sur vos gardes de peur que je ne vous choisisse comme dessert après la pizza.

Mais jamais je n'ai eu peur en sa présence. La preuve, je suis montée avec lui dans un taxi sans réfléchir ! Et de le savoir si attentionné, si soucieux de moi, ne fait qu'ajouter à l'attrance qu'il exerce sur moi. Etre aimée d'un tel homme doit être la chose la plus merveilleuse du monde. Mais je sais également, instinctivement, qu'il n'est pas le genre d'homme à s'installer à Maybridge. Qu'il ne se contentera pas de la vie calme et sans histoire dont j'ai toujours rêvé.

Ou plutôt, dont la souris qui a quitté Maybridge deux jours plus tôt a toujours rêvé. Et je ne suis plus cette fille-là. Un seul baiser de Callum McBride aura suffi à me transformer.

— J'ai vite compris, reprend-il avec une hésitation, que vous vous sentiriez plus à l'aise avec moi si vous vous imaginiez que j'étais gay.

Alors là, il a parfaitement réussi son coup. Si je l'ai laissé me prendre par le bras et par les épaules, c'est parce que je me suis imaginé que je ne risquais rien. Que je ne jouais pas avec le feu puisqu'il était homosexuel.

— Je me suis aussi rendu compte que si vous vous sentiez en sécurité, je pourrais rester près de vous.

— Vraiment ?

J'opte pour un froncement de sourcils pensif, destiné à dissimuler le sourire béat qui menace d'éclater sur mes lèvres.

— Oui, vraiment. Et croyez-moi, il n'y avait rien de noble là-dedans. Je voulais rester près de vous, pouvoir vous toucher, vous prendre par la main, vous voir rire, vous pousser à confier ces secrets que l'on ne dit qu'à un ami.

— Vous ne pensez pas qu'un homme et une femme hétérosexuels peuvent être bons amis ? intervient-je avant qu'il puisse aller plus loin sur le sujet des secrets.

— Dans notre cas, nous avons prouvé que ça ne marchait pas. J'ai réussi à jouer le jeu vingt-quatre heures à peine. Et même durant ces vingt-quatre heures, vous n'avez pas été complètement dupe.

Non seulement je n'ai pas été complètement dupe, mais j'ai fait de mon mieux pour le séduire ! Je préfère cependant ne pas insister sur ce détail...

— Et ce matin, quand vous avez flirté avec moi, au petit déjeuner ? Car c'était bien de flirt qu'il s'agissait, non ?

— Je... je suppose que je n'ai pas pu m'en empêcher. Pas plus que vous n'avez pu vous empêcher de foudroyer cette fille du regard, au marché.

Je grimace, rouge comme une pivoine. Pour la discrétion, je repasserai.

— Vous vous en êtes aperçu ?

— Oui. Et j'ai compris qu'au fond de vous-même, vous saviez que je n'étais pas gay. Sans quoi cette fille vous aurait amusée, au lieu de vous apparaître comme une rivale.

Je ne sais que répondre mais, Dieu merci, il enchaîne :

— C'est pour ça que vous n'avez pas répondu à mes messages, Philly ? Parce que vous vous sentiez coupable vis-à-vis de Don ?

— Je ne suis pas rentrée directement à la maison, réponds-je évasivement. Je me suis rendue au musée des Sciences.

— Oh, je vois.

Je me demande si je ne viens pas de trahir très exactement, à travers cette révélation, ma façon de penser et ce que j'ai ressenti à ce moment précis. Pour me justifier, je ne peux pas m'empêcher d'ajouter :

— Ils ont une Austin 1922 là-bas. La même que Don restaure. Il m'a demandé d'aller la voir et de lui envoyer une carte.

— Je suis désolé.

— Que je lui aie envoyé une carte ?

— Non. Que vous vous soyez sentie coupable.

— Pourquoi ? Ce n'est pas votre faute.

Ou du moins, pas directement. Je dois assumer à cent pour cent ma responsabilité dans cette affaire.

— Et pour être honnête, reprends-je, je ne sais pas vraiment ce que je ressentais. De la confusion, essentiellement.

C'est une légère déformation de la vérité, mais je n'irai pas brûler en enfer pour si peu. En tout cas, j'espère.

— Tout se passe bien ? demande le serveur en réapparaissant pour nous enlever nos assiettes.

Nous avons à peine mangé, mais Cal acquiesce.

— Très bien, merci.

Un ange passe lorsque le plat de résistance nous est apporté, et que nos verres sont remplis. Je regarde le mien avec appréhension, et Cal déclare :

— C'est du blanc.

— Je vois, merci. Très bon choix.

Après le Woo Woo, je me vois mal prétendre que je ne veux boire que de l'eau. Mais je dois rester sur mes gardes. Notre discussion va bien plus vite que prévu. Et je n'ai aucune expérience des joutes verbales, des sous-entendus, de la

séduction voilée. J'ai conscience de me révéler, de m'exposer au regard de Cal d'une façon bien plus dérangeante encore que si je m'étais déshabillée devant lui.

— Je peux ouvrir ça, maintenant ? dis-je en désignant le cadeau.

Il semblait sur le point de dire quelque chose, mais il acquiesce.

— Allez-y. C'est votre cadeau.

Je déchire le papier mais j'épargne le ruban. Je sais déjà que je garderai ce petit ruban jusqu'à la fin de mes jours, soigneusement rangé. Sous le papier, je découvre une boîte plate qui contient un porte-clés. Un boîtier d'alarme miniature y est accroché. Pas le gadget en plastique que ma mère m'a fait acheter, non, un boîtier de métal noir brossé, indestructible, qu'aucun agresseur ne pourrait faire taire.

— C'est pour remplacer celui que j'ai écrasé à coups de taille quarante-cinq.

— Quarante-cinq, vous dites ?

Je sens en moi le frisson qui annonce que je vais me transformer en tigresse. Je lui décoche un regard intense, puis lève le sourcil droit.

— J'aurais dit... plus grand.

Malgré l'éclairage tamisé de cette partie du restaurant, je jurerais qu'il a rougi. Un enivrant sentiment de puissance m'envahit.

— Vous croyez que c'est prudent de me donner ça dans un espace clos, renchéris-je en frôlant le bouton de déclenchement du bout du doigt.

— Ça vous permettra d'appeler au secours si vous vous sentez en danger.

— Vous aimez vivre dangereusement, on dirait...

— C'est mieux que le contraire.

— Qu'en savez-vous ? Vous vivez dangereusement depuis l'âge de treize ans, quand vous avez massacré l'un des plus beaux draps de votre mère pour échapper à votre destin d'architecte.

— Contrairement à vous, qui avez un travail stable et un petit ami depuis longtemps ?

Sitôt ces mots prononcés, il secoue la tête.

— Oubliez que j'ai dit ça. Si c'est ce que vous voulez, qui suis-je pour vous critiquer ?

Mais est-ce vraiment ce que je veux ?

— J'ai quitté mon chez-moi, j'ai un nouveau travail et une nouvelle garde-robe. Alors ne vous en faites pas. Je ne me débrouille pas trop mal. Surtout pour quelqu'un qui n'est là que depuis moins de quarante-huit heures.

— Mais vous avez dit vous-même que vous n'aviez accepté ce travail qu'à contrecœur, parce que votre mère vous y a poussée. Désolé de vous décevoir, ma belle, mais il faut davantage qu'un drap fichu pour échapper à votre destin.

— C'est tiré du Manuel McBride de Philosophie ? Quelle pensée profonde...

— Tout ce que je dis, répond Cal sans s'offusquer de ma pique, c'est qu'il est parfois préférable de se contenter de ce que l'on a et de ce que l'on connaît plutôt que de plonger tête baissée dans le noir.

— Ce n'est pourtant pas ce que vous avez fait ! Vous ne vous êtes pas contenté de ce qui vous était offert sur un plateau !

— J'ai bien failli, reconnaît-il. Si mes parents ont accepté de m'offrir un tel matériel de cinéma, au fil de mes anniversaires, c'est en échange de la promesse que je ferais des études d'architecte sérieuses, et que je rejoindrais le cabinet familial.

— Et vous comptiez tenir cette promesse ?

— Oui. L'architecture peut représenter une activité très lucrative, surtout dans un cabinet établi. Je pensais que je pourrais être architecte et financer grâce à cela des projets cinématographiques pendant mon temps libre. J'ai cru que je pourrais avoir le beurre et l'argent du beurre et, pendant deux ans, je me suis appliqué à devenir celui que mes parents voulaient que je sois.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Quelqu'un que j'ai rencontré à l'université.

Il hésite et paraît choisir ses mots, comme s'il tenait vraiment à ce que je comprenne.

— Une fille intelligente, drôle, jolie, talentueuse. Elle s'est tuée de façon stupide, en glissant dans un escalier parce qu'elle était en retard à un cours qui ne l'intéressait même pas. Elle était là, pleine de vie, joyeuse. La seconde d'après, elle était morte.

— Je suis désolée, Cal.

J'aimerais lui prendre la main pour le reconforter, mais je me ravise. Malgré les dernières vingt-quatre heures, je ne le connais pas assez bien pour ce genre de familiarité.

— Elle avait vingt et un ans. Même pas votre âge, Philly. Et elle étudiait les mathématiques au lieu de la musique pour faire plaisir à son père. Il lui avait dit qu'il était stupide de perdre son temps à chanter. Elle avait pourtant une voix sublime... Capable de vous faire rire, pleurer...

— Vous l'aimiez.

Sourcils froncés, il s'agite un peu sur sa chaise.

— Peut-être. Comme on peut aimer à cet âge. Mon chagrin était autant dû au fait de la perdre qu'à la perte de mon innocence, d'une certaine façon.

Il hausse les épaules, mais je vois bien dans ses yeux que sa peine est toujours vivace.

— Tout ce que je sais, en tout cas, c'est qu'elle a gâché sa vie pour faire plaisir à quelqu'un d'autre. J'ai juré sur sa tombe que je ne ferais pas la même erreur.

A ma grande surprise, c'est lui qui me prend la main. Je le laisse faire, envahie d'une douce chaleur.

— C'est ça, dis-je, comprenant brusquement. Votre grand secret. Celui que vous n'avez dit à personne.

— Vous êtes futée.

— Plus encore que vous ne le croyez.

Et comme je n'ai aucune envie de lui dire mon propre secret, et que je pense qu'il ne le croirait pas de toute façon, je demande :

— Que s'est-il passé ensuite ?



— J'ai quitté l'université.

— Et personne n'a rien dit ? Vous avez laissé entendre que votre mère n'était pas enchantée de votre choix de carrière. Et quand votre sœur vous a demandé si vous aviez vu vos parents...

Je laisse ma phrase en suspens, et mon compagnon soupire.

— D'accord. Il y a eu une dispute homérique. Ma mère m'a suggéré de prendre une année sabbatique. Elle pensait qu'un an dans une équipe de tournage, en tant qu'assistant de quelqu'un d'autre, dehors par tous les temps sept jours sur sept, me ferait changer d'avis. Mon père lui, savait déjà que ce ne serait pas le cas. Que si je quittais l'université, je ne reviendrais pas.

— Il a voulu vous forcer à tenir votre promesse ?

— Il était plus intelligent que ça. Il m'a offert mon appartement actuel, à la condition que je passe mon diplôme. Il ne demandait rien d'autre.

— Votre appartement ? Le 72 ?

— Oui. C'est mon père qui a dessiné l'immeuble.

— Il est très beau.

— Et il a gagné un prix pour ça. Nous autres McBride sommes de sacrés travailleurs. Evidemment, le talent, ça aide. Et mon père en a beaucoup. Quand le promoteur a eu des difficultés financières, mon père a récupéré des parts de l'immeuble. Ils ont un penthouse sur le toit qu'ils utilisent quand ils sont à Londres. Tessa a reçu un appartement juste en dessous du mien en guise de cadeau de mariage. Son mari et elle vivent dans le Yorkshire, mais ils l'utilisent comme pied-à-terre. Et mon père m'a proposé le 72 si j'abandonnais mes projets.

— Je ne comprends pas... Si vous avez refusé...

— J'ai acheté l'appartement lorsqu'il a été mis en vente il y a deux ans. Une façon de dire que j'avais réussi par mes propres moyens.

Je fronce les sourcils, et je ne peux m'empêcher de secouer la tête.

— J'ai mal fait, vous croyez ? demande-t-il en reposant sa fourchette pour me dévisager avec attention.

— A vous de me le dire. Est-ce que votre père est venu frapper à votre porte pour vous serrer dans ses bras et vous dire que vous aviez eu raison ?

— S'il l'a fait, j'étais sorti à ce moment-là. Mais en sus d'être talentueux et intelligent, mon père est très buté. Ce n'est pas du tout son genre de faire ça.

— Et vous n'avez pas l'impression d'avoir hérité de ces qualités ?

— Qui, moi ? raille mon compagnon avec un rire qui semble forcé.

— Ne laissez pas la situation pourrir, Cal.

— J'ai essayé...

— Non, vous n'avez pas essayé. Vous avez agité votre succès sous leur nez comme une cape rouge devant un taureau. Ce que vous avez dit ce faisant, c'est : « Vous voyez ? Je n'ai pas besoin de vous. » Un peu d'humilité ne ferait de mal à personne, vous ne croyez pas ? Après tout, si vous êtes ce que vous êtes, c'est également grâce à vos parents. C'est parce qu'ils vous ont fait intelligent, talentueux et têtù.

— Allez-y franchement, Philly. Si vous pensez que j'ai fait une erreur, dites-le.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour ça. Imaginez-vous sur la tombe de vos parents dans dix, vingt, trente ans. Imaginez ce que vous ressentirez ce jour-là, sachant que vous auriez pu faire la paix mais que votre fierté vous en a empêché.

Cal se rembrunit à ces mots, et je serre ma main sur la sienne pour lui faire savoir que je comprends ce qu'il éprouve. Puis j'ajoute à voix basse :

— C'est bientôt Noël. C'est peut-être l'occasion de vous montrer généreux...

— Et que voulez-vous que je fasse ? Que je m'emballe dans du papier cadeau et que je me fasse livrer chez mes parents ?

— Si vous faites ça, je préférerais qu'on vous livre chez moi. Malheureusement, je passe Noël avec ma grand-tante Alice. Je crois que l'excitation d'un tel cadeau la tuerait.

Je me demande fugitivement si le Woo Woo est responsable de mon audace, ou si je deviens juste de plus en

plus tigresse et de moins en moins souris. Ça ne m'empêche pas de rougir, en tout cas, et je retire ma main de celle de Cal pour faire mine de me caler une mèche de cheveux derrière l'oreille.

— Bon, le sermon est terminé, dis-je avec un rire un peu nerveux. Et maintenant, si vous me disiez qui est le Beau George ? Et si Jay n'est pas votre « partenaire » — j'accompagne le mot d'un geste mimant des guillemets — pourquoi avait-il l'air de m'en vouloir à ce point ?

Cal hésite, mais paraît accepter le changement de sujet. Nous nous remettons à manger.

— George Mathieson est la personne qui a loué mon appartement pendant que j'étais en Afrique. Il est parti la semaine dernière. Je suppose que c'est le Beau George en question.

— En tout cas, c'est George. J'ignore s'il est beau.

— Oh, superbe. Un mannequin d'un mètre quatre-vingt-dix avec des yeux océan et des pommettes taillées dans le marbre.

— Un simple « oui » aurait suffi, maugréé-je.

— Vous n'avez vraiment pas à vous en faire, Philly.

— Non ?

Mais je ne peux m'empêcher de le taquiner.

— Et Jay ? Il a l'air de vous trouver à son goût.

— Je ne sais pas. Il faudrait demander à sa femme.

— Sa femme ?

— Vous semblez surprise.

Il se moque de moi, et je marche à tous les coups. Je soupire.

— S'il n'était pas jaloux, qu'est-ce qui lui a pris, ce matin ?

— Il voulait que je vienne regarder le premier bout à bout du film. Je lui ai dit que j'avais déjà un engagement.

— Ça n'avait rien à voir avec le parapluie, alors ?

— Pensez-vous. Je lui ai donné le nouveau parapluie sans rien dire, et il n'a même pas fait la différence avec l'ancien.

— Mais il était tellement désagréable ! Si ce n'était pas de la jalousie, c'était de la franche grossièreté !

— Ce n'était pas dirigé contre vous, Philly. Jay aime passionnément son travail. Il avait passé la moitié de la nuit en montage, et il était agacé que je vous fasse passer avant une occasion de voir son travail, et donc de lui faire des compliments.

Perplexe, je me remémore rapidement les événements de la matinée.

— Je ne comprends pas..., dis-je enfin. Pourquoi avoir insisté sur cette histoire de parapluie, alors ?

— Pour passer du temps en votre compagnie. De toute façon, il fallait bien que je lui rachète un parapluie. Mais croyez-moi, vous mettre dans ce taxi et vous laisser partir m'a coûté énormément.

Je reste silencieuse, cependant ma peau frissonne de plaisir.

— Jay m'a distrait un instant, en m'appelant depuis son balcon. Quel idiot ! Quand je me suis retourné, le taxi avait déjà tourné au coin de la rue. Comme si vous étiez brusquement sortie de ma vie. Comme si vous n'aviez jamais existé. Je dois avouer que ça m'a fait un coup au cœur...

Il s'interrompt soudain, comme s'il était conscient d'en avoir trop dit. Une douce chaleur, qui n'a rien à voir avec la température clémente du restaurant, m'enveloppe peu à peu...

— C'est stupide, je sais, mais quand vous n'avez pas répondu à mes messages, je me suis tout de suite imaginé le pire. A la fin, j'ai décidé d'abrégé la séance de montage.

— Oh, non. Jay doit vraiment me détester, maintenant.

— Ne craignez rien. Il a beau être obsessionnel, il n'est pas inhumain. Il a bien vu que j'avais l'esprit ailleurs. C'est lui-même qui m'a dit d'y aller et de régler ce qui me préoccupait, parce que je lui tapais sur le système à regarder sans cesse mon téléphone. Je voulais juste vous voir, m'assurer que tout allait bien.

— Je ne suis pas une parfaite incapable, Cal. Je peux prendre soin de moi et aller d'un point A à un point B sans qu'on me tienne par la main.

Cal hausse les épaules, en un geste qui ressemble à une expression de capitulation.

— Je sais, c'était complètement idiot. Mais je voulais vous voir. Vous regarder, même si je savais que je n'avais pas le droit de toucher.

Je songe soudain que Don – et ce n'est pas faute de l'avoir encouragé – ne me touchait jamais. Il n'a jamais eu de ces mille gestes d'affection que Cal a manifestés à mon égard.

— Puis les portes de l'ascenseur se sont ouvertes, et je vous ai vue comme je n'osais même pas en rêver, vêtue à damner un saint. Et ce n'était ni pour moi ni pour votre fiancé. Non, c'était pour un samedi soir de fête dans Londres avec Sophie Harrington. Alors j'ai perdu la tête. C'est pour ça que je vous ai embrassée. Vous aviez l'air disponible, j'ai décidé que personne d'autre n'en profiterait.

— Vous auriez pu m'avoir, pourtant..., ne puis-je m'empêcher de lui rappeler.

— Et après ? Vous vous sentiez déjà coupable à cause de notre badinage. Si j'avais tiré davantage de votre...

Il se tait. Je le presse :

— De quoi ?

— J'allais dire de votre innocence.

Il laisse le mot planer entre nous pendant un moment, comme s'il avait deviné mon secret et n'attendait qu'un geste ou une parole de moi pour en avoir confirmation. Mais je ne bouge pas, et il secoue la tête.

— Je voulais dire « vulnérabilité ». Vous m'auriez détesté, Philly. Mais je me serais détesté bien davantage encore.

— Vous m'avez demandé pourquoi je ne vous avais pas rappelé...

Puisqu'il me dévoile son âme, je me dois de lui rendre la pareille. Mais c'est aussi dur pour moi que de me déshabiller en public.

— Vous m'avez mise dans le taxi, puis vous m'avez embrassée sur la joue...

Je touche l'endroit exact du bout des doigts, et il me semble sentir de nouveau l'abrasion de sa barbe, la fragrance de son parfum mêlé à celui des feuilles mortes et à l'air frais.

— J'ai cru l'espace d'un instant que vous alliez rester. Que vous alliez envoyer Jay au diable, monter avec moi et passer à la vitesse supérieure. C'était ridicule et je le savais, mais je le souhaitais tellement que c'en était presque douloureux.

— Croyez-moi, j'en avais tout autant envie.

— Mais vous ne l'avez pas fait. Vous vous êtes reculé et vous avez tourné le dos. Quand j'ai voulu vous faire signe, vous aviez déjà les yeux levés vers Jay, comme si vous aviez oublié jusqu'à mon existence.

— Non !

— Je me sentais... jalouse. Je sais que je n'en avais pas le droit mais c'est comme ça.

Je suis tellement nerveuse qu'en parlant, j'ai enroulé une mèche de cheveux autour de mon doigt. Il m'agrippe le poignet, déroule doucement la mèche et garde ma main dans la sienne.

— Alors je suis allée au musée des Sciences et je me suis assise pour regarder l'Austin de Don. Je me suis rappelée tous les week-ends, toutes les soirées que j'avais passées à le regarder trifouiller dans son moteur. Tous les week-ends et toutes les soirées, au cours des années, qu'il avait employés à réparer une épave ou une autre, à leur rendre la vie, amoureusement.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? Pas le musée. Je veux dire, accepté tout cela.

— Parce qu'à dix ans, je vénérerais Don. A treize, je me suis crue amoureuse de ce géant blond. Et qu'il ne m'a jamais repoussée ou demandé de le laisser tranquille, comme mes frères. Parce qu'il ne m'a jamais tourmentée avec des araignées. Il était toujours très gentil. Nous étions amis. Les meilleurs du monde. Parce que...

Je me trouve tout d'un coup face à l'abîme. Il est sombre et je n'en connais pas la profondeur, mais je plonge.

— Parce que après avoir déclaré au monde entier, à l'âge de dix ans, que j'allais l'épouser, il ne m'est jamais venu à l'idée que cela pourrait ne pas se passer.

— Il aurait dû vous encourager à voir le monde.

Mais je commence à me demander si Don s'est aperçu de mon départ. Peut-être les Thermos de café que je lui préparais lui manquent-elles. De même que ma disponibilité et mon énergie pour tout organiser... Si du moins un carburateur ou un Delco ne requièrent pas son attention.

C'est vrai, j'ai évité les crises de larmes de ma sœur, les drames, les séparations. Je me suis enfermée dans mon petit monde, bien à l'abri de tout. Du mal, certes, mais aussi du bien. De la peine et de la douleur, mais aussi de l'excitation et du grand frisson.

Un seul baiser de Cal a suffi à me faire comprendre ce que j'ai manqué. Oh, bien sûr, je ne me fais pas d'illusions. Il me trouve suffisamment différente des femmes qu'il fréquente habituellement pour se piquer d'en savoir un peu plus, s'amuser quelques soirées avec moi. Mais c'est un homme sans attaches, un aventurier au long cours, à l'opposé du mari de mes rêves. Il partira dans quelques semaines, dans quelques mois tout au plus.

Quant à savoir si cette femme nouvelle qu'il a éveillée en moi pourra le supporter... mystère ! Mais quoi qu'il arrive, j'ai vécu assez longtemps prisonnière de ce cocon confortable que je me suis construit. Le temps de l'émancipation est venu !

— Philly ?

— Quoi ? Oh, pardon, j'avais l'esprit ailleurs.

— A Maybridge, je suppose, dit-il en se rembrunissant. Avec Don.

Je ne peux pas lui en vouloir d'être vexé. Il m'accorde son attention pleine et entière et moi, je m'évade dans mes pensées comme si j'étais seule au monde.

— Non, dis-je machinalement.

Puis, avec un soupir, je reprends :

— Si. Je dois rentrer, Cal. Je n'ai pas le choix.

— Rentrer ? Comme ça ? Votre décision est prise ?

— Oui. Je ne peux pas... Je veux dire, Don et moi avons été...

Je bute sur le mot « partenaires », puis « ensemble » et conclus finalement :

— ... amis pendant trop longtemps. Je ne peux pas...

— Je vous en prie. Vous n'avez pas à vous justifier.  
Terminé ? lance-t-il en jetant un coup d'œil à mon assiette.

— Je ne voulais pas dire que je devais y aller maintenant, dans la minute.

— Je sais ce que vous vouliez dire, Philly.

J'ai l'impression qu'il a crispé la mâchoire, mais il se fend presque aussitôt d'un sourire poli.

— Voulez-vous un dessert ? Un café ?

J'avais en effet espéré une note sucrée pour terminer le repas, mais il semble soudain pressé d'en finir. Je secoue donc la tête.

— Allons-y, alors.

Les quelques minutes qui suivent se passent dans un frou-frou de manteaux, un échange de billets et une rapide conversation avec Nico en personne, venu s'assurer que tout allait bien. Cal, après son étrange accès d'irritation, est redevenu le charme personnifié. Il me prend le bras comme nous revenons à pas lents vers l'immeuble que son père a dessiné. Mais si rien n'a changé, en apparence, je sens bien qu'il s'est fermé. Comme si j'avais dit ou fait quelque chose de mal.

C'est l'annonce de mon retour à Maybridge qui semble avoir provoqué la chose. Mais que s'est-il imaginé ? Que j'allais simplement écrire une lettre de rupture à Don ? Non, il faut que je le voie. Que je le regarde droit dans les yeux pour lui dire que quoi que l'avenir me réserve, il n'en fait désormais plus partie.



## 10.

*Vous êtes tombée sous le charme d'un homme que vous venez de rencontrer. C'est à la fois dangereux et excitant, et vos amis vous ont prévenue que tout cela allait finir dans les larmes (les vôtres). Que faites-vous :*

*a. Vous foncez tête baissée, sans vous soucier des risques. Mieux vaut vivre l'existence fugace d'une comète que celle, paisible, d'une ampoule électrique.*

*b. Vous vous moquez de vos amis. Ce type va vous emmener au paradis. Pourquoi pleurer ?*

*c. Vous pleurez, histoire de prendre un peu d'avance.*

*d. Vous leur répondez que c'est le fait de prendre ce genre de risque qui nous rend humains. Et que la souffrance, c'est humain aussi.*

Nous arrivons enfin. Cal s'arrête sur le seuil de mon appartement.

— Quand comptez-vous partir ? demande-t-il d'une voix sourde.

— Le plus tôt sera le mieux. Demain, sans doute.

— C'est l'enfer de trouver un train le dimanche.

Parfait. Voilà qui conviendra parfaitement au genre de journée qui m'attend.

— Je me débrouillerai.

— Rien ne vous y oblige. Si vraiment vous êtes décidée à y aller...

Il s'interrompt et inspire, comme si le seul fait de parler lui était pénible. Puis il se passe une main dans les cheveux et reprend d'un ton bourru :

— Si vous êtes décidée, je vous accompagnerai. 11 heures ? Ça vous donnera le temps de vous préparer ?

Le temps ? Il s' imagine que je vais m'habiller pour l'occasion ou quoi ? Me coiffer et me maquiller pour montrer à Don ce qu'il perdra ? Non, je ne suis pas si cruelle.

— Je crois qu'il n'est pas très souhaitable que vous veniez, Cal. Ça ne ferait que compliquer les choses.

— Mais si vous refusez, je vais m'inquiéter pour vous.

Je suis tiraillée entre deux sentiments. D'un côté, je suis touchée de cette attention qu'il me manifeste, de son souci permanent de mon bien-être. De l'autre, je dois avouer que je suis irritée qu'il me croie incapable de traverser la rue toute seule. Je ne peux pas m'empêcher d'ironiser :

— C'est à se demander comment j'ai vécu vingt-trois ans sans vous. Même ma mère ne se fait pas autant de mauvais sang pour moi.

— Croyez-moi, mes sentiments à votre égard n'ont rien de maternels...

Une lueur brûlante enflamme son regard, et il enchaîne :

— Mais je ne supporte pas l'idée de vous imaginer dans un train glacial et plein de courants d'air, arrêté en pleine voie au milieu de nulle part à cause d'une panne de locomotive. Considérez-moi comme un taxi si c'est plus facile pour vous.

— Non, Cal, vraiment. Merci. Je préfère être seule. Ce sera mieux comme ça. La séparation n'en sera que plus facile.

Il se renfrogne visiblement, et je me hâte de proposer :

— Mais vous pouvez m'accompagner à la gare, si vous voulez.

Il accepte si rapidement que je soupçonne qu'il va revenir à l'attaque. Une fois à la gare, il me proposera de m'accompagner en train jusqu'à Maybridge. Je voudrais le serrer dans mes bras, mais à en juger par sa posture rigide, il tient à garder ses distances.

— Juste à la gare, alors, dis-je avec un soupir de capitulation.

Il acquiesce en silence. Gênée de ne pas savoir ce qu'il a derrière la tête, je reprends :

— S'il vous plaît, dites-moi que... que vous me comprenez. Que vous comprenez pourquoi je dois faire ça.

— Vous voulez que je vous mente, alors ? Désolé, mais je ne ferai pas ça.

— Essayez.

Je ne lui demande pas de mentir, bien entendu, mais d'essayer d'étudier la situation d'un œil impartial. Je n'ai d'autre choix que de clore le précédent chapitre de ma vie avant d'entamer le suivant. Peut-être regrette-t-il de ne pas avoir profité de moi au moment où je me suis offerte à lui, mais il est trop tard pour revenir en arrière. Il devra s'armer de patience. Et ça ne lui fera pas de mal.

Je me rends compte qu'il me tend sa main ouverte, attendant que je lui donne ma clé. J'ouvre mon sac et farfouille à l'intérieur, entre le maquillage, le téléphone, mes papiers d'identité.

— Désolée, c'est quelque part par là.

Je lui tends mon téléphone, puis mon rouge à lèvres, puis mon portefeuille. Comme mes clés restent introuvables, je fouille ensuite dans les poches de mon manteau, mais elles ne contiennent que le petit boîtier d'alarme qu'il m'a offert.

— Je ne comprends pas. Je suis sûre de les avoir prises.

De nouveau, j'examine le contenu de mon sac, tandis qu'il attend patiemment. Je tente de ne pas penser au nombre de fois où j'ai éprouvé sa patience au cours des dernières vingt-quatre heures. Lorsqu'il a offert de me céder son taxi, sous une pluie battante. Lorsque j'ai lâché le parapluie de Jay et qu'une rafale de vent l'a emporté. Lorsque j'ai ouvert ma porte et hurlé de frayeur en le voyant.

— Je ne voulais pas dépendre de Sophie, lui dis-je pour ne pas qu'il s' imagine que je suis ivre. J'ai pris les clés, j'en suis sûre.

— Vous les avez peut-être fait tomber chez moi, quand vous avez pris votre téléphone ? Ou en vous remaquillant, dans le dressing ?

— C'est possible...

Il me rend le contenu de mon sac et se dirige vers la porte 72. En marchant, il tire son trousseau de sa poche,

en un geste qui semble destiné à me prouver à quel point la chose est facile. Je le suis plus lentement, toujours plongée dans mon sac, vérifiant pour la troisième fois que j'ai bien ouvert chaque fermeture, fouillé chaque compartiment.

— Elles ne sont pas là, annonce-t-il après avoir ouvert sa porte et balayé l'élégant tapis de l'entrée du regard. Vous voulez aller jeter un œil dans le dressing ?

J'acquiesce, mais mes fouilles s'avèrent tout aussi vaines malgré ma méticulosité. Je regarde même sous les placards et derrière la porte, même si je ne vois pas comment mes clés auraient pu finir là. Et d'ailleurs, il n'y a rien.

— Rien trouvé ? demande Cal quand je réapparaîs dans le salon.

Je secoue la tête, et il se dirige vers le téléphone.

— Je vais appeler Nico. Elles sont peut-être restées au restaurant.

— C'est inutile. Je n'ai pas ouvert mon sac au restaurant.

Avec une frustration croissante, je regarde autour de moi. Mon regard s'arrête sur le tapis richement décoré de l'entrée.

— Vous êtes sûr qu'elles ne sont pas là ? Avec le motif et la couleur, vous les avez peut-être manquées.

— Voyez par vous-même, répond-il avec un haussement d'épaules.

Il se débarrasse de son manteau, et me voilà prise d'un violent sentiment de déjà-vu. J'ai déjà vécu ce moment. Il va se retourner, ôter ses boutons de manchettes, tirer sa chemise, la déboutonner... Je commence à sentir la même chaleur se lover au creux de mon ventre, se déployer lentement jusqu'à m'envahir tout entière...

— Je vais faire du café, annonce-t-il, me tirant brutalement de mes réflexions.

— D'accord.

Pendant qu'il s'affaire dans la cuisine, je me mets à genoux et passe le tapis au peigne fin. Evidemment, les clés n'y sont pas. Je commence à me demander si je n'ai pas confondu mon *intention* de les prendre avec le fait de les prendre. Cal a peut-être raison... Je suis peut-être incapable de veiller sur moi... Ou alors, je deviens folle.

Dépitée, je finis par le rejoindre dans la cuisine. Juchée sur un tabouret, mon manteau serré autour de mes épaules, je le regarde faire du café.

— Sophie et Kate ne vont sûrement pas rentrer très tôt, dis-je.

— Il n'y a pas de problème, Philly, répond-il sans se retourner. Vous pouvez rester ici.

Mon cœur menace de s'arrêter, j'oublie un instant de respirer. Je me suis promis d'attendre vingt-quatre heures avant de me jeter dans ses bras. Mais passer une nuit chez lui risque de mettre ma résolution à rude épreuve.

Je déglutis, fermant mon esprit à la horde d'images qui s'y pressent et menacent de me faire perdre la raison. Je suis tellement troublée que je ne songe même pas à le remercier de sa proposition. D'autant plus que s'il éprouve pour moi ne serait-ce que la moitié de ce que j'éprouve pour lui, cette offre a dû lui coûter.

— Ma vie était bien morne avant que je vous rencontre, dis-je après quelques instants.

— J'ai peine à le croire.

— C'est pourtant vrai. J'étais Miss Raisonnable. Mes copines de lycée ont voté pour moi lorsqu'il a fallu désigner la fille la plus susceptible de rester mariée au même homme toute sa vie.

Visiblement amusé, Cal redresse la tête. Nos regards se croisent dans la vitre de la cuisine. Je marmonne en rougissant :

— Je ne crois pas que c'était un compliment.

— Peut-être pas volontaire, en tout cas. Mais cela dénotait une certaine perspicacité de la part de vos camarades.

— Oh, ce n'était pas difficile. On disait que j'étais ennuyeuse. Je travaillais bien à l'école, puis j'ai eu un travail tranquille, un petit ami... Je ne bois jamais plus que de raison – exception faite de l'enterrement de la vie déjeune fille de ma sœur – et jusqu'à aujourd'hui, je n'avais rien fait d'aussi stupide que de perdre les clés de chez moi. De toute façon, même si c'était arrivé, ça n'aurait rien changé. Ma mère laisse toujours un double chez les voisins.

— Bien sûr, murmure-t-il tout en dosant son café avec une petite cuillère.

— Oh, non, pas chez Don. Ma mère et la sienne ne sont pas exactement en bons termes. Leurs relations sont courtoises, mais sans plus. Du genre : « Bonjour, madame Cooper, beau temps aujourd'hui ! »

Lentement, Cal se tourne vers moi. Son regard brille, mais est-ce d'un éclat glacial ou au contraire brûlant ?

— Et ? dit-il d'une voix qui évoque le vent d'une nuit d'hiver.

— Et quoi ?

— Vous m'expliquiez que vous étiez un parangon de vertu. Je suppose que vous vouliez en venir quelque part ?

L'espace de quelques battements de cœur, j'envisage de m'en tenir là. Mais l'éclat dans son regard resurgit, dévorant toute la pupille tel un incendie. Je comprends alors que ce n'est pas la colère mais le désir qui le pousse à garder ses distances.

— Puis je vous ai rencontré, dis-je simplement.

— Vous espérez que je vais m'excuser d'avoir dérangé votre vie bien ordonnée ?

J'ignore ce que j'espère, mais ce ne sont certainement pas des excuses !

— J'ai l'impression de... de ne plus me contrôler.

— C'est la passion qui fait ça.

— La passion ?

— Le désir, la libido, appelez ça comme vous voulez.

Je m'empourpre mais, Dieu merci, Cal change brusquement de sujet. Le terrain commençait à devenir glissant...

— Avez-vous appelé votre mère depuis votre arrivée à Londres ?

Ma mère ? Que vient faire ma mère dans cette histoire ?

— Elle m'a laissé un message disant qu'elle était bien arrivée. Pendant que nous étions au marché, ce matin.

— Il doit être l'heure du petit déjeuner en Australie, déclare Cal après un bref coup d'œil à sa montre. Pourquoi ne pas lui passer un petit coup de fil ?

Je dois reconnaître que je suis diablement tentée d'avouer, d'ouvrir mon cœur, de me confier à quelqu'un. Mais je ne vais pas troubler les premières vraies vacances de ma mère avec mes histoires de cœur ! J'ironise donc :

— Vous pensez qu'elle va m'aider à retrouver ma clé ?

— Je crois... j'ai l'impression que vous devriez parler à une personne de confiance. A quelqu'un qui a vos intérêts à cœur. Vous êtes troublée, vous n'avez plus de repères. Il vous faut quelqu'un d'impartial. Alors appelez votre mère, dites-lui que vous vous êtes enfermée hors de l'appartement et qu'un homme qui a des vues sur votre vertu vous propose de passer la nuit chez lui.

Déroutée, je cherche sur son visage l'ombre d'un sourire, mais il semble parfaitement sérieux. Son expression est neutre, composée, et ne trahit rien de ses pensées.

— C'est... c'est vrai ? Vous avez des vues sur ma vertu ? Vous m'avez l'air de parfaitement vous contrôler, pourtant.

— Oui, je suis peut-être un peu vieux jeu, mais j'aimerais avoir votre pleine et entière coopération si je décidais de ne plus me contrôler. Vous n'avez donc rien à craindre de moi. Alors à moins que vous n'avez vraiment froid, vous pouvez enlever votre manteau.

Surprise, je baisse les yeux vers mon manteau, que je tiens aussi farouchement que si ma vie en dépendait. Toute rouge, je le relâche pour le poser sur le tabouret voisin du mien.

— Je suis...

— Non ! coupe-t-il. Ne le dites pas. Je ne veux pas que vous soyez désolée. Quelle qu'en soit la raison.

J'ai un mouvement de recul, puis je me mords la lèvre pour ne pas répondre que je suis désolée, que je n'ai pas voulu dire que j'étais désolée mais confuse. Mon compagnon se méprend cependant sur ma réaction, car il se précipite vers moi et m'agrippe par les épaules.

— Non ! N'ayez pas peur. Je ne vous ferai jamais de mal. Vous devez le savoir. Vous devez me croire !

Je lève les yeux vers lui, puis j'encadre son visage de mes deux mains.

— Comment pourrais-je jamais douter de vous, Cal ? Vous avez été mon ange gardien dès l'instant où je suis arrivée. Vous croyez que je ne sais pas à quel point il vous a été difficile de vous arrêter, tout à l'heure ? De faire machine arrière alors que nous étions sur le point de faire l'amour ?

— Non, je crois que vous ne pouvez même pas imaginer...

— Je sais, Cal. J'étais là. Et j'avais tout aussi envie de vous. Envie de vous sentir...

— Arrêtez !

Il fait un pas en arrière, place une main tremblante sur mes lèvres.

— N'en dites pas plus. Surtout n'en dites pas plus...

Et, lorsque j'ai hoché la tête pour indiquer que je lui obéirai, il ôte sa main de ma bouche et embrasse tour à tour chacun de ses doigts. Puis il se fend d'un sourire las.

— Vous aviez sans doute raison : vous auriez dû garder votre manteau. Allez, venez, nous allons vous trouver quelque chose à vous mettre, et je vous montrerai votre chambre.

Le sommeil s'obstine à me fuir. La chambre est grande et confortable, mais je porte un grand T-shirt qui appartient à Cal et son parfum a imprégné le tissu malgré les lavages successifs. J'en suis tout enveloppée, enivrée, et chaque fibre de mon corps, chaque cellule, chaque atome, me crie d'aller le retrouver.

Je l'entends se retourner lui aussi dans son lit, et je maudis le mur qui nous sépare. Je ne saurais dire par quel miracle je



résiste à l'envie de gagner sa chambre et de me glisser contre lui sous le drap, de m'abandonner à ses caresses, à ses baisers. Peut-être y parviens-je à force de me répéter, encore et encore, que j'ai raison d'attendre. Que c'est la seule solution et, quelque pénible qu'elle soit, que Cal le sait aussi. C'est d'ailleurs lui qui, au dernier moment, s'est ressaisi...

Demain. J'ai attendu vingt-trois ans, je peux bien attendre un jour de plus ! Demain, il n'y aura plus d'obstacle entre nous. Nous serons libres de nous donner l'un à l'autre.

Mais la nuit s'étire, interminable, et ce n'est qu'aux premières lueurs du jour que je m'endors enfin.

— Philly ?

Même la douce odeur de thé qui me chatouille les narines depuis quelques instants n'a pas suffi à me convaincre d'ouvrir les yeux. La voix est tentatrice, mais je grommelle.

— Allez, ma belle.

Le lit s'enfoncé, et la main de Cal se pose délicatement sur mes cheveux.

— Je vous ai laissée dormir aussi longtemps que possible.

Ma belle ? Même ivre de sommeil, je perçois la tendresse de sa voix et je roule sur le côté, plissant les yeux comme j'émerge de dessous la couette. Je repousse mes cheveux en arrière, puis me redresse en position assise.

Prise d'un soudain accès de timidité, je bafouille :

— B-Bonjour.

Va-t-il m'embrasser ? Je m'y attends à moitié et, je le confesse, je l'espère de tout mon cœur !

— Bonjour, répond-il sans faire mine d'exaucer mon vœu. Vous avez bien dormi ?

— Pas vraiment, non.

Je note qu'il a pris de l'avance. Il est douché, rasé de près, habillé. Mais il ne paraît pas avoir mieux dormi que moi. Pour la forme, je lui retourne sa question.

— Et vous ?

— Je survivrai. Vous comptez toujours rentrer aujourd'hui ?

La note d'espoir qui perce dans sa voix me fend le cœur. J'aimerais pouvoir lui répondre que non, que j'ai changé d'avis et qu'il peut attaquer ma vertu ici et maintenant, que je ne ferai rien pour la protéger. Mais on ne m'a pas surnommée Miss Raisonnable pour rien...

— Oui, j'y vais, réponds-je en me tournant pour prendre la tasse fumante. Je suppose que Sophie va être furieuse de me voir frapper à la porte à l'aube.

— A l'aube ? Il est presque 11 heures !

— Quoi ?

Abandonnant mon thé, je rejette ma couette et me lève aussitôt.

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée plus tôt ? Il fera nuit quand j'arriverai à Maybridge.

— Non. J'ai parlé à Tessa. Elle a proposé de me prêter sa voiture. Je vais vous conduire chez vous.

— Mais...

— Faites-moi plaisir, Philly. Ce n'est pas parce que vous avez décidé que Don était l'homme de votre vie que mes sentiments pour vous vont s'évanouir. Je ne peux pas m'empêcher de me faire du souci pour vous.

J'entends ses paroles, les enregistre et me les repasse lentement, comme un magnétophone. Mais je n'arrive toujours pas à comprendre. Abasourdie, je demande :

— Vous pouvez répéter ça ?

— Je comprends, d'accord ? Ça ne m'empêche pas de penser que vous avez tort. Je crois qu'un homme qui vous a laissée partir comme ça à Londres ne vous mérite pas.

— Cal...

— En fait, je me demande si je ne suis pas tout aussi idiot de vous laisser partir sans me battre pied à pied. Mais la différence entre Don et moi, c'est que je sais que vous devez prendre vos propres décisions. Vous ne serez jamais heureuse, autrement. Et je ne veux que votre bonheur même si...

— Cal...

— ... même si je reste sur le carreau, achève-t-il, comme s'il avait peur de ne pas terminer sa phrase s'il s'interrompait

ne serait-ce qu'une seule fois. Oh, je sais ce que vous allez dire. C'est impossible. Le coup de foudre, ça n'existe pas. C'est du désir, une attirance purement sexuelle...

— Cal, je vous en prie...

— Mais je sais qu'il ne s'agit pas de ça. Même si ça peut paraître fou. Même si nous nous sommes rencontrés il y a deux jours seulement. Vous étiez là, sous la pluie, à la limite de m'arracher les yeux parce que j'avais pris votre taxi et, dans la seconde d'après, vous êtes devenue cette jeune fille balbutiante et rougissante. J'aurais voulu vous embrasser là, sur ce trottoir...

Il s'interrompt, sans doute pour me laisser enfin parler. Mais je veux à présent entendre la fin de l'histoire, et je reste silencieuse.

— En fait, je voulais faire bien davantage que vous embrasser, reprend-il. C'est le destin qui nous a fait nous rencontrer. Mais si le destin décide également que nous devons nous séparer...

Bon, j'en ai assez entendu. Inutile de pousser le bouchon trop loin !

— Cal, la ferme.

— Désolé. Je sais que vous préféreriez ne pas entendre ça. Je ne veux pas vous donner l'impression que je vous en veux. J'essaie de me mettre à votre place, et je comprends ce que vous ressentez. Vraiment.

— Cal, écoutez-moi. Ecoutez-moi bien. Si je rentre à Maybridge, c'est pour dire à Don que j'ai rencontré quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui illumine ma vie comme... comme un feu d'artifice permanent. Quelqu'un qui me donne l'impression d'être femme.

— Mais...

— Chut !

— Non...

— Vous allez m'écouter, oui ou non ?

Mon compagnon paraît lutter contre un désir presque irréprouvable de dire quelque chose, de parler, mais il se contrôle finalement et reste silencieux.

— Je ne vais à Maybridge que pour une seule raison, reprends-je. Pour dire à Don que j'ai décidé de prendre des risques. Je sais que l'homme que j'aime voyage, qu'il disparaît régulièrement au bout du monde, qu'il saute d'un avion à l'autre et que nul ne sait quand il reviendra. Mais peu importe. J'ai changé à son contact. Philly-et-Don appartiennent au passé, désormais.

— Philly...

— Je n'ai pas fini. Je vais dire à Don que je l'aime comme on aime un ami. Mais c'est tout ce que nous avons jamais été. Meilleurs amis.

Je prends une inspiration, et j'ajoute d'une voix nettement moins assurée :

— Voyez-vous, mon secret à moi, c'est que je n'ai jamais... Nous n'avons pas... Enfin... Je suis vierge, conclus-je dans un souffle.

Il y a un instant de profond silence tandis que Cal digère l'information.

— Mais... Vous voulez dire..., bredouille-t-il enfin.

— Que je n'ai jamais été aussi près de... de le faire que hier soir.

— De faire *l'amour*, corrige-t-il avec ferveur.

Puis il me prend la main et répète :

— De faire l'amour.

Et il m'attire contre lui. Je suis stupéfaite de constater qu'il tremble.

— La nuit dernière, au restaurant, j'ai cru vous avoir perdue...

— J'ai dit que je rentrais. Pour voir Don, et mettre de l'ordre dans ma vie. Pour en finir avec lui avant de commencer avec vous.

— Je... j'ai cru que j'allais m'effondrer, confesse-t-il. J'avais le cœur brisé, mais j'ai dû continuer de jouer la comédie et de faire comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Prise d'une bouffée de tendresse, je lève la main pour lui caresser le visage.

— Mais vous n'avez rien dit. Vous n'avez pas essayé de me faire changer d'avis.

— Tout le monde doit faire ses propres choix, Philly. Assumer ses erreurs. Et même si je vous avais mise dans mon lit, qu'y aurais-je gagné, dans le fond ?

— Nous aurions tous deux eu une bonne nuit de sommeil, au moins.

Puis je rougis de nouveau, parce qu'il est évident que ce n'est pas ce qu'il avait en tête. Je reprends :

— C'est tout à fait honorable à vous de ne pas avoir essayé de me forcer la main, en effet. Vous êtes un parfait gentleman.

— Pas si parfait que ça, soupire-t-il en glissant ses doigts dans mes cheveux, pour les chasser de mon visage. Puisque l'heure est aux confessions, autant que vous le sachiez. Votre clé était bien tombée sur le tapis de l'entrée. Mais j'ai marché dessus et je l'ai ramassée pendant que vous fouilliez le dressing.

Je réprime un sourire.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Eh bien, euh, l'espace d'un instant, j'ai espéré que le fait de dormir dans le même appartement vous donnerait des idées. Vous m'en voulez ?

— Si je vous en veux ? Parce que vous me désirez ? Vous plaisantez ?

Je souris à présent à pleines dents. Il est donc inutile de jouer la comédie.

— Et puis, je suis soulagée, pour être honnête. Tout héros se doit d'avoir un point faible. Ou un défaut. Un détail qui le rende encore plus... héroïque.

— Bon. A présent, si vous ne sortez pas d'ici tout de suite pour aller passer quelque chose de plus... couvrant, je ne réponds plus de...

Je l'embrasse spontanément, parce que je ne peux pas m'en empêcher, parce que je n'arrive pas à croire à ce qui m'arrive – ou plus simplement, parce que j'en ai une folle envie.

— ... de rien, achève-t-il d'une voix torturée.

— Oui, j'avais remarqué.

— Rentrez chez vous ! Tout de suite !

En riant, je rassemble ma robe, mes sous-vêtements et mes chaussures, puis, toujours vêtue de son T-shirt, je me dirige vers la porte. Au moment où je vais quitter l'appartement, Cal me retient.

— Je crois que vous oubliez ceci... Décrochant mon manteau d'une patère, il me le place tendrement autour des épaules. Il m'embrasse ensuite une nouvelle fois, comme s'il ne pouvait se résoudre à me laisser partir. Sentiment que je partage et que je comprends parfaitement !

— Cal...

— Je sais.

Et comme il n'a visiblement aucune envie de m'abandonner, il me conduit jusqu'à la porte des Harrington. Il pousse même la galanterie jusqu'à glisser la clé dans la serrure et à ouvrir pour moi.

— Combien de temps vous faut-il ?

— Donnez-moi vingt minutes.

Un brouhaha de voix ponctué d'éclats de rire se fait à cet instant entendre dans la cuisine. Puis Sophie en émerge, et se fige en m'apercevant.

— Philly ? Mais où étais-tu passée ? Nous t'avons cherchée partout.

Son visage s'assombrit lorsqu'elle aperçoit Cal, et elle achève :

— Tu as de la visite.

Elle fait enfin un pas de côté, révélant Don qui se tenait derrière elle.

— Salut, Phil, lance-t-il.

Son regard se pose sur Cal avant de revenir sur moi. Même s'il ne s'est absolument rien passé entre nous, je sais que les apparences sont contre moi. Je suis échevelé, vêtue d'un T-shirt qui visiblement ne m'appartient pas, et je tiens mes sous-vêtements à la main. Le jury le plus impartial m'aurait sans doute condamnée sur la base de telles apparences.

Don avance vers nous. Je me place instinctivement entre Cal et lui. Mais étrangement, Don ne semble pas en colère. A ma confusion, il tend même la main à Cal !

— Bonjour, je suis Don Cooper.

— Tu te rappelles ? ironise Sophie, acerbe. Celui que tu voulais épouser. Le seul et unique homme de ta vie.

Je ne me souviens pas avoir dit une chose pareille, du moins pas à Sophie, et je serre les dents. La jeune femme se tourne ensuite vers Cal pour le foudroyer du regard.

— Quand je vous ai croisé hier soir, j'ai cru que c'était vous, l'homme en question. Son voisin.

— Je suis son voisin, confirme Cal.

Puis il fait un pas en avant, regarde Don droit dans les yeux et annonce :

— Philly et moi allons nous marier.

Sophie nous regarde bouche bée, et qui pourrait l'en blâmer ? Je suis stupéfaite moi aussi ! Nous marier ? Ai-je manqué un épisode ? Don, cependant, ne paraît pas s'en offusquer outre mesure.

— Félicitations. C'est la femme la plus formidable dont un homme puisse rêver. Mais attention : si vous la faites souffrir, d'une façon ou d'une autre, vous aurez affaire à moi.

— Je... j'avais prévu de venir à Maybridge, dis-je, complètement perdue. Aujourd'hui même, pour te prévenir.

— Je t'ai épargné un voyage, alors. Je suis venu t'annoncer que moi aussi j'avais rencontré quelqu'un. Depuis quelques mois, en fait. Je suis son comptable.

— Oh.

— Il s'appelle Alex.

— Oh.

Là, j'enregistre le « il ».

— *Oh !*

— Il dirige un garage spécialisé dans la restauration des voitures de collection. Il m'a proposé à plusieurs reprises de m'associer avec lui, de devenir son partenaire. Et pas seulement professionnellement. Dans tous les sens du terme. Tu comprends ?

Oh, oui, je comprends. C'est comme si une ampoule venait de s'allumer dans ma tête. Comment ai-je pu être aussi aveugle ?

— J'aurais aimé que tu me le dises, Don. Je t'aurais soutenu.

— Je sais. Mais j'ai voulu... essayer d'être le fils idéal pour ma mère. Je pensais que je pourrais rejoindre le cabinet familial, m'installer avec une jeune femme, avoir des enfants. Et le fait que ma mère te détestait, parce que tu avais bien trop de caractère et d'esprit d'indépendance à ses yeux, m'arrangeait. Ça me permettait de gagner du temps. Et je me disais que si vraiment je me concentrais, ça marcherait peut-être entre nous, un jour. Puis tu es partie, et j'ai ouvert les yeux. Je me suis demandé où j'allais. J'ai compris que je faisais fausse route. Tu mérites bien mieux que ce que je peux t'offrir.

Bon sang, quelle idiote je suis ! J'ai tenté toute ma vie de faire passer un cube dans un cercle. J'ai poussé, tiré, usé de force et de douceur. Et j'y suis parvenue. Avec quel résultat ? Don a réprimé tout ce qui lui était naturel. Son intérêt pour le travail manuel plutôt qu'intellectuel. Sa sexualité. Tout ce qu'il est *vraiment*.

— Je suis désolé, Philly.

— Non, c'est moi qui suis désolée.

Et je donne mes vêtements à Cal, pour pouvoir étreindre mon ami de toujours.

— Sois heureux, Don. Sois toi-même.

Il me regarde avec gratitude, et je lis dans ses yeux qu'un énorme poids vient d'être ôté de ses épaules.

— Je dois y aller. Alex m'attend. Je vous donnerai notre nouvelle adresse. Peut-être que nous serons invités au mariage ?

— Considérez que c'est fait, dit Cal.

— Vous allez dans quelle direction ? demande Sophie. J'ai rendez-vous avec Tony. Vous pouvez me déposer ?



Quelques minutes de confusion s'ensuivent, puis je reste enfin seule dans l'entrée avec Cal. Un large sourire joue sur ses lèvres, et je toussote d'un air gêné.

— Eh bien, voilà qui a le mérite d'expliquer beaucoup de choses.

— Vous n'aviez pas la moindre idée du fait qu'il était gay ?

— Non. Il m'a dit qu'il préférerait attendre. Je trouvais ça romantique. Et puis, nous vivions tous deux chez nos parents. Ce n'était pas facile d'être seuls.

— On s'arrange toujours.

— Pas quand on a une mère comme celle de Don.

Mortifiée par ma propre stupidité, je marmonne ensuite :

— Bon, je ferais bien d'aller prendre une douche. Et de m'habiller.

— Non. Attends, Philly... Je voulais te dire... J'étais sérieux quand j'ai dit que j'avais l'intention de t'épouser.

— Mais... tu ne crois pas qu'il est un peu tôt pour parler de mariage ?

— Je ne suggérerais pas de choisir une date. Je veux simplement te faire part de mes intentions. Mais avant cela, tu as raison, nous devons passer beaucoup de temps ensemble. Dommage que tu n'aimes pas l'avion, parce que je t'aurais demandé d'abandonner la finance pour devenir mon assistante. Je ne te promets pas le paradis, mais je ferai de mon mieux pour que ça y ressemble.

Je songe à l'aversion que j'éprouve pour les avions. Le bruit des moteurs. L'accélération. Ce creux dans mon estomac quand l'appareil s'arrache au sol. Mais je sais aussi qu'avec Cal, je pourrais marcher sur du feu.

— Peut-être que si tu me tiens la main et que tu ne la lâches pas, je parviendrai à me dominer.

— Promis. Nous pouvons peut-être commencer par nous envoler pour une destination proche ? Aller passer un week-end à Paris, par exemple ? Nous pourrions y faire nos courses de Noël.

— Bon, disons que le problème de l'avion est réglé. Il en reste un autre. Dans les pays tropicaux, les araignées sont plus grosses, non ?

— Sans doute. Mais tu n'aurais plus à faire semblant de ne pas avoir peur.

— Je crierai si j'en trouve une dans ma baignoire, alors ?

— Il n'y en aura pas dans ta baignoire. Nous prendrons nos bains ensemble pour que ça n'arrive pas.

Finalement, les araignées géantes sont un bien piètre prix à payer en regard d'une vie passée auprès de Callum. Surtout dans son bain, non ?

— Hmm, d'accord.

— Dommage que tu aies acheté tous ces tailleurs, cela dit. Tu devrais peut-être passer les six prochains mois à prendre le métro londonien, histoire de les rentabiliser. Parce que là où vivent les tortues géantes, tu n'en auras pas besoin.

— Quand prévois-tu de partir ?

— Pas avant deux mois.

— Parfait. J'en rapporterai la moitié au magasin et je l'échangerai contre quelques Bikini.

— Excellente idée. Et en voici une meilleure encore.

Il veut m'attirer contre lui, mais je le repousse en riant.

— Il faut que j'aïlle me doucher. Et puis, je ne suis pas la seule à avoir certaines mesures à prendre... Il faut que tu aïlles voir tes parents, Cal.

— J'irai. Plus tard. Et pas les mains vides. Tu seras mon cadeau de Noël.

— Moi ?

— La seule chose qui pourra me faire pardonner est la perspective d'offrir des petits-enfants à mes parents. Une nouvelle génération de McBride.

— Voilà que tu prends encore de l'avance.

— Bien sûr. Et en attendant, je crois qu'il va falloir nous entraîner. Dès maintenant. Si j'ai ta pleine et entière collaboration, bien entendu.

Oh oui. Il l'a à cent pour cent ! Mais je ne perds pas de temps à le lui dire. Je préfère lui *montrer* comment j'envisage l'avenir...

Tout le monde est revenu au pays pour notre mariage. C'est de nouveau Noël. Durant l'année qui s'est écoulée, j'ai découvert les joies de l'amour et des voyages. D'accord, je n'aime toujours pas prendre l'avion, mais Cal me tient la main et cela m'aide à surmonter mon angoisse. D'ailleurs, j'aime tellement qu'il fasse ça que, si un jour j'arrive à dominer ma phobie, je crois que je ne lui dirai pas...

Mes frères ont raconté à Cal tout un tas d'histoires compromettantes sur moi. Ma sœur a organisé un enterrement de vie de jeune fille digne du sien. Ma mère, de son côté, paraît ravie, comme si elle avait tout comploté. Et peut-être est-ce le cas, après tout. C'est elle qui a déclenché ma transformation en me forçant à partir ! Elle qui m'a acheté le magazine avec le test qui m'a forcée à m'interroger sur moi-même.

Sur le seuil de l'église, mon père me prend par le bras et m'adresse un clin d'œil.

— Heureuse ?

— La plus heureuse du monde.

Puis l'orgue se met à jouer et nous avançons. Devant l'autel, Cal m'attend, le regard brûlant d'amour. Dans quelques minutes, je vais me donner à lui pour la vie.

J'arrive enfin à sa hauteur, je glisse ma main dans la sienne. Il la serre fermement. Je comprends alors qu'il tiendra sa promesse, et qu'il ne me lâchera jamais.